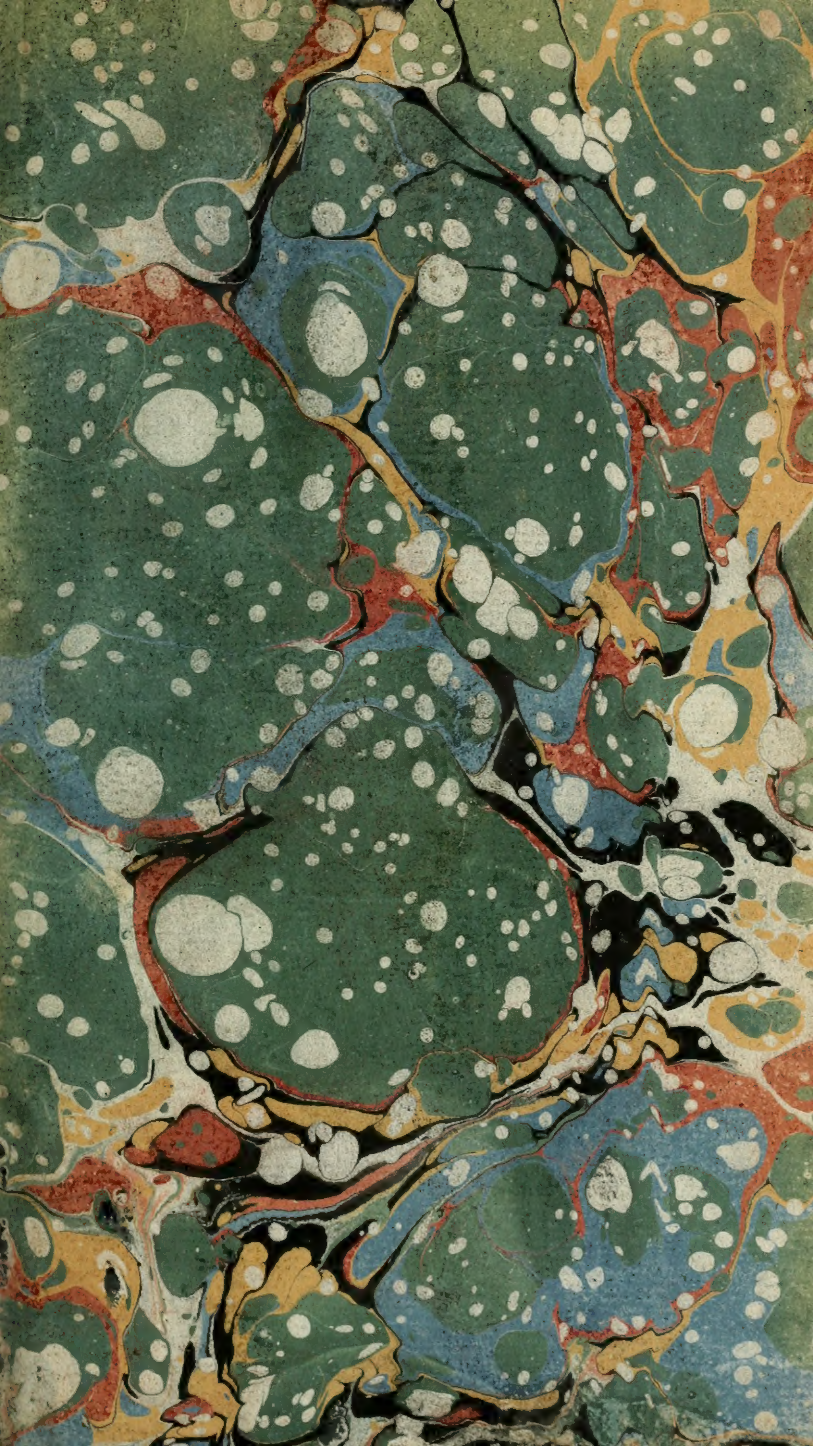






ŒUVRES

COMPLETES

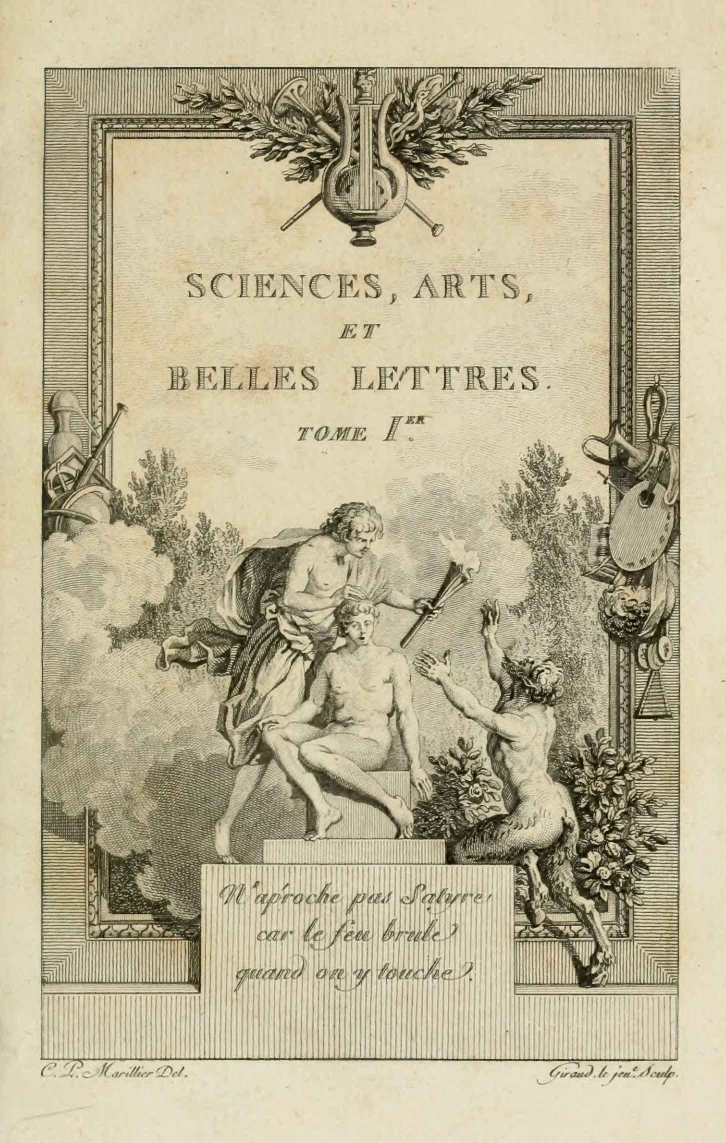
DE J. J. ROUSSEAU.

NOUVELLE ÉDITION,

CLASSÉE PAR ORDRE DE MATIERES, ET ORNÉE DE QUATRE-VINGT-DIX GRAVURES.

TOME QUINZIEME.

1791.



C. P. Marillier Del.

Giraud, le jeu.e Sculp.

SCIENCES,

ARTS

ET BELLES LETTRES.

TOME PREMIER.

AVANT-PROPOS.

On peut sourire avec dédain à ces archivistes de la frivolité du jour, à ces échos éphémeres de l'esprit d'intrigue et de parti, qui jugent un livre sans savoir lire, et prononcent fièrement sur les opinions comme sur le style de l'auteur. C'est au livre seul à parler pour le condamner ou l'absoudre. Mais voir fouler aux pieds les restes encore palpitans de l'homme vertueux qui nous fut cher, qui nous aima; entendre outrager sa mémoire, diffamer ses mœurs, noircir son caractere; et garder un silence froid ou timide; ce seroit s'avouer aussi vil que le lâche qui, guettant sur le bord de la tombe l'homme autrefois son ami, l'attendit au cercueil pour assouvir sa rage en poignardant un cadavre: bassesse atroce, qui, m'enflammant d'indignation, m'inspira le projet et le plan de cette épître dédicatoire. Je la signe parceque l'honneur

l'exige. Content, dans mon obscurité, de cultiver en paix quelques amis et les fruits de mon jardin, je n'ai pas la manie de répandre mon nom; mais je ne crains point de l'afficher, dès que, pour la défense d'un ami, la vérité m'en fait une loi. Oui, la vérité; car les éloges donnés au caractere moral de Rousseau ne sont pas des phrases de rhéteur; ils portent sur des faits publics, ou constatés par une foule de lettres originales qui existent entre mes mains, à plusieurs desquelles ses réponses se trouvent annexées. C'est là, c'est dans ces écrits privés que se peint la beauté de son ame, cette candeur qui la distingue, ce rare désintéressement, cette vive sensibilité, cette bienveillance universelle, cet attachement sincere à ses devoirs, à ses principes, cet amour ardent de la vérité, de la justice, de l'honnêteté, ce zele éclairé, si fertile en moyens de consoler, de soulager les infortunés... Mais tant de qualités éminentes ne

sont-elles pas obscurcies par quelques taches?... Vous qui faites une question pareille, qui que vous soyez, rentrez au fond de votre cœur; vous y trouverez cette réponse : Les imperfections, les foiblesses, des vices mêmes sont l'apanage de l'homme : mais l'homme vertueux est celui qui, se relevant de ses chûtes, en acquiert de nouvelles forces, lutte, combat, et sort enfin victorieux.

DÉDICACE

AUX MÂNES

DE

J. J. ROUSSEAU.

O toi dont l'ame sublime et pure, dégagée de ses liens terrestres, contemple sans nuages l'Éternelle Vérité, et repose à

jamais dans le sein de la BONTÉ SUPRÊME: ROUSSEAU! ombre chere et sacrée! si, des sources intarissables où tu puises la félicité, ton cœur toujours aimant se complaît encore aux affections humaines, daigne entendre ma voix et sourire à l'hommage que te présente aujourd'hui la sainte amitié!

Non, ce n'est ni à la grandeur ni à la vanité, c'est à toi, Jean Jacques, c'est à ta mémoire, que tes amis élevent et consacrent ce monument; dépôt précieux des fruits de ton génie et des émanations de ton cœur.

En vain de vils insectes, acharnés sur ton cadavre, l'inondent des poisons infects dont ils font leur pâture: tes écrits immortels, transmis à la postérité, vont porter d'âge en âge l'empreinte et la leçon des vertus dont ta vie fut l'exemple et le modele.

Eh! qu'importe à la VÉRITÉ l'erreur des hommes, et leur barbarie à la JUSTICE?

Vois d'un œil de compassion tes lâches ennemis. Tels que des coupables que la terreur accompagne et décele, ils se troublent, ces hommes si vains, qui se disent les sages de la terre et les précepteurs des nations; ils se troublent en voyant approcher le jour où sera arraché le masque dont ils couvrent leur difformité; ils frémissent, et, dans leur rage aveugle, forcenée, mais impuissante, ils croient déshonorer ton nom, lorsqu'ils n'avilissent que leur propre cœur.

Courageuse victime de ta sincérité! toi qui, aux dépens du repos de tes jours, plaças la VÉRITÉ sur son trône, et préféras, par amour pour elle, aux caresses les outrages, à l'aisance la pauvreté, aux honneurs la flétrissure, à la liberté les fers; ils t'appellent HYPOCRITE..... eux qui, regorgeant de fiel, d'orgueil et d'envie, prêchent la douceur, la modération, l'humanité; et, couverts des livrées de la philosophie, marchent à leur but par des voies

obliques, et tendent avec acharnement, mais sans se compromettre, à propager une doctrine meurtriere, qui réduit tout systême de morale à n'être qu'un leurre entre les mains des gens d'esprit, pour tirer parti de la crédulité des simples!

Toi qui, plein d'une noble sensibilité, repoussas les dons offerts par la vanité ou présentés par la simple bienveillance, mais honoras du nom de bienfaits les plus légers services que te rendit l'amitié; condamné, poursuivi, persécuté sans relâche par la calomnie, l'intrigue et le fanatisme; ô toi qui, pleurant sur l'aveuglement des hommes, leur pardonnas le mal qu'ils t'avoient fait, et leur tins compte de tout celui qu'ils ne te faisoient pas; ils t'appellent INGRAT... eux qui jouissent de l'existence, et voudroient anéantir l'auteur de toute existence!

Toi dont le cœur toujours inaccessible à la cupidité, à la haine, à l'envie, déploya

sans crainte et sans personnalité sa foudroyante éloquence contre ces passions atroces; toi dont l'ame ne fut jamais fermée à l'affligé ni la main à l'indigent; toi qui consacras tes talens et ta vie entiere à rappeler tes freres à la raison et au bonheur; qui raffermis dans la carriere les pas chancelans de l'homme vertueux, et ramenas celui qui s'égaroit; ils t'appellent SCÉLÉRAT... eux qui, donnant l'exemple et le précepte, sapent par les fondemens le principe des mœurs, le lien des sociétés, et travaillent de sang froid à délivrer l'homme puissant du seul frein qui l'arrête, à priver le foible de son unique appui, à enlever à l'opprimé son recours, à l'infortuné sa consolation, au riche sa sûreté, au pauvre son espérance!

Mais c'est trop souiller ma plume par ce monstrueux parallele; c'est trop longtemps contrister et profaner tes regards par

le tableau de tant d'horreurs. Abandonnons ces méchans à leur perversité. Que dis-je! ô bon Rousseau! tu ne te vengeras qu'en demandant à la clémence infinie que les remords ne punissent pas leur crime sans l'expier.

Soulage et purifie tes yeux en les portant sur ces groupes d'enfans rendus heureux à ta voix, de meres rappelées à la nature, de citoyens encouragés au culte des lois et de la liberté. Entends ce cri de reconnoissance que tous les cœurs honnêtes élancent vers toi. Il atteste à la terre que la vertu n'y est pas tout-à-fait étrangere. Perce l'avenir, et vois nos arriere-neveux, devenus meilleurs par tes écrits, les méditer en bénissant ton nom, et célébrer ta mémoire en pratiquant tes leçons. Contemple enfin tes amis pleurant sur ta tombe, pleins de ton souvenir, nourris de tes maximes, ne trouver, ne chercher de consolation que

dans leur union fraternelle et leur zele pour ta gloire. Ecoute et reçois le vœu sacré qu'ils te renouvellent ici par ma bouche, d'aimer par-dessus tout, à ton exemple, la justice et la vérité.

Neuchâtel, 1779.

DU PEYROU.

DISCOURS

DISCOURS

QUI A REMPORTÉ LE PRIX

A L'ACADÉMIE

DE DIJON,

En l'année 1750,

Sur cette question proposée par la même académie :

Si le rétablissement des sciences et des arts a contribué à épurer les mœurs.

Barbarus hic ego sum quia non intelligor illis. OVID.

AVERTISSEMENT.

Qu'est-ce que la célébrité? Voici le malheureux ouvrage à qui je dois la mienne. Il est certain que cette piece, qui m'a valu un prix et qui m'a fait un nom, est tout au plus médiocre; et j'ose ajouter qu'elle est une des moindres de tout ce recueil. Quel gouffre de miseres n'eût point évité l'auteur, si ce premier écrit n'eût été reçu que comme il méritoit de l'être! Mais il falloit qu'une faveur d'abord injuste m'attirât par degrés une rigueur qui l'est encore plus.

PRÉFACE.

Voici une des grandes et belles questions qui aient jamais été agitées. Il ne s'agit point dans ce discours de ces subtilités métaphysiques qui ont gagné toutes les parties de la littérature, et dont les programmes d'académie ne sont pas toujours exempts; mais il s'agit d'une de ces vérités qui tiennent au bonheur du genre humain.

Je prévois qu'on me pardonnera difficilement le parti que j'ai osé prendre. Heurtant de front tout ce qui fait aujourd'hui l'admiration des hommes, je ne puis m'attendre qu'à un blâme universel; et ce n'est pas pour avoir été honoré de l'approbation de quelques sages, que je dois compter sur celle du public : aussi mon parti est-il pris; je ne me soucie de plaire ni aux beaux esprits, ni aux gens à la mode. Il y aura dans tous les temps des hommes faits pour être subjugués par les opinions de leur siecle,

de leur pays, de leur société : tel fait aujourd'hui l'esprit fort et le philosophe, qui, par la même raison, n'eût été qu'un fanatique du temps de la ligue. Il ne faut point écrire pour de tels lecteurs, quand on veut vivre au-delà de son siecle.

Un mot encore, et je finis. Comptant peu sur l'honneur que j'ai reçu, j'avois, depuis l'envoi, refondu et augmenté ce discours, au point d'en faire, en quelque maniere, un autre ouvrage; aujourd'hui, je me suis cru obligé de le rétablir dans l'état où il a été couronné. J'y ai seulement jeté quelques notes et laissé deux additions faciles à reconnoître, et que l'académie n'auroit peut-être pas approuvées. J'ai pensé que l'équité, le respect et la reconnoissance exigeoient de moi cet avertissement.

DISCOURS.

Decipimur specie recti.

Le rétablissement des sciences et des arts a-t-il contribué à épurer ou à corrompre les mœurs? Voilà ce qu'il s'agit d'examiner. Quel parti dois-je prendre dans cette question? Celui, messieurs, qui convient à un honnête homme qui ne sait rien, et qui ne s'en estime pas moins.

Il sera difficile, je le sens, d'approprier ce que j'ai à dire au tribunal où je comparois. Comment oser blâmer les sciences devant une des plus savantes compagnies de l'Europe, louer l'ignorance dans une célebre académie, et concilier le mépris pour l'étude avec le respect pour les vrais savans? J'ai vu ces contrariétés; et elles ne m'ont point rebuté. Ce n'est point la science que je maltraite, me suis-je dit; c'est la vertu que je défends devant des hommes vertueux. La probité est encore plus chere aux gens de bien, que l'érudition aux doctes. Qu'ai-je donc à redouter? Les lumieres de l'assem-

blée qui m'écoute? Je l'avoue ; mais c'est pour la constitution du discours, et non pour le sentiment de l'orateur. Les souverains équitables n'ont jamais balancé à se condamner eux-mêmes dans des discussions douteuses; et la position la plus avantageuse au bon droit est d'avoir à se défendre contre une partie integre et éclairée, juge en sa propre cause.

A ce motif qui m'encourage, il s'en joint un autre qui me détermine : c'est qu'après avoir soutenu, selon ma lumiere naturelle, le parti de la vérité, quel que soit mon succès, il est un prix qui ne peut me manquer : je le trouverai dans le fond de mon cœur.

PREMIERE PARTIE.

C'EST un grand et beau spectacle de voir l'homme sortir en quelque maniere du néant par ses propres efforts; dissiper par les lumieres de sa raison les ténebres dans lesquelles la nature l'avoit enveloppé; s'élever au-dessus de lui-même; s'élancer par l'esprit jusques dans les régions célestes; parcourir à pas de géant, ainsi que le soleil, la vaste

étendue de l'univers; et, ce qui est encore plus grand et plus difficile, rentrer en soi pour y étudier l'homme et connoître sa nature, ses devoirs et sa fin. Toutes ces merveilles se sont renouvelées depuis peu de générations.

L'Europe étoit retombée dans la barbarie des premiers âges. Les peuples de cette partie du monde aujourd'hui si éclairée vivoient, il y a quelques siecles, dans un état pire que l'ignorance. Je ne sais quel jargon scientifique, encore plus méprisable que l'ignorance, avoit usurpé le nom du savoir, et opposoit à son retour un obstacle presque invincible. Il falloit une révolution pour ramener les hommes au sens commun: elle vint enfin du côté d'où on l'auroit le moins attendue. Ce fut le stupide musulman, ce fut l'éternel fléau des lettres qui les fit renaître parmi nous. La chûte du trône de Constantin porta dans l'Italie les débris de l'ancienne Grece. La France s'enrichit à son tour de ces précieuses dépouilles. Bientôt les sciences suivirent les lettres; à l'art d'écrire se joignit l'art de penser; gradation qui paroît étrange et qui n'est peut-être que

trop naturelle; et l'on commença à sentir le principal avantage du commerce des muses, celui de rendre les hommes plus sociables en leur inspirant le desir de se plaire les uns aux autres par des ouvrages dignes de leur approbation mutuelle.

L'esprit a ses besoins, ainsi que le corps. Ceux-ci font les fondemens de la société, les autres en font l'agrément. Tandis que le gouvernement et les lois pourvoient à la sûreté et au bien-être des hommes assemblés; les sciences, les lettres et les arts, moins despotiques et plus puissans peut-être, étendent des guirlandes de fleurs sur les chaînes de fer dont ils sont chargés, étouffent en eux le sentiment de cette liberté originelle pour laquelle ils sembloient être nés, leur font aimer leur esclavage et en forment ce qu'on appelle des peuples policés. Le besoin éleva les trônes; les sciences et les arts les ont affermis. Puissances de la terre, aimez les talens, et protégez ceux qui les cultivent (*a*). Peuples

(*a*) Les princes voient toujours avec plaisir le goût des arts agréables et des superfluités dont

policés, cultivez-les: heureux esclaves, vous leur devez ce goût délicat et fin dont vous vous piquez; cette douceur de caractere et cette urbanité de mœurs qui rendent parmi vous le commerce si liant et si facile; en un mot, les apparences de toutes les vertus sans en avoir aucune.

C'est par cette sorte de politesse, d'autant plus aimable qu'elle affecte moins de se montrer, que se distinguerent autrefois Athenes et Rome dans les jours si vantés de leur magnificence et de leur éclat: c'est par elle, sans doute, que notre siecle et

---

l'exportation de l'argent ne résulte pas, s'étendre parmi leurs sujets. Car outre qu'ils les nourrissent ainsi dans cette petitesse d'ame si propre à la servitude, ils savent très bien que tous les besoins que le peuple se donne sont autant de chaînes dont il se charge. Alexandre, voulant maintenir les Ichthyophages dans sa dépendance, les contraignit de renoncer à la pêche et de se nourrir des alimens communs aux autres peuples; et les sauvages de l'Amérique qui vont tout nus et qui ne vivent que du produit de leur chasse, n'ont jamais pu être domtés. En effet, quel joug imposeroit-on à des hommes qui n'ont besoin de rien?

notre nation l'emporteront sur tous les temps et sur tous les peuples. Un ton philosophe sans pédanterie, des manieres naturelles et pourtant prévenantes, également éloignées de la rusticité tudesque et de la pantomime ultramontaine : voilà les fruits du goût acquis par de bonnes études et perfectionné dans le commerce du monde.

Qu'il seroit doux de vivre parmi nous, si la contenance extérieure étoit toujours l'image des dispositions du cœur, si la décence étoit la vertu, si nos maximes nous servoient de regles, si la véritable philosophie étoit inséparable du titre de philosophe! Mais tant de qualités vont trop rarement ensemble, et la vertu ne marche guere en si grande pompe. La richesse de la parure peut annoncer un homme opulent, et son élégance un homme de goût; l'homme sain et robuste se reconnoît à d'autres marques : c'est sous l'habit rustique d'un laboureur, et non sous la dorure d'un courtisan, qu'on trouvera la force et la vigueur du corps. La parure n'est pas moins étrangere à la vertu, qui est la force et la vigueur de l'ame. L'homme de bien

est un athlete qui se plaît à combattre nu : il méprise tous ces vils ornemens qui gêneroient l'usage de ses forces, et dont la plupart n'ont été inventés que pour cacher quelque difformité.

Avant que l'art eût façonné nos manieres et appris à nos passions à parler un langage apprêté, nos mœurs étoient rustiques, mais naturelles ; et la différence des procédés annonçoit au premier coup-d'œil celle des caracteres. La nature humaine, au fond, n'étoit pas meilleure : mais les hommes trouvoient leur sécurité dans la facilité de se pénétrer réciproquement ; et cet avantage, dont nous ne sentons plus le prix, leur épargnoit bien des vices.

Aujourd'hui que des recherches plus subtiles et un goût plus fin ont réduit l'art de plaire en principes, il regne dans nos mœurs une vile et trompeuse uniformité, et tous les esprits semblent avoir été jetés dans un même moule : sans cesse la politesse exige, la bienséance ordonne : sans cesse on suit des usages, jamais son propre génie. On n'ose plus paroître ce qu'on est; et, dans cette contrainte perpétuelle,

les hommes qui forment ce troupeau qu'on appelle société, placés dans les mêmes circonstances, feront tous les mêmes choses si des motifs plus puissans ne les en détournent. On ne saura donc jamais bien à qui l'on a affaire : il faudra donc, pour connoître son ami, attendre les grandes occasions, c'est-à-dire attendre qu'il n'en soit plus temps, puisque c'est pour ces occasions mêmes qu'il eût été essentiel de le connoître.

Quel cortege de vices n'accompagnera point cette incertitude? Plus d'amitiés sinceres; plus d'estime réelle; plus de confiance fondée. Les soupçons, les ombrages, les craintes, la froideur, la réserve, la haine, la trahison, se cacheront sans cesse sous ce voile uniforme et perfide de politesse, sous cette urbanité si vantée que nous devons aux lumieres de notre siecle. On ne profanera plus par des juremens le nom du maître de l'univers, mais on l'insultera par des blasphêmes, sans que nos oreilles scrupuleuses en soient offensées. On ne vantera pas son propre mérite, mais on rabaissera celui d'autrui. On n'outragera

point grossièrement son ennemi, mais on le calomniera avec adresse. Les haines nationales s'éteindront, mais ce sera avec l'amour de la patrie. A l'ignorance méprisée on substituera un dangereux pyrrhonisme. Il y aura des excès proscrits, des vices déshonorés; mais d'autres seront décorés du nom de vertus, il faudra ou les avoir ou les affecter. Vantera qui voudra la sobriété des sages du temps, je n'y vois, pour moi, qu'un raffinement d'intempérance autant indigne de mon éloge que leur artificieuse simplicité (*a*).

Telle est la pureté que nos mœurs ont acquise. C'est ainsi que nous sommes devenus gens de bien. C'est aux lettres, aux sciences et aux arts à revendiquer ce qui leur appartient dans un si salutaire ouvrage. J'ajouterai seulement une réflexion;

(*a*) « J'aime, dit Montagne, à contester et discourir; mais c'est avec peu d'hommes et pour « moi. Car de servir de spectacle aux grands et « faire à l'envi parade de son esprit et de son caquet, je trouve que c'est un métier très messéant « à un homme d'honneur ». C'est celui de tous nos beaux esprits, hors un.

c'est qu'un habitant de quelques contrées éloignées qui chercheroit à se former une idée des mœurs européennes sur l'état des sciences parmi nous, sur la perfection de nos arts, sur la bienséance de nos spectacles, sur la politesse de nos manieres, sur l'affabilité de nos discours, sur nos démonstrations perpétuelles de bienveillance, et sur ce concours tumultueux d'hommes de tout âge et de tout état qui semblent empressés depuis le lever de l'aurore jusqu'au coucher du soleil à s'obliger réciproquement; c'est que cet étranger, dis-je, devineroit exactement de nos mœurs le contraire de ce qu'elles sont.

Où il n'y a nul effet, il n'y a point de cause à chercher: mais ici l'effet est certain, la dépravation réelle; et nos ames se sont corrompues à mesure que nos sciences et nos arts se sont avancés à la perfection. Dira-t-on que c'est un malheur particulier à notre âge? Non, messieurs; les maux causés par notre vaine curiosité sont aussi vieux que le monde. L'élévation et l'abaissement journalier des eaux de l'océan n'ont pas été plus régulièrement assujettis

au cours de l'astre qui nous éclaire durant la nuit, que le sort des mœurs et de la probité au progrès des sciences et des arts. On a vu la vertu s'enfuir à mesure que leur lumiere s'élevoit sur notre horizon, et le même phénomene s'est observé dans tous les temps et dans tous les lieux.

Voyez l'Egypte, cette premiere école de l'univers, ce climat si fertile sous un ciel d'airain, cette contrée célebre, d'où Sesostris partit autrefois pour conquérir le monde. Elle devient la mere de la philosophie et des beaux arts, et, bientôt après, la conquête de Cambyse, puis celle des Grecs, des Romains, des Arabes, et enfin des Turcs.

Voyez la Grece, jadis peuplée de héros qui vainquirent deux fois l'Asie, l'une devant Troie, et l'autre dans leurs propres foyers. Les lettres naissantes n'avoient point porté encore la corruption dans les cœurs de ses habitans; mais le progrès des arts, la dissolution des mœurs et le joug du Macédonien se suivirent de près; et la Grece, toujours savante, toujours voluptueuse, et toujours esclave, n'éprouva plus dans

ses révolutions que des changemens de maîtres. Toute l'éloquence de Démosthene ne put jamais ranimer un corps que le luxe et les arts avoient énervé.

C'est au temps des Ennius et des Térence que Rome, fondée par un pâtre, et illustrée par des laboureurs, commence à dégénérer. Mais après les Ovide, les Catulle, les Martial, et cette foule d'auteurs obscenes dont les noms seuls alarment la pudeur, Rome, jadis le temple de la vertu, devient le théâtre du crime, l'opprobre des nations et le jouet des barbares. Cette capitale du monde tombe enfin sous le joug qu'elle avoit imposé à tant de peuples, et le jour de sa chûte fut la veille de celui où l'on donna à l'un de ses citoyens le titre d'arbitre du bon goût.

Que dirai-je de cette métropole de l'empire d'Orient, qui, par sa position, sembloit devoir l'être du monde entier, de cet asyle des sciences et des arts proscrits du reste de l'Europe, plus peut-être par sagesse que par barbarie? Tout ce que la débauche et la corruption ont de plus honteux, les trahisons, les assassinats et les poisons

poisons de plus noir, le concours de tous les crimes de plus atroce; voilà ce qui forme le tissu de l'histoire de Constantinople; voilà la source pure d'où nous sont émanées les lumieres dont notre siecle se glorifie.

Mais pourquoi chercher dans des temps reculés des preuves d'une vérité dont nous avons sous nos yeux des témoignages subsistans? Il est en Asie une contrée immense où les lettres honorées conduisent aux premieres dignités de l'état. Si les sciences épuroient les mœurs, si elles apprenoient aux hommes à verser leur sang pour la patrie, si elles animoient le courage; les peuples de la Chine devroient être sages, libres et invincibles. Mais s'il n'y a point de vice qui ne les domine, point de crime qui ne leur soit familier; si les lumieres des ministres, ni la prétendue sagesse des lois, ni la multitude des habitans de ce vaste empire n'ont pu le garantir du joug du Tartare ignorant et grossier, de quoi lui ont servi tous ses savans? Quel fruit a-t-il retiré des honneurs dont ils sont comblés? Seroit-ce d'être peuplé d'esclaves et de méchans?

Opposons à ces tableaux celui des mœurs du petit nombre de peuples qui, préservés de cette contagion des vaines connoissances, ont par leurs vertus fait leur propre bonheur et l'exemple des autres nations. Tels furent les premiers Perses, nation singuliere chez laquelle on apprenoit la vertu, comme chez nous on apprend la science; qui subjugua l'Asie avec tant de facilité, et qui seule a eu cette gloire que l'histoire de ses institutions ait passé pour un roman de philosophie: tels furent les Scythes, dont on nous a laissé de si magnifiques éloges: tels les Germains, dont une plume, lasse de tracer les crimes et les noirceurs d'un peuple instruit, opulent et voluptueux, se soulageoit à peindre la simplicité, l'innocence et les vertus. Telle avoit été Rome même dans les temps de sa pauvreté et de son ignorance. Telle enfin s'est montrée jusqu'à nos jours cette nation rustique si vantée pour son courage que l'adversité n'a pu abattre, et pour sa fidélité que l'exemple n'a pu corrompre (*a*).

(*a*) Je n'ose parler de ces nations heureuses qui

Ce n'est point par stupidité que ceux-ci ont préféré d'autres exercices à ceux de l'esprit. Ils n'ignoroient pas que dans d'autres contrées des hommes oisifs passoient leur vie à disputer sur le souverain bien, sur le vice et sur la vertu, et que d'orgueilleux raisonneurs, se donnant à eux-mêmes les plus grands éloges, confondoient les autres peuples sous le nom méprisant de barbares; mais ils ont considéré leurs mœurs et appris à dédaigner leur doctrine (*a*).

---

ne connoissent pas même de nom les vices que nous avons tant de peine à réprimer, de ces sauvages de l'Amérique dont Montaigne ne balance point à préférer la simple et naturelle police, non seulement aux lois de Platon, mais même à tout ce que la philosophie pourra jamais imaginer de plus parfait pour le gouvernement des peuples. Il en cite quantité d'exemples frappans pour qui les sauroit admirer. « Mais quoi! dit-il, ils ne portent point de chausses! »

(*a*) De bonne foi, qu'on me dise quelle opinion les Athéniens mêmes devoient avoir de l'éloquence, quand ils l'écarterent avec tant de soin de ce tribunal integre des jugemens duquel les dieux mêmes n'appeloient pas. Que pensoient les Romains de la médecine, quand ils la bannirent de leur

Oublierois-je que ce fut dans le sein même de la Grece qu'on vit s'élever cette cité aussi célebre par son heureuse ignorance que par la sagesse de ses lois, cette république de demi-dieux plutôt que d'hommes, tant leurs vertus sembloient supérieures à l'humanité. O Sparte, opprobre éternel d'une vaine doctrine, tandis que les vices conduits par les beaux arts s'introduisoient ensemble dans Athenes, tandis qu'un tyran y rassembloit avec tant de soin les ouvrages du prince des poëtes, tu chassois de tes murs les arts et les artistes, les sciences et les savans!

L'évènement marqua cette différence. Athenes devint le séjour de la politesse et du bon goût, le pays des orateurs et des philosophes. L'élégance des bâtimens y répondoit à celle du langage. On y voyoit de toutes parts le marbre et la toile animés

---

république? Et quand un reste d'humanité porta les Espagnols à interdire à leurs gens de loi l'entrée de l'Amérique, quelle idée falloit-il qu'ils eussent de la jurisprudence? Ne diroit-on pas qu'ils ont cru réparer par ce seul acte tous les maux qu'ils avoient faits à ces malheureux Indiens?

par les mains des maîtres les plus habiles. C'est d'Athenes que sont sortis ces ouvrages surprenans qui serviront de modeles dans tous les âges corrompus. Le tableau de Lacédémone est moins brillant. *Là*, disoient les autres peuples, *les hommes naissent vertueux*, *et l'air même du pays semble inspirer la vertu.* Il ne nous reste de ses habitans que la mémoire de leurs actions héroïques. De tels monumens vaudroient-ils moins pour nous que les marbres curieux qu'Athenes nous a laissés?

Quelques sages, il est vrai, ont résisté au torrent général et se sont garantis du vice dans le séjour des muses. Mais qu'on écoute le jugement que le premier et le plus malheureux d'entre eux portoit des savans et des artistes de son temps.

« J'ai examiné, dit-il, les poëtes, et je « les regarde comme des gens dont le ta« lent en impose à eux-mêmes et aux au« tres, qui se donnent pour sages, qu'on « prend pour tels et qui ne sont rien moins.

« Des poëtes, continue Socrate, j'ai passé « aux artistes. Personne n'ignoroit plus les « arts que moi; personne n'étoit plus con-

« vaincu que les artistes possédoient de
« fort beaux secrets. Cependant je me suis
« apperçu que leur condition n'est pas meil-
« leure que celle des poëtes, et qu'ils sont
« les uns et les autres dans le même pré-
« jugé. Parceque les plus habiles d'entre
« eux excellent dans leur partie, ils se re-
« gardent comme les plus sages des hom-
« mes. Cette présomption a terni tout-à-
« fait leur savoir à mes yeux : de sorte que
« me mettant à la place de l'oracle et me
« demandant ce que j'aimerois le mieux
« être, ce que je suis ou ce qu'ils sont,
« savoir ce qu'ils ont appris ou savoir que
« je ne sais rien ; j'ai répondu à moi-même
« et au Dieu : Je veux rester ce que je suis.

« Nous ne savons, ni les sophistes, ni
« les poëtes, ni les orateurs, ni les artis-
« tes, ni moi, ce que c'est que le vrai, le
« bon et le beau. Mais il y a entre nous
« cette différence, que, quoique ces gens
« ne sachent rien, tous croient savoir quel-
« que chose : au lieu que moi, si je ne
« sais rien, au moins je n'en suis pas
« en doute. De sorte que toute cette su-
« périorité de sagesse qui m'est accordée

« par l'oracle se réunit seulement à être
« bien convaincu que j'ignore ce que je ne
« sais pas. »

Voilà donc le plus sage des hommes au jugement des dieux, et le plus savant des Athéniens au sentiment de la Grece entiere, Socrate faisant l'éloge de l'ignorance! Croit-on que, s'il ressuscitoit parmi nous, nos savans et nos artistes lui feroient changer d'avis? Non, messieurs; cet homme juste continueroit de mépriser nos vaines sciences; il n'aideroit point à grossir cette foule de livres dont on nous inonde de toutes parts, et ne laisseroit, comme il a fait, pour tout précepte à ses disciples et à nos neveux, que l'exemple et la mémoire de sa vertu. C'est ainsi qu'il est beau d'instruire les hommes!

Socrate avoit commencé dans Athenes, le vieux Caton continua dans Rome, de se déchaîner contre ces Grecs artificieux et subtils qui séduisoient la vertu et amollissoient le courage de ses concitoyens. Mais les sciences, les arts et la dialectique prévalurent encore: Rome se remplit de philosophes et d'orateurs; on négligea la dis-

cipline militaire, on méprisa l'agriculture on embrassa des sectes, et l'on oublia la patrie. Aux noms sacrés de liberté, de désintéressement, d'obéissance aux lois, succéderent les noms d'Epicure, de Zénon, d'Arcésilas. *Depuis que les savans ont commencé à paroître parmi nous*, disoient leurs propres philosophes, *les gens de bien se sont éclipsés.* Jusqu'alors les Romains s'étoient contentés de pratiquer la vertu; tout fut perdu quand ils commencerent à l'étudier.

O Fabricius! qu'eût pensé votre grande ame, si, pour votre malheur, rappelé à la vie, vous eussiez vu la face pompeuse de cette Rome sauvée par votre bras, et que votre nom respectable avoit plus illustrée que toutes ses conquêtes? « Dieux! eussiez-« vous dit, que sont devenus ces toits de « chaume et ces foyers rustiques qu'ha-« bitoient jadis la modération et la vertu? « Quelle splendeur funeste a succédé à la « simplicité romaine? Quel est ce langage « étranger? Quelles sont ces mœurs effé-« minées? Que signifient ces statues, ces « tableaux, ces édifices? Insensés, qu'avez-« vous fait? Vous les maîtres des nations,

« vous vous êtes rendus les esclaves des « hommes frivoles que vous avez vaincus! « Ce sont des rhéteurs qui vous gouvernent! « C'est pour enrichir des architectes, des « peintres, des statuaires et des histrions, « que vous avez arrosé de votre sang la « Grece et l'Asie! Les dépouilles de Car- « thage sont la proie d'un joueur de flûte! « Romains, hâtez-vous de renverser ces am- « phithéâtres; brisez ces marbres; brûlez « ces tableaux; chassez ces esclaves qui « vous subjuguent, et dont les funestes arts « vous corrompent. Que d'autres mains « s'illustrent par de vains talens; le seul ta- « lent digne de Rome est celui de con- « quérir le monde et d'y faire régner la « vertu. Quand Cynéas prit notre sénat « pour une assemblée de rois, il ne fut « ébloui ni par une pompe vaine, ni par « une élégance recherchée; il n'y entendit « point cette éloquence frivole, l'étude et « le charme des hommes futiles. Que vit « donc Cynéas de si majestueux? O ci- « toyens! il vit un spectacle que ne donne- « ront jamais vos richesses ni tous vos arts; « le plus beau spectacle qui ait jamais paru

« sous le ciel ; l'assemblée de deux cents
« hommes vertueux, dignes de comman-
« der à Rome et de gouverner la terre. »

Mais franchissons la distance des lieux et des temps, et voyons ce qui s'est passé dans nos contrées et sous nos yeux ; ou plutôt, écartons des peintures odieuses qui blesseroient notre délicatesse, et épargnons-nous la peine de répéter les mêmes choses sous d'autres noms. Ce n'est point en vain que j'évoquois les mânes de Fabricius ; et qu'ai-je fait dire à ce grand homme, que je n'eusse pu mettre dans la bouche de Louis XII ou de Henri IV ? Parmi nous, il est vrai, Socrate n'eût point bu la ciguë ; mais il eût bu, dans une coupe encore plus amere, la raillerie insultante, et le mépris pire cent fois que la mort.

Voilà comment le luxe, la dissolution et l'esclavage ont été de tout temps le châtiment des efforts orgueilleux que nous avons faits pour sortir de l'heureuse ignorance où la sagesse éternelle nous avoit placés. Le voile épais dont elle a couvert toutes ses opérations sembloit nous avertir assez qu'elle ne nous a point destinés

à de vaines recherches. Mais est-il quelqu'une de ses leçons dont nous ayons su profiter, ou que nous ayons négligée impunément? Peuples, sachez donc une fois que la nature a voulu vous préserver de la science, comme une mere arrache une arme dangereuse des mains de son enfant; que tous les secrets qu'elle vous cache sont autant de maux dont elle vous garantit, et que la peine que vous trouvez à vous instruire n'est pas le moindre de ses bienfaits. Les hommes sont pervers; ils seroient pires encore, s'ils avoient eu le malheur de naître savans.

Que ces réflexions sont humiliantes pour l'humanité! que notre orgueil en doit être mortifié! Quoi! la probité seroit fille de l'ignorance? La science et la vertu seroient incompatibles? Quelles conséquences ne tireroit-on point de ces préjugés? Mais pour concilier ces contrariétés apparentes, il ne faut qu'examiner de près la vanité et le néant de ces titres orgueilleux qui nous éblouissent, et que nous donnons si gratuitement aux connoissances humaines. Considérons donc les sciences et les arts

en eux-mêmes. Voyons ce qui doit résulter de leur progrès ; et ne balançons plus à convenir de tous les points où nos raisonnemens se trouveront d'accord avec les inductions historiques.

SECONDE PARTIE.

C'ÉTOIT une ancienne tradition passée de l'Egypte en Grece, qu'un Dieu ennemi du repos des hommes étoit l'inventeur des sciences (*a*). Quelle opinion falloit-il donc qu'eussent d'elles les Egyptiens mêmes, chez qui elles étoient nées ? C'est qu'ils voyoient de près les sources qui les avoient produites. En effet, soit qu'on feuillete les annales du monde, soit qu'on supplée

---

(*a*) On voit aisément l'allégorie de la fable de Prométhée ; et il ne paroît pas que les Grecs, qui l'ont cloué sur le Caucase, en pensassent guere plus favorablement que les Egyptiens de leur dieu Teuthus. « Le satyre, dit une ancienne fable, voulut baiser « et embrasser le feu, la premiere fois qu'il le vit ; « mais Prometheus lui cria : Satyre, tu pleureras la « barbe de ton menton, car il brûle quand on y tou- « che ». C'est le sujet du frontispice.

à des chroniques incertaines par des recherches philosophiques, on ne trouvera pas aux connoissances humaines une origine qui réponde à l'idée qu'on aime à s'en former. L'astronomie est née de la superstition; l'éloquence, de l'ambition, de la haine, de la flatterie, du mensonge; la géométrie, de l'avarice; la physique, d'une vaine curiosité; toutes, et la morale même, de l'orgueil humain. Les sciences et les arts doivent donc leur naissance à nos vices: nous serions moins en doute sur leurs avantages, s'ils la devoient à nos vertus.

Le défaut de leur origine ne nous est que trop retracé dans leurs objets. Que ferions-nous des arts, sans le luxe qui les nourrit? Sans les injustices des hommes, à quoi serviroit la jurisprudence? Que deviendroit l'histoire, s'il n'y avoit ni tyrans, ni guerres, ni conspirateurs? Qui voudroit en un mot passer sa vie à de stériles contemplations, si chacun, ne consultant que les devoirs de l'homme et les besoins de la nature, n'avoit de temps que pour la patrie, pour les malheureux et pour ses amis? Sommes-nous donc faits

pour mourir attachés sur les bords du puits où la vérité s'est retirée? Cette seule réflexion devroit rebuter dès les premiers pas tout homme qui chercheroit sérieusement à s'instruire par l'étude de la philosophie.

Que de dangers, que de fausses routes dans l'investigation des sciences! Par combien d'erreurs, mille fois plus dangereuses que la vérité n'est utile, ne faut-il point passer pour arriver à elle! Le désavantage est visible; car le faux est susceptible d'une infinité de combinaisons, mais la vérité n'a qu'une maniere d'être. Qui est-ce d'ailleurs qui la cherche bien sincèrement? même avec la meilleure volonté, à quelles marques est-on sûr de la reconnoître? Dans cette foule de sentimens différens, quel sera notre *criterium* pour en bien juger (*a*)? Et ce qui est le plus difficile, si par bonheur

---

(*a*) Moins on sait, plus on croît savoir. Les Péripatéticiens doutoient-ils de rien? Descartes n'a-t-il pas construit l'univers avec des cubes et des tourbillons? et y a-t-il aujourd'hui, même en Europe, si mince physicien qui n'explique hardiment ce profond mystere de l'électricité, qui fera peut-être à jamais le désespoir des vrais philosophes?

nous la trouvons à la fin, qui de nous en saura faire un bon usage ?

Si nos sciences sont vaines dans l'objet qu'elles se proposent, elles sont encore plus dangereuses par les effets qu'elles produisent. Nées dans l'oisiveté, elles la nourrissent à leur tour; et la perte irréparable du temps est le premier préjudice qu'elles causent nécessairement à la société. En politique, comme en morale, c'est un grand mal que de ne point faire de bien; et tout citoyen inutile peut être regardé comme un homme pernicieux. Répondez-moi donc, philosophes illustres; vous par qui nous savons en quelles raisons les corps s'attirent dans le vide; quels sont, dans les révolutions des planetes, les rapports des aires parcourues en temps égaux; quelles courbes ont des points conjugués, des points d'inflexion et de rebroussement; comment l'homme voit tout en Dieu; comment l'ame et le corps se correspondent sans communication, ainsi que feroient deux horloges; quels astres peuvent être habités; quels insectes se reproduisent d'une maniere extraordinaire : répondez-moi, dis-je, vous

de qui nous avons reçu tant de sublimes connoissances : Quand vous ne nous auriez jamais rien appris de ces choses, en serions-nous moins nombreux, moins bien gouvernés, moins redoutables, moins florissans ou plus pervers ? Revenez donc sur l'importance de vos productions ; et si les travaux des plus éclairés de nos savans et de nos meilleurs citoyens nous procurent si peu d'utilité, dites-nous ce que nous devons penser de cette foule d'écrivains obscurs et de lettrés oisifs qui dévorent en pure perte la substance de l'état.

Que dis-je, oisifs ? et plût à Dieu qu'ils le fussent en effet ! Les mœurs en seroient plus saines et la société plus paisible. Mais ces vains et futiles déclamateurs vont de tous côtés, armés de leurs funestes paradoxes, sapant les fondemens de la foi et anéantissant la vertu. Ils sourient dédaigneusement à ces vieux mots de patrie et de religion, et consacrent leurs talens et leur philosophie à détruire et avilir tout ce qu'il y a de sacré parmi les hommes. Non qu'au fond ils haïssent ni la vertu ni nos dogmes ; c'est de l'opinion publique qu'ils sont ennemis ;

et

et pour les ramener aux pieds des autels, il suffiroit de les reléguer parmi les athées. O fureur de se distinguer, que ne pouvez-vous point!

C'est un grand mal que l'abus du temps. D'autres maux pires encore suivent les lettres et les arts. Tel est le luxe, né comme eux de l'oisiveté et de la vanité des hommes. Le luxe va rarement sans les sciences et les arts, et jamais ils ne vont sans lui. Je sais que notre philosophie, toujours féconde en maximes singulieres, prétend, contre l'expérience de tous les siecles, que le luxe fait la splendeur des états; mais après avoir oublié la nécessité des lois somptuaires, osera-t-elle nier encore que les bonnes mœurs ne soient essentielles à la durée des empires, et que le luxe ne soit diamétralement opposé aux bonnes mœurs? Que le luxe soit un signe certain des richesses; qu'il serve même, si l'on veut, à les multiplier: que faudra-t-il conclure de ce paradoxe si digne d'être né de nos jours, et que deviendra la vertu, quand il faudra s'enrichir à quelque prix que ce soit? Les anciens politiques parloient sans cesse de mœurs et de

vertu ; les nôtres ne parlent que de commerce et d'argent. L'un vous dira qu'un homme vaut en telle contrée la somme qu'on le vendroit à Alger ; un autre, en suivant ce calcul, trouvera des pays où un homme ne vaut rien, et d'autres où il vaut moins que rien. Ils évaluent les hommes comme des troupeaux de bétail. Selon eux, un homme ne vaut à l'état que la consommation qu'il y fait. Ainsi un Sybarite auroit bien valu trente Lacédémoniens. Qu'on devine donc laquelle de ces deux républiques, de Sparte ou de Sybaris, fut subjuguée par une poignée de paysans, et laquelle fit trembler l'Asie.

La monarchie de Cyrus a été conquise avec trente mille hommes par un prince plus pauvre que le moindre des satrapes de Perse ; et les Scythes, le plus misérable de tous les peuples, ont résisté aux plus puissans monarques de l'univers. Deux fameuses républiques se disputerent l'empire du monde ; l'une étoit très riche ; l'autre n'avoit rien, et ce fut celle-ci qui détruisit l'autre. L'empire romain à son tour, après avoir englouti toutes les richesses de l'univers,

fut la proie de gens qui ne savoient pas même ce que c'étoit que richesse. Les Francs conquirent les Gaules, les Saxons l'Angleterre, sans autres trésors que leur bravoure et leur pauvreté. Une troupe de pauvres montagnards, dont toute l'avidité se bornoit à quelques peaux de moutons, après avoir domté la fierté autrichienne, écrasa cette opulente et redoutable maison de Bourgogne qui faisoit trembler les potentats de l'Europe. Enfin toute la puissance et toute la sagesse de l'héritier de Charles-Quint, soutenues de tous les trésors des Indes, vinrent se briser contre une poignée de pêcheurs de hareng. Que nos politiques daignent suspendre leurs calculs pour réfléchir à ces exemples, et qu'ils apprennent une fois qu'on a de tout avec de l'argent hormis des mœurs et des citoyens.

De quoi s'agit-il donc précisément dans cette question du luxe ? De savoir lequel importe le plus aux empires d'être brillans et momentanés, ou vertueux et durables. Je dis brillans, mais de quel éclat? Le goût du faste ne s'associe guere dans les mêmes ames avec celui de l'honnête. Non, il n'est

pas possible que des esprits dégradés par une multitude de soins futiles s'élevent jamais à rien de grand; et quand ils en auroient la force, le courage leur manqueroit.

Tout artiste veut être applaudi. Les éloges de ses contemporains sont la partie la plus précieuse de sa récompense. Que fera-t-il donc pour les obtenir, s'il a le malheur d'être né chez un peuple et dans des temps où les savans devenus à la mode ont mis une jeunesse frivole en état de donner le ton; où les hommes ont sacrifié leur goût aux tyrans de leur liberté (*a*); où l'un des

(*a*) Je suis bien éloigné de penser que cet ascendant des femmes soit un mal en soi. C'est un présent que leur a fait la nature pour le bonheur du genre humain : mieux dirigé, il pourroit produire autant de bien qu'il fait de mal aujourd'hui. On ne sent point assez quels avantages naîtroient dans la société d'une meilleure éducation donnée à cette moitié du genre humain qui gouverne l'autre. Les hommes seront toujours ce qu'il plaira aux femmes : si vous voulez donc qu'ils deviennent grands et vertueux, apprenez aux femmes ce que c'est que grandeur d'ame et vertu. Les réflexions que ce sujet

sexes n'osant approuver que ce qui est proportionné à la pusillanimité de l'autre, on laisse tomber des chefs-d'œuvre de poésie dramatique, et des prodiges d'harmonie sont rebutés? Ce qu'il fera, messieurs? Il rabaissera son génie au niveau de son siecle, et aimera mieux composer des ouvrages communs qu'on admire pendant sa vie, que des merveilles qu'on n'admireroit que long-temps après sa mort. Dites-nous, célebre Arouet, combien vous avez sacrifié de beautés mâles et fortes à notre fausse délicatesse, et combien l'esprit de la galanterie si fertile en petites choses vous en a coûté de grandes.

C'est ainsi que la dissolution des mœurs, suite nécessaire du luxe, entraîne à son tour la corruption du goût. Que si par hasard, entre les hommes extraordinaires par leurs talens, il s'en trouve quelqu'un qui ait de la fermeté dans l'ame et qui refuse

---

fournit, et que Platon a faites autrefois, mériteroient fort d'être mieux développées par une plume digne d'écrire d'après un tel maître et de défendre une si grande cause.

de se prêter au génie de son siecle et de s'avilir par des productions puériles, malheur à lui! Il mourra dans l'indigence et dans l'oubli. Que n'est-ce ici un pronostic que je fais et non une expérience que je rapporte! Carle, Pierre, le moment est venu où ce pinceau destiné à augmenter la majesté de nos temples par des images sublimes et saintes, tombera de vos mains, ou sera prostitué à orner de peintures lascives les panneaux d'un vis-à vis. Et toi, rival des Praxiteles et des Phidias; toi dont les anciens auroient employé le ciseau à leur faire des dieux capables d'excuser à nos yeux leur idolâtrie; inimitable Pigal, ta main se résoudra à ravaler le ventre d'un magot, ou il faudra qu'elle demeure oisive.

On ne peut réfléchir sur les mœurs, qu'on ne se plaise à se rappeler l'image de la simplicité des premiers temps. C'est un beau rivage, paré des seules mains de la nature, vers lequel on tourne incessamment les yeux, et dont on se sent éloigner à regret. Quand les hommes innocens et vertueux aimoient à avoir les dieux pour témoins de leurs actions, ils habitoient en-

semble sous les mêmes cabanes; mais bientôt devenus méchans, ils se lasserent de ces incommodes spectateurs et les releguerent dans des temples magnifiques. Ils les en chasserent enfin pour s'y établir eux-mêmes, ou du moins les temples des dieux ne se distinguerent plus des maisons des citoyens. Ce fut alors le comble de la dépravation; et les vices ne furent jamais poussés plus loin que quand on les vit, pour ainsi dire, soutenus à l'entrée des palais des grands sur des colonnes de marbre, et gravés sur des chapiteaux corinthiens.

Tandis que les commodités de la vie se multiplient, que les arts se perfectionnent et que le luxe s'étend, le vrai courage s'énerve, les vertus militaires s'évanouissent; et c'est encore l'ouvrage des sciences et de tous ces arts qui s'exercent dans l'ombre du cabinet. Quand les Goths ravagerent la Grece, toutes les bibliotheques ne furent sauvées du feu que par cette opinion semée par l'un d'entre eux, qu'il falloit laisser aux ennemis des meubles si propres à les détourner de l'exercice militaire, et à les amuser à des occupations oisives et sé-

dentaires. Charles VIII se vit maître de la Toscane et du royaume de Naples sans avoir presque tiré l'épée; et toute sa cour attribua cette facilité inespérée à ce que les princes et la noblesse d'Italie s'amusoient plus à se rendre ingénieux et savans, qu'ils ne s'exerçoient à devenir vigoureux et guerriers. En effet, dit l'homme de sens qui rapporte ces deux traits, tous les exemples nous apprennent qu'en cette martiale police et en toutes celles qui lui sont semblables, l'étude des sciences est bien plus propre à amollir et efféminer les courages, qu'à les affermir et les animer.

Les Romains ont avoué que la vertu militaire s'étoit éteinte parmi eux, à mesure qu'ils avoient commencé à se connoître en tableaux, en gravures, en vases d'orfévrerie, et à cultiver les beaux arts; et comme si cette contrée fameuse étoit destinée à servir sans cesse d'exemple aux autres peuples, l'élévation des Médicis et le rétablissement des lettres ont fait tomber derechef et peut-être pour toujours cette réputation guerriere que l'Italie sembloit avoir recouvrée il y a quelques siecles.

Les anciennes républiques de la Grece, avec cette sagesse qui brilloit dans la plupart de leurs institutions, avoient interdit à leurs citoyens tous ces métiers tranquilles et sédentaires qui, en affaissant et corrompant le corps, énervent sitôt la vigueur de l'ame. De quel œil, en effet, pense-t-on que puissent envisager la faim, la soif, les fatigues, les dangers et la mort, des hommes que le moindre besoin accable et que la moindre peine rebute? Avec quel courage les soldats supporteront-ils des travaux excessifs dont ils n'ont aucune habitude? Avec quelle ardeur feront-ils des marches forcées sous des officiers qui n'ont pas même la force de voyager à cheval? Qu'on ne m'objecte pas la valeur renommée de tous ces modernes guerriers si savamment disciplinés. On me vante bien leur bravoure en un jour de bataille, mais on ne me dit point comment ils supportent l'excès du travail, comment ils résistent à la rigueur des saisons et aux intempéries de l'air. Il ne faut qu'un peu de soleil ou de neige, il ne faut que la privation de quelques superfluités, pour fondre et détruire en peu

de jours la meilleure de nos armées. Guerriers intrépides, souffrez une fois la vérité qu'il vous est si rare d'entendre: vous êtes braves, je le sais; vous eussiez triomphé avec Annibal à Cannes et à Thrasymene; César avec vous eût passé le Rubicon et asservi son pays: mais ce n'est point avec vous que le premier eût traversé les Alpes, et que l'autre eût vaincu vos aïeux.

Les combats ne font pas toujours le succès de la guerre, et il est pour les généraux un art supérieur à celui de gagner des batailles. Tel court au feu avec intrépidité, qui ne laisse pas d'être un très mauvais officier: dans le soldat même, un peu plus de force et de vigueur seroit peut-être plus nécessaire que tant de bravoure qui ne le garantit pas de la mort. Et qu'importe à l'état que ses troupes périssent par la fievre et le froid, ou par le fer de l'ennemi?

Si la culture des sciences est nuisible aux qualités guerrieres, elle l'est encore plus aux qualités morales. C'est dès nos premieres années qu'une éducation insensée orne notre esprit et corrompt notre jugement. Je vois de toutes parts des établissemens immenses,

où l'on éleve à grands frais la jeunesse pour lui apprendre toutes choses, excepté ses devoirs. Vos enfans ignoreront leur propre langue, mais ils en parleront d'autres qui ne sont en usage nulle part : ils sauront composer des vers qu'à peine ils pourront comprendre : sans savoir démêler l'erreur de la vérité, ils posséderont l'art de les rendre méconnoissables aux autres par des argumens spécieux : mais ces mots de magnanimité, d'équité, de tempérance, d'humanité, de courage, ils ne sauront ce que c'est ; ce doux nom de patrie ne frappera jamais leur oreille ; et s'ils entendent parler de Dieu, ce sera moins pour le craindre que pour en avoir peur(*a*). J'aimerois autant, disoit un sage, que mon écolier eût passé le temps dans un jeu de paume, au moins le corps en seroit plus dispos. Je sais qu'il faut occuper les enfans, et que l'oisiveté est pour eux le danger le plus à craindre. Que faut-il donc qu'ils apprennent ? Voilà certes une belle question ! Qu'ils apprennent ce qu'ils doivent faire

---

(*a*) Pens. philosoph.

étant hommes (*a*), et non ce qu'ils doivent oublier.

(*a*) Telle étoit l'éducation des Spartiates, au rapport du plus grand de leurs rois. C'est, dit Montagne, chose digne de très grande considération, qu'en cette excellente police de Lycurgus, et à la vérité monstrueuse par sa perfection, si soigneuse pourtant de la nourriture des enfans, comme de sa principale charge, et au gîte même des muses, il s'y fasse si peu mention de la doctrine : comme si cette généreuse jeunesse dédaignant tout autre joug, on ait dû lui fournir, au lieu de nos maîtres de sciences, seulement des maîtres de vaillance, prudence et justice.

Voyons maintenant comment le même auteur parle des anciens Perses. Platon, dit-il, raconte que le fils aîné de leur succession royale étoit ainsi nourri. Après sa naissance, on le donnoit, non à des femmes, mais à des eunuques de la premiere autorité près du roi à cause de leur vertu. Ceux-ci prenoient charge de rendre le corps beau et sain, et, après sept ans, le duisoient à monter à cheval et aller à la chasse. Quand il étoit arrivé au quatorzieme, ils le déposoient entre les mains de quatre ; le plus sage, le plus juste, le plus tempérant, le plus vaillant de la nation. Le premier lui apprenoit la religion; le second à être toujours véritable; le tiers à vaincre ses cupidités; le quart

Nos jardins sont ornés de statues et nos galeries de tableaux. Que penseriez-vous que représentent ces chefs-d'œuvre de l'art exposés à l'admiration publique? Les défenseurs de la patrie, ou ces hommes plus grands encore qui l'ont enrichie par leurs vertus? Non. Ce sont des images de tous les égaremens du cœur et de la raison, tirées soigneusement

---

à ne rien craindre; tous, ajouterai-je, à le rendre bon, aucun à le rendre savant.

Astyage, en Xénophon, demande à Cyrus compte de sa derniere leçon: C'est, dit-il, qu'en notre école un garçon ayant une petite saie, la donna à l'un de ses compagnons de plus petite taille, et lui ôta sa saie qui étoit plus grande. Notre précepteur m'ayant fait juge de ce différend, je jugeai qu'il falloit laisser les choses en cet état, et que l'un et l'autre sembloit être mieux accommodé en ce point. Sur quoi il me remontra que j'avois mal fait: car je m'étois arrêté à considérer la bienséance; et il falloit premièrement avoir pourvu à la justice, qui vouloit que nul ne fût forcé en ce qui lui appartenoit. Et dit qu'il en fut puni, comme on nous punit en nos villages pour avoir oublié le premier aoriste de τύπτω. Mon régent me feroit une belle harangue, *in genere demonstrativo*, avant qu'il me persuadât que son école vaut celle-là.

de l'ancienne mythologie, et présentées de bonne heure à la curiosité de nos enfans; sans doute afin qu'ils aient sous leurs yeux des modeles de mauvaises actions, avant même que de savoir lire.

D'où naissent tous ces abus, si ce n'est de l'inégalité funeste introduite entre les hommes par la distinction des talens et par l'avilissement des vertus? Voilà l'effet le plus évident de toutes nos études, et la plus dangereuse de toutes leurs conséquences. On ne demande plus d'un homme s'il a de la probité, mais s'il a des talens; ni d'un livre, s'il est utile, mais s'il est bien écrit. Les récompenses sont prodiguées au bel esprit, et la vertu reste sans honneurs. Il y a mille prix pour les beaux discours, aucun pour les belles actions. Qu'on me dise, cependant, si la gloire attachée au meilleur des discours qui seront couronnés dans cette académie est comparable au mérite d'en avoir fondé le prix.

Le sage ne court point après la fortune, mais il n'est pas insensible à la gloire; et quand il la voit si mal distribuée, sa vertu, qu'un peu d'émulation auroit animée et

rendue avantageuse à la société, tombe en langueur, et s'éteint dans la misere et dans l'oubli. Voilà ce qu'à la longue doit produire par-tout la préférence des talens agréables sur les talens utiles, et ce que l'expérience n'a que trop confirmé depuis le renouvellement des sciences et des arts. Nous avons des physiciens, des géometres, des chymistes, des astronomes, des poëtes, des musiciens, des peintres; nous n'avons plus de citoyens; ou s'il nous en reste encore, dispersés dans nos campagnes abandonnées, ils y périssent indigens et méprisés. Tel est l'état où sont réduits, tels sont les sentimens qu'obtiennent de nous ceux qui nous donnent du pain, et qui donnent du lait à nos enfans.

Je l'avoue cependant; le mal n'est pas aussi grand qu'il auroit pu le devenir. La prévoyance éternelle, en plaçant à côté de diverses plantes nuisibles des simples salutaires, et dans la substance de plusieurs animaux mal-faisans le remede à leurs blessures, a enseigné aux souverains qui sont ses ministres à imiter sa sagesse. C'est à son exemple que, du sein même des sciences et des arts, sources de mille déréglemens, ce grand

monarque dont la gloire ne sera qu'acquérir d'âge en âge un nouvel éclat tira ces sociétés célebres, chargées à la fois du dangereux dépôt des connoissances humaines, et du dépôt sacré des mœurs, par l'attention qu'elles ont d'en maintenir chez elles toute la pureté, et de l'exiger dans les membres qu'elles reçoivent.

Ces sages institutions, affermies par son auguste successeur, et imitées par tous les rois de l'Europe, serviront du moins de frein aux gens de lettres, qui tous, aspirant à l'honneur d'être admis dans les académies, veilleront sur eux-mêmes, et tâcheront de s'en rendre dignes par des ouvrages utiles et des mœurs irréprochables. Celles de ces compagnies qui, pour les prix dont elles honorent le mérite littéraire, feront un choix de sujets propres à ranimer l'amour de la vertu dans les cœurs des citoyens, montreront que cet amour regne parmi elles, et donneront aux peuples ce plaisir si rare et si doux de voir des sociétés savantes se dévouer à verser sur le genre humain, non seulement des lumieres agréables, mais aussi des instructions salutaires.

Qu'on

Qu'on ne m'oppose donc point une objection qui n'est pour moi qu'une nouvelle preuve. Tant de soins ne montrent que trop la nécessité de les prendre, et l'on ne cherche point des remedes à des maux qui n'existent pas. Pourquoi faut-il que ceux-ci portent encore par leur insuffisance le caractere des remedes ordinaires? Tant d'établissemens faits à l'avantage des savans n'en sont que plus capables d'en imposer sur les objets des sciences et de tourner les esprits à leur culture. Il semble, aux précautions qu'on prend, qu'on ait trop de laboureurs et qu'on craigne de manquer de philosophes. Je ne veux point hasarder ici une comparaison de l'agriculture et de la philosophie : on ne la supporteroit pas. Je demanderai seulement : Qu'est-ce que la philosophie? Que contiennent les écrits des philosophes les plus connus ? Quelles sont les leçons de ces amis de la sagesse ? A les entendre, ne les prendroit-on pas pour une troupe de charlatans criant, chacun de son côté, sur une place publique : Venez à moi, c'est moi seul qui ne trompe point ? L'un prétend qu'il n'y a point de corps et que tout est en représen-

tation; l'autre, qu'il n'y a d'autre substance que la matiere ni d'autre Dieu que le monde: celui-ci avance qu'il n'y a ni vertus ni vices, et que le bien et le mal moral sont des chimeres; celui-là, que les hommes sont des loups et peuvent se dévorer en sûreté de conscience. O grands philosophes! que ne réservez-vous pour vos amis et pour vos enfans ces leçons profitables! vous en recevriez bientôt le prix, et nous ne craindrions pas de trouver dans les nôtres quelqu'un de vos sectateurs.

Voilà donc les hommes merveilleux à qui l'estime de leurs contemporains a été prodiguée pendant leur vie, et l'immortalité réservée après leur trépas! Voilà les sages maximes que nous avons reçues d'eux et que nous transmettrons d'âge en âge à nos descendans! Le paganisme, livré à tous les égaremens de la raison humaine, a-t-il laissé à la postérité rien qu'on puisse comparer aux monumens honteux que lui a préparés l'imprimerie sous le regne de l'évangile? Les écrits impies des Leucippe et des Diagoras sont péris avec eux. On n'avoit point encore inventé l'art d'éterniser

les extravagances de l'esprit humain. Mais, grace aux caracteres typographiques (*a*) et à l'usage que nous en faisons, les dangereuses rêveries des Hobbes et des Spinosa

---

(*a*) A considérer les désordres affreux que l'imprimerie a déja causés en Europe, à juger de l'avenir par le progrès que le mal fait d'un jour à l'autre, on peut prévoir aisément que les souverains ne tarderont pas à se donner autant de soins pour bannir cet art terrible de leurs états, qu'ils en ont pris pour l'y introduire. Le sultan Achmet, cédant aux importunités de quelques prétendus gens de goût, avoit consenti d'établir une imprimerie à Constantinople: mais à peine la presse fut-elle en train qu'on fut contraint de la détruire et d'en jeter les instrumens dans un puits. On dit que le calife Omar, consulté sur ce qu'il falloit faire de la bibliotheque d'Alexandrie, répondit en ces termes: « Si les livres de cette bibliotheque contiennent des « choses opposées à l'alcoran, ils sont mauvais, et « il faut les brûler. S'ils ne contiennent que la doc-« trine de l'alcoran, brûlez-les encore: ils sont su-« perflus ». Nos savans ont cité ce raisonnement comme le comble de l'absurdité. Cependant, supposez Grégoire-le-Grand à la place d'Omar et l'évangile à la place de l'alcoran, la bibliotheque auroit été brûlée, et ce seroit peut-être le plus beau trait de la vie de cet illustre pontife.

resteront à jamais. Allez, écrits célebres dont l'ignorance et la rusticité de nos peres n'auroientpoint été capables ; accompagnez chez nos descendans ces ouvrages plus dangereux encore d'où s'exhale la corruption des mœurs de notre siecle, et portez ensemble aux siecles à venir une histoire fidele du progrès et des avantages de nos sciences et de nos arts. S'ils vous lisent, vous ne leur laisserez aucune perplexité sur la question que nous agitons aujourd'hui : et à moins qu'ils ne soient plus insensés que nous, ils leveront leurs mains au ciel, et diront dans l'amertume de leur cœur : « Dieu tout-puis-
« sant, toi qui tiens dans tes mains les es-
« prits, délivre-nous des lumieres et des
« funestes arts de nos peres; et rends-nous
« l'ignorance, l'innocence et la pauvreté,
« les seuls biens qui puissent faire notre
« bonheur et qui soient précieux devant
« toi. »

Mais si le progrès des sciences et des arts n'a rien ajouté à notre véritable félicité; s'il a corrompu nos mœurs, et si la corruption des mœurs a porté atteinte à la pureté du goût; que penserons-nous de cette foule

d'auteurs élémentaires qui ont écarté du temple des muses les difficultés qui défendoient son abord, et que la nature y avoit répandues comme une épreuve des forces de ceux qui seroient tentés de savoir? Que penserons-nous de ces compilateurs d'ouvrages qui ont indiscrètement brisé la porte des sciences et introduit dans leur sanctuaire une populace indigne d'en approcher, tandis qu'il seroit à souhaiter que tous ceux qui ne pouvoient avancer loin dans la carriere des lettres, eussent été rebutés dès l'entrée, et se fussent jetés dans des arts utiles à la société? Tel qui sera toute sa vie un mauvais versificateur, un géometre subalterne, seroit peut-être devenu un grand fabricateur d'étoffes. Il n'a point fallu de maîtres à ceux que la nature destinoit à faire des disciples. Les Verulam, les Descartes et les Newton, ces précepteurs du genre humain, n'en ont point eu eux-mêmes: et quels guides les eussent conduits jusqu'où leur vaste génie les a portés? Des maîtres ordinaires n'auroient pu que rétrécir leur entendement en le resserrant dans l'étroite capacité du leur. C'est par les premiers

obstacles qu'ils ont appris à faire des efforts, et qu'ils se sont exercés à franchir l'espace immense qu'ils ont parcouru. S'il faut permettre à quelques hommes de se livrer à l'étude des sciences et des arts, ce n'est qu'à ceux qui se sentiront la force de marcher seuls sur leurs traces, et de les devancer : c'est à ce petit nombre qu'il appartient d'élever des monumens à la gloire de l'esprit humain. Mais si l'on veut que rien ne soit au-dessus de leur génie, il faut que rien ne soit au-dessus de leurs espérances. Voilà l'unique encouragement dont ils ont besoin. L'ame se proportionne insensiblement aux objets qui l'occupent, et ce sont les grandes occasions qui font les grands hommes. Le prince de l'éloquence fut consul de Rome ; et le plus grand, peut-être, des philosophes, chancelier d'Angleterre. Croit-on que si l'un n'eût occupé qu'une chaire dans quelque université, et que l'autre n'eût obtenu qu'une modique pension d'académie ; croit-on, dis-je, que leurs ouvrages ne se sentiroient pas de leur état ? Que les rois ne dédaignent donc pas d'admettre dans leurs conseils les gens les plus capables de les

bien conseiller : qu'ils renoncent à ce vieux préjugé inventé par l'orgueil des grands, que l'art de conduire les peuples est plus difficile que celui de les éclairer : comme s'il étoit plus aisé d'engager les hommes à bien faire de leur bon gré, que de les y contraindre par la force ! Que les savans du premier ordre trouvent dans leurs cours d'honorables asyles : qu'ils y obtiennent la seule récompense digne d'eux ; celle de contribuer par leur crédit au bonheur des peuples à qui ils auront enseigné la sagesse. C'est alors seulement qu'on verra ce que peuvent la vertu, la science et l'autorité animées d'une noble émulation et travaillant de concert à la félicité du genre humain. Mais tant que la puissance sera seule d'un côté, les lumieres et la sagesse seules d'un autre, les savans penseront rarement de grandes choses, les princes en feront plus rarement de belles, et les peuples continueront d'être vils, corrompus et malheureux.

Pour nous, hommes vulgaires, à qui le ciel n'a point départi de si grands talens et

qu'il ne destine pas à tant de gloire, restons dans notre obscurité. Ne courons point après une réputation qui nous échapperoit, et qui, dans l'état présent des choses, ne nous rendroit jamais ce qu'elle nous auroit coûté, quand nous aurions tous les titres pour l'obtenir. A quoi bon chercher notre bonheur dans l'opinion d'autrui si nous pouvons le trouver en nous-mêmes? Laissons à d'autres le soin d'instruire les peuples de leurs devoirs, et bornons-nous à bien remplir les nôtres; nous n'avons pas besoin d'en savoir davantage.

O vertu, science sublime des ames simples, faut-il donc tant de peines et d'appareil pour te connoître? Tes principes ne sont-ils pas gravés dans tous les cœurs? et ne suffit-il pas pour apprendre tes lois de rentrer en soi-même et d'écouter la voix de sa conscience dans le silence des passions? Voilà la véritable philosophie, sachons nous en contenter; et, sans envier la gloire de ces hommes célebres qui s'immortalisent dans la république des lettres, tâchons de mettre entre eux et nous cette

distinction glorieuse qu'on remarquoit jadis entre deux grands peuples; que l'un savoit bien dire, et l'autre, bien faire (*).

(*) Diderot a eu l'impudence de dire et on a répété que c'est lui qui a détourné Rousseau de faire l'apologie des lettres, et l'a déterminé pour la négative, comme plus propre à faire du bruit dans le monde. Si le discours même, brûlant de cette éloquence et de cette flamme qui ne peut s'allumer que dans un cœur intimement persuadé, ne suffisoit pas pour détruire cette calomnie, qu'on lise ce passage d'une des lettres de Jean Jacques à M. de Malesherbes, et qu'on juge s'il peut encore rester des doutes à cet égard.

« Je voudrois, monsieur, vous pouvoir peindre « ce moment qui a fait dans ma vie une si singu« liere époque, et qui me sera toujours présent « quand je vivrois éternellement.

« J'allois voir Diderot alors prisonnier à Vin« cennes; j'avois dans ma poche un Mercure de « France que je me mis à feuilleter le long du che« min. Je tombe sur la question de l'académie de « Dijon qui a donné lieu à mon premier écrit. Si « jamais quelque chose a ressemblé à une inspira« tion subite, c'est le mouvement qui se fit en moi « à cette lecture : tout-à-coup je me sens l'esprit « ébloui de mille lumieres; des foules d'idées vives « s'y présentent à la fois avec une force et une con« fusion qui me jeta dans un trouble inexprimable;

« je sens ma tête prise par un étourdissement sem-« blable à l'ivresse; une violente palpitation m'op-« presse, souleve ma poitrine. Ne pouvant plus res-« pirer en marchant, je me laisse tomber sous un « des arbres de l'avenue, et j'y passe une demi-« heure dans une telle agitation, qu'en me relevant « j'apperçus tout le devant de ma veste mouillé de « mes larmes, sans avoir senti que j'en répandois. « O Monsieur! si j'avois jamais pu écrire le quart « de ce que j'ai vu et senti sous cet arbre, avec « quelle clarté j'aurois fait voir toutes les contra-« dictions du système social! avec quelle force j'au-« rois exposé tous les abus de nos institutions! avec « quelle simplicité j'aurois démontré que l'homme « est naturellement bon, et que c'est par ces insti-« tutions seules que les hommes deviennent mé-« chans! Tout ce que j'ai pu retenir de ces foules de « grandes vérités qui dans un quart-d'heure m'illu-« minerent sous cet arbre, a été bien foiblement « épars dans les trois principaux de mes écrits, sa-« voir ce premier discours, celui sur l'inégalité, « et le traité de l'éducation; lesquels trois ouvrages « sont inséparables, et forment ensemble un même « tout. Tout le reste a été perdu; et il n'y eut d'é-« crit sur le lieu même, que la prosopopée de Fa-« bricius. Voilà comment, lorsque j'y pensois le « moins, je devins auteur presque malgré moi. Il « est aisé de concevoir l'attrait d'un premier suc-« cès; et les critiques des barbouilleurs me jeterent « tout de bon dans la carriere. »

LETTRE
DE
REMERCIEMENT
A
MM. DE L'ACADÉMIE
DE DIJON.

A Paris, le 18 juillet 1750.

MESSIEURS,

Vous m'honorez d'un prix auquel j'ai concouru sans y prétendre, et qui m'est d'autant plus cher que je l'attendois moins.

Préférant votre estime à vos récompenses, j'ai osé soutenir devant vous, contre

vos propres intérêts, le parti que j'ai cru celui de la vérité; et vous avez couronné mon courage. Messieurs, ce que vous avez fait pour ma gloire ajoute à la vôtre. Assez d'autres jugemens honoreront vos lumieres, c'est à celui-ci qu'il appartient d'honorer votre intégrité.

Je suis, etc.

LETTRE

A

M. L'ABBÉ RAYNAL,

AUTEUR DU MERCURE DE FRANCE,

Tirée du Mercure de juin 1751, 2e. volume.

Je dois, monsieur, des remerciemens à ceux qui vous ont fait passer les observations que vous avez la bonté de me communiquer, et je tâcherai d'en faire mon profit : je vous avouerai pourtant que je trouve mes censeurs un peu séveres sur ma logique; et je soupçonne qu'ils se seroient montrés moins scrupuleux, si j'avois été de leur avis. Il me semble au moins que, s'ils avoient eux-mêmes un peu de cette exactitude rigoureuse qu'ils exigent de moi, je n'aurois aucun be-

soin des éclaircissemens que je leur vais demander.

L'auteur semble, disent-ils, *préférer la situation où étoit l'Europe avant le renouvellement des sciences; état pire que l'ignorance par le faux savoir ou le jargon qui étoit en regne.*

L'auteur de cette observation semble me faire dire que le faux savoir, ou le jargon scholastique, soit préférable à la science; et c'est moi-même qui ai dit qu'il étoit pire que l'ignorance. Mais qu'entend-il par ce mot de *situation?* l'applique-t-il aux lumieres ou aux mœurs, ou s'il confond ces choses, que j'ai tant pris de peine à distinguer? Au reste, comme c'est ici le fond de la question, j'avoue qu'il est très mal-adroit à moi de n'avoir fait que sembler prendre parti là-dessus.

Ils ajoutent que *l'auteur préfere la rusticité à la politesse.*

Il est vrai que l'auteur préfere la rusticité à l'orgueilleuse et fausse politesse de notre siecle, et il en a dit la raison. *Et qu'il fait main basse sur tous les savans et les artistes.* Soit, puisqu'on le veut ainsi, je consens de

supprimer toutes les distinctions que j'y avois mises.

Il auroit dû, disent-ils encore, *marquer le point d'où il part, pour désigner l'époque de la décadence.* J'ai fait plus; j'ai rendu ma proposition générale : j'ai assigné ce premier degré de la décadence des mœurs au premier moment de la culture des lettres dans tous les pays du monde, et j'ai trouvé le progrès de ces deux choses toujours en proportion. *Et en remontant à cette premiere époque, faire comparaison des mœurs de ce temps-là avec les nôtres.* C'est ce que j'aurois fait encore plus au long dans un volume in-4°. *Sans cela nous ne voyons point jusqu'où il faudroit remonter, à moins que ce ne soit au temps des apôtres.* Je ne vois pas, moi, l'inconvénient qu'il y auroit à cela, si le fait étoit vrai : mais je demande justice au censeur; voudroit-il que j'eusse dit que le temps de la plus profonde ignorance étoit celui des apôtres?

Ils disent de plus, par rapport au luxe, *qu'en bonne politique on sait qu'il doit être interdit dans les petits états, mais que le cas d'un royaume tel que la France, par exemple, est tout différent; les raisons en sont connues.*

N'ai-je pas ici encore quelque sujet de me plaindre? ces raisons sont celles auxquelles j'ai tâché de répondre. Bien ou mal, j'ai répondu. Or on ne sauroit guere donner à un auteur une plus grande marque de mépris qu'en ne lui répliquant que par les mêmes argumens qu'il a réfutés. Mais faut-il leur indiquer la difficulté qu'ils ont à résoudre? la voici : Que deviendra la vertu quand il faudra s'enrichir à quelque prix que ce soit? Voilà ce que je leur ai demandé, et ce que je leur demande encore.

Quant aux deux observations suivantes, dont la premiere commence par ces mots, *Enfin voici ce qu'on objecte, etc.*, et l'autre par ceux-ci, *Mais ce qui touche de plus près, etc.*; je supplie le lecteur de m'épargner la peine de les transcrire. L'académie m'avoit demandé si le rétablissement des sciences et des arts avoit contribué à épurer les mœurs. Telle étoit la question que j'avois à résoudre: cependant voici qu'on me fait un crime de n'en avoir pas résolu une autre. Certainement cette critique est tout au moins fort singuliere. Cependant j'ai presque à demander pardon au lecteur de l'avoir prévue, car c'est

car c'est ce qu'il pourroit croire en lisant les cinq ou six dernieres pages de mon discours.

Au reste, si mes censeurs s'obstinent à desirer encore des conclusions pratiques, je leur en promets de très clairement énoncées dans ma premiere réponse.

Sur l'inutilité des lois somptuaires pour déraciner le luxe une fois établi, on dit *que l'auteur n'ignore pas ce qu'il y a à dire là-dessus.* Vraiment non, je n'ignore pas que quand un homme est mort, il ne faut point appeler de médecin.

On ne sauroit mettre dans un trop grand jour des vérités qui heurtent autant de front le goût général, et il importe d'ôter toute prise à la chicane. Je ne suis pas tout-à-fait de cet avis, et je crois qu'il faut laisser des osselets aux enfans.

Il est aussi bien des lecteurs qui les goûteront mieux dans un style tout uni, que sous cet habit de cérémonie qu'exigent les discours académiques. Je suis fort du goût de ces lecteurs-là. Voici donc un point dans lequel je puis me conformer au sentiment de mes censeurs, comme je fais dès aujourd'hui.

J'ignore quel est l'adversaire dont on me

menace dans le *post-scriptum* (*) : tel qu'il puisse être, je ne saurois me résoudre à répondre à un ouvrage, avant que de l'avoir lu, ni à me tenir pour battu, avant que d'avoir été attaqué.

Au surplus, soit que je réponde aux critiques qui me sont annoncées, soit que je me contente de publier l'ouvrage augmenté qu'on me demande, j'avertis mes censeurs qu'ils pourroient bien n'y pas trouver les modifications qu'ils esperent : je prévois que, quand il sera question de me défendre, je suivrai sans scrupule toutes les conséquences de mes principes.

Je sais d'avance avec quels grands mots on m'attaquera : lumieres, connoissances, lois, morale, raison, bienséance, égards,

---

(*) L'auteur des *observations*, que Rousseau ne daigne pas nommer, est un M. Gautier, qui reparoîtra bientôt sur la scene. Ce monsieur se faisoit dire dans un *post-scriptum* : « On apprend « qu'un académicien d'une des bonnes villes de « France prépare un discours en réfutation de « celui de l'auteur ». Et ce redoutable adversaire, comme on va le voir, étoit encore M. Gautier. (G. B.)

douceur, aménité, politesse, éducation, etc. A tout cela je ne répondrai que par deux autres mots, qui sonnent encore plus fort à mon oreille : *Vertu, vérité!* m'écrierai-je sans cesse : *Vérité, vertu!* Si quelqu'un n'apperçoit là que des mots, je n'ai plus rien à lui dire.

LETTRE
DE
J. J. ROUSSEAU
A M. GRIMM,

Sur la réfutation de son discours par M. Gautier, professeur de mathématiques et d'histoire, et membre de l'académie royale des belles-lettres de Nanci.

Je vous renvoie, monsieur, le mercure d'octobre que vous avez eu la bonté de me prêter. J'y ai lu avec beaucoup de plaisir la réfutation que M. Gautier a pris la peine de faire de mon discours (*) : mais je ne crois

---

(*) C'eût été, je crois, aller directement contre les intentions de Rousseau, que de faire imprimer ici, comme on l'a fait dans quelques éditions, la *réfutation* de M. Gautier, auquel Jean Jacques

pas être, comme vous le prétendez, dans la nécessité d'y répondre; et voici mes objections.

1. Je ne puis me persuader que, pour avoir raison, on soit indispensablement obligé de parler le dernier.

2. Plus je relis la réfutation, et plus je suis convaincu que je n'ai pas besoin de donner à M. Gautier d'autre réplique que le discours même auquel il a répondu. Lisez, je vous prie, dans l'un et l'autre écrit, les articles du

---

n'a pas daigné répondre, quoique M. Gautier fût chanoine régulier, académicien et professeur, et que son discours eût été lu dans une séance publique d'une académie.

Par le même respect pour le goût et l'éloquence, par les mêmes ménagemens pour la bourse et la patience des lecteurs, on n'a point chargé cette édition d'un autre discours fait en latin par un M. le Roi, professeur de rhétorique au college du Cardinal le Moine. Ce discours, prononcé dans les *écoles de Sorbonne*, en présence du *parlement*, traduit par un *chanoine régulier* de l'ordre de S. Antoine, pouvoit être fort bon pour les circonstances, mais ne peut survivre à la mort du chanoine, du parlement et de la Sorbonne. (G. B.)

luxe, de la guerre, des académies, de l'éducation; lisez la prosopopée de Louis-le-Grand et celle de Fabricius; enfin, lisez la conclusion de M. Gautier et la mienne; et vous comprendrez ce que je veux dire.

3. Je pense en tout si différemment de M. Gautier, que, s'il me falloit relever tous les endroits où nous ne sommes pas de même avis, je serois obligé de le combattre, même dans les choses que j'aurois dites comme lui; et cela me donneroit un air contrariant que je voudrois bien pouvoir éviter. Par exemple, en parlant de la politesse, il fait entendre très clairement que, pour devenir homme de bien, il est bon de commencer par être hypocrite, et que la fausseté est un chemin sûr pour arriver à la vertu. Il dit encore que les vices ornés par la politesse ne sont pas contagieux, comme ils le seroient s'ils se présentoient de front avec rusticité; que l'art de pénétrer les hommes a fait le même progrès que celui de se déguiser; qu'on est convaincu qu'il ne faut pas compter sur eux, à moins qu'on ne leur plaise ou qu'on ne leur soit utile; qu'on sait évaluer les offres spécieuses de la politesse; c'est-à-

dire, sans doute, que quand deux hommes se font des complimens, et que l'un dit à l'autre dans le fond de son cœur, *Je vous traite comme un sot*, *et je me moque de vous*, l'autre lui répond dans le fond du sien, *Je sais que vous mentez impudemment*, *mais je vous le rends de mon mieux*. Si j'avois voulu employer la plus amere ironie, j'en aurois pu dire à-peu-près autant.

4. On voit à chaque page de la réfutation, que l'auteur n'entend point ou ne veut point entendre l'ouvrage qu'il réfute; ce qui lui est assurément fort commode, parceque, répondant sans cesse à sa pensée, et jamais à la mienne, il a la plus belle occasion du monde de dire tout ce qu'il lui plaît. D'un autre côté, si ma réplique en devient plus difficile, elle en devient aussi moins nécessaire : car on n'a jamais oui dire qu'un peintre qui expose en public un tableau, soit obligé de visiter les yeux des spectateurs et de fournir des lunettes à tous ceux qui en ont besoin.

D'ailleurs il n'est pas bien sûr que je me fisse entendre même en répliquant. Par exemple, je sais, dirois-je à M. Gautier, que

nos soldats ne sont point des Réaumurs et des Fontenelles; et c'est tant pis pour eux, pour nous, et sur-tout pour les ennemis. Je sais qu'ils ne savent rien, qu'ils sont brutaux et grossiers; et toutefois j'ai dit, et je dis encore, qu'ils sont énervés par les sciences qu'ils méprisent, et par les beaux arts qu'ils ignorent. C'est un des grands inconvéniens de la culture des lettres, que, pour quelques hommes qu'elles éclairent, elles corrompent à pure perte toute une nation. Or vous voyez bien, monsieur, que ceci ne seroit qu'un autre paradoxe inexplicable pour M. Gautier; pour ce M. Gautier, qui me demande fièrement ce que les troupes ont de commun avec les académies; si les soldats en auront plus de bravoure pour être mal vêtus et mal nourris, ce que je veux dire en avançant qu'à force d'honorer les talens on néglige les vertus; et d'autres questions semblables, qui toutes montrent qu'il est impossible d'y répondre intelligiblement au gré de celui qui les fait. Je crois que vous conviendrez que ce n'est pas la peine de m'expliquer une seconde fois pour n'être pas mieux entendu que la premiere.

5. Si je voulois répondre à la premiere partie de la réfutation, ce seroit le moyen de ne jamais finir. M. Gautier juge à propos de me prescrire les auteurs que je puis citer, et ceux qu'il faut que je rejette. Son choix est tout-à-fait naturel; il récuse l'autorité de ceux qui déposent pour moi, et veut que je m'en rapporte à ceux qu'il croit m'être contraires. En vain voudrois-je lui faire entendre qu'un seul témoignage en ma faveur est décisif, tandis que cent témoignages ne prouvent rien contre mon sentiment, parceque les témoins sont parties dans le procès; en vain le prierois-je de distinguer dans les exemples qu'il allegue; en vain lui représenterois-je qu'être barbare ou criminel sont deux choses tout-à-fait différentes, et que les peuples véritablement corrompus sont moins ceux qui ont de mauvaises lois, que ceux qui méprisent les lois: sa réplique est aisée à prévoir. Le moyen qu'on puisse ajouter foi à des écrivains scandaleux, qui osent louer des barbares qui ne savent ni lire ni écrire? Le moyen qu'on puisse jamais supposer de la pudeur à des gens qui vont tout nus, et de la vertu à ceux qui

mangent de la chair crue? Il faudra donc disputer. Voilà donc Hérodote, Strabon, Pomponius-Mela aux prises avec Xénophon, Justin, Quinte-Curce, Tacite; nous voilà dans les recherches de critiques, dans les antiquités, dans l'érudition. Les brochures se transforment en volumes, les livres se multiplient, et la question s'oublie : c'est le sort des disputes de littérature, qu'après des in-folio d'éclaircissemens, on finit toujours par ne savoir plus où l'on en est : ce n'est pas la peine de commencer.

Si je voulois répliquer à la seconde partie, cela seroit bientôt fait; mais je n'apprendrois rien à personne. M. Gautier se contente, pour m'y réfuter, de dire oui par-tout où j'ai dit non, et non par-tout où j'ai dit oui. Je n'ai donc qu'à dire encore non par-tout où j'avois dit non, oui par-tout où j'avois dit oui, et supprimer les preuves; j'aurai très exactement répondu, en suivant la méthode de M. Gautier. Je ne puis donc répondre aux deux parties de la réfutation sans en dire trop et trop peu : or je voudrois bien ne faire ni l'un ni l'autre.

6. Je pourrois suivre une autre méthode,

et examiner séparément les raisonnemens de M. Gautier, et le style de la réfutation.

Si j'examinois ses raisonnemens, il me seroit aisé de montrer qu'ils portent tous à faux, que l'auteur n'a point saisi l'état de la question, et qu'il ne m'a point entendu.

Par exemple, M. Gautier prend la peine de m'apprendre qu'il y a des peuples vicieux qui ne sont pas savans; et je m'étois déja bien douté que les Calmoucs, les Bédouins, les Cafres, n'étoient pas des prodiges de vertu ni d'érudition. Si M. Gautier avoit donné les mêmes soins à me montrer quelque peuple savant qui ne fût pas vicieux, il m'auroit surpris davantage. Par-tout il me fait raisonner comme si j'avois dit que la science est la seule source de corruption parmi les hommes. S'il a cru cela de bonne foi, j'admire la bonté qu'il a de me répondre.

Il dit que le commerce du monde suffit pour acquérir cette politesse dont se pique un galant homme; d'où il conclut qu'on n'est pas fondé à en faire honneur aux sciences. Mais à quoi donc nous permettra-t-il d'en faire honneur? depuis que les

hommes vivent en société, il y a eu des peuples polis, et d'autres qui ne l'étoient pas. M. Gautier a oublié de nous rendre raison de cette différence.

M. Gautier est par-tout en admiration de la pureté de nos mœurs actuelles. Cette bonne opinion qu'il en a fait assurément beaucoup d'honneur aux siennes; mais elle n'annonce pas une grande expérience. On diroit, au ton dont il en parle, qu'il a étudié les hommes comme les péripatéticiens étudioient la physique, sans sortir de son cabinet. Quant à moi, j'ai fermé mes livres; et après avoir écouté parler les hommes, je les ai regardés agir. Ce n'est pas une merveille qu'ayant suivi des méthodes si différentes, nous nous rencontrions si peu dans nos jugemens. Je vois qu'on ne sauroit employer un langage plus honnête que celui de notre siecle; et voilà ce qui frappe M. Gautier : mais je vois aussi qu'on ne sauroit avoir des mœurs plus corrompues; et voilà ce qui me scandalise. Pensons-nous donc être devenus gens de bien, parcequ'à force de donner des noms décens à nos vices, nous avons appris à n'en plus rougir?

Il dit encore que, quand même on pourroit prouver par des faits que la dissolution des mœurs a toujours régné avec les sciences, il ne s'ensuivroit pas que le sort de la probité dépendît de leur progrès. Après avoir employé la premiere partie de mon discours à prouver que ces choses avoient toujours marché ensemble, j'ai destiné la seconde à montrer qu'en effet l'une tenoit à l'autre. A qui donc puis-je imaginer que M. Gautier veut répondre ici ?

Il me paroît sur-tout très scandalisé de la maniere dont j'ai parlé de l'éducation des colleges. Il m'apprend qu'on y enseigne aux jeunes gens je ne sais combien de belles choses qui peuvent être d'une bonne ressource pour leur amusement quand ils seront grands, mais dont j'avoue que je ne vois point le rapport avec les devoirs des citoyens, dont il faut commencer par les instruire. « Nous nous enquérons volon-« tiers. Sait-il du grec ou du latin ? Ecrit-il « en vers ou en prose ? Mais s'il est devenu « meilleur ou plus avisé, c'étoit le princi-« pal, et c'est ce qui demeure derriere. « Criez d'un passant à notre peuple, *O le*

« *savant homme!* et d'un autre, *O le bon*
« *homme!* Il ne faudra pas à détourner ses
« yeux et son respect vers le premier. Il y
« faudroit un tiers crieur : *O les lourdes*
« *têtes!* »

J'ai dit que la nature a voulu nous préserver de la science comme une mere arrache une arme dangereuse des mains de son enfant, et que la peine que nous trouvons à nous instruire n'est pas le moindre de ses bienfaits. M. Gautier aimeroit autant que j'eusse dit : Peuples, sachez donc une fois que la nature ne veut pas que vous vous nourrissiez des productions de la terre; la peine qu'elle a attachée à sa culture est un avertissement pour vous de la laisser en friche. M. Gautier n'a pas songé qu'avec un peu de travail on est sûr de faire du pain; mais qu'avec beaucoup d'étude il est très douteux qu'on parvienne à faire un homme raisonnable. Il n'a pas songé encore que ceci n'est précisément qu'une observation de plus en ma faveur; car pourquoi la nature nous a-t-elle imposé des travaux nécessaires, si ce n'est pour nous détourner des occupations oiseuses? Mais, au

mépris qu'il montre pour l'agriculture, on voit aisément que, s'il ne tenoit qu'à lui, tous les laboureurs déserteroient bientôt les campagnes pour aller argumenter dans les écoles; occupation, selon M. Gautier, et, je crois, selon bien des professeurs, fort importante pour le bonheur de l'état.

En raisonnant sur un passage de Platon, j'avois présumé que peut-être les anciens Egyptiens ne faisoient-ils pas des sciences tout le cas qu'on auroit pu croire. L'auteur de la réfutation me demande comment on peut faire accorder cette opinion avec l'inscription qu'Osymandias avoit mise à sa bibliotheque. Cette difficulté eût pu être bonne du vivant de ce prince. A présent qu'il est mort, je demande à mon tour où est la nécessité de faire accorder le sentiment du roi Osymandias avec celui des sages d'Egypte. S'il eût compté, et sur-tout pesé les voix, qui me répondra que le mot de *poisons* n'eût pas été substitué à celui de *remedes?* Mais passons cette fastueuse inscription. Ces remedes sont excellens, j'en conviens, et je l'ai déja répété bien des fois; mais est-ce une raison pour les ad-

ministrer inconsidérément et sans égard aux tempéramens des malades? Tel aliment est très bon en soi, qui, dans un estomac infirme, ne produit qu'indigestions et mauvaises humeurs. Que diroit-on d'un médecin qui, après avoir fait l'éloge de quelques viandes succulentes, concluroit que tous les malades s'en doivent rassasier?

J'ai fait voir que les sciences et les arts énervent le courage. M. Gautier appelle cela une façon singuliere de raisonner, et il ne voit point la liaison qui se trouve entre le courage et la vertu. Ce n'est pourtant pas, ce me semble, une chose si difficile à comprendre. Celui qui s'est une fois accoutumé à préférer sa vie à son devoir, ne tardera guere à lui préférer encore les choses qui rendent la vie facile et agréable.

J'ai dit que la science convient à quelques grands génies, mais qu'elle est toujours nuisible aux peuples qui la cultivent. M. Gautier dit que Socrate et Caton, qui blâmoient les sciences, étoient pourtant eux-mêmes de fort savans hommes; et il appelle cela m'avoir réfuté.

J'ai dit que Socrate étoit le plus savant des

des Athéniens, et c'est de là que je tire l'autorité de son témoignage : tout cela n'empêche point M. Gautier de m'apprendre que Socrate étoit savant.

Il me blâme d'avoir avancé que Caton méprisoit les philosophes grecs : et il se fonde sur ce que Carnéade se faisoit un jeu d'établir et de renverser les mêmes propositions; ce qui prévint mal-à-propos Caton contre la littérature des Grecs. M. Gautier devroit bien nous dire quel étoit le pays et le métier de ce Carnéade.

Sans doute que Carnéade est le seul philosophe ou le seul savant qui se soit piqué de soutenir le pour et le contre, autrement tout ce que dit ici M. Gautier ne signifieroit rien du tout. Je m'en rapporte sur ce point à son érudition.

Si la réfutation n'est pas abondante en bons raisonnemens, en revanche elle l'est fort en belles déclamations. L'auteur substitue par-tout les ornemens de l'art à la solidité des preuves qu'il promettoit en commençant ; et c'est en prodiguant la pompe oratoire dans une réfutation, qu'il

me reproche à moi de l'avoir employée dans un discours académique.

A quoi tendent donc, dit M. Gautier, *les éloquentes déclamations de M. Rousseau?* A abolir, s'il étoit possible, les vaines déclamations des colleges. *Qui ne seroit pas indigné de l'entendre assurer que nous avons les apparences de toutes les vertus sans en avoir aucune?* J'avoue qu'il y a un peu de flatterie à dire que nous en avons les apparences; mais M. Gautier auroit dû mieux que personne me pardonner celle-là. *Eh! pourquoi n'a-t-on plus de vertu? c'est qu'on cultive les belles-lettres, les sciences et les arts.* Pour cela précisément. *Si l'on étoit impolis, rustiques, ignorans, Goths, Huns, ou Vandales, on seroit dignes des éloges de M. Rousseau.* Pourquoi non? Y a-t-il quelqu'un de ces noms-là qui donne l'exclusion à la vertu? *Ne se lassera-t-on point d'invectiver les hommes?* Ne se lasseront-ils point d'être méchans? *Croira-t-on toujours les rendre plus vertueux, en leur disant qu'ils n'ont point de vertu?* Croira-t-on les rendre meilleurs, en leur persuadant qu'ils sont

assez bons? *Sous prétexte d'épurer les mœurs, est-il permis d'en renverser les appuis?* Sous prétexte d'éclairer les esprits, faudra-t-il pervertir les ames? *O doux nœuds de la société, charme des vrais philosophes, aimables vertus! c'est par vos propres attraits que vous régnez dans les cœurs: vous ne devez votre empire ni à l'âpreté stoïque, ni à des clameurs barbares, ni aux conseils d'une orgueilleuse rusticité.*

Je remarquerai d'abord une chose assez plaisante; c'est que, de toutes les sectes des anciens philosophes que j'ai attaquées comme inutiles à la vertu, les stoïciens sont les seuls que M. Gautier m'abandonne, et qu'il semble même vouloir mettre de mon côté. Il a raison; je n'en serai guere plus fier.

Mais voyons un peu si je pourrois rendre exactement en d'autres termes le sens de cette exclamation: « O aimables vertus! « c'est par vos propres attraits que vous « régnez dans les ames: vous n'avez pas « besoin de tout ce grand appareil d'igno- « rance et de rusticité. Vous savez aller au « cœur par des routes plus simples et plus

« naturelles. Il suffit de savoir la rhétori-
« que, la logique, la physique, la méta-
« physique et les mathématiques, pour ac-
« quérir le droit de vous posséder. »

Autre exemple du style de M. Gautier.

« Vous savez que les sciences dont on « occupe les jeunes philosophes dans les « universités sont la logique, la métaphy- « sique, la morale, la physique, les ma- « thématiques élémentaires ». Si je l'ai su, je l'avois oublié, comme nous faisons tous en devenant raisonnables. « Ce sont donc « là, selon vous, de stériles spéculations! » Stériles selon l'opinion commune, mais, selon moi, très fertiles en mauvaises choses. « Les universités vous ont une grande « obligation de leur avoir appris que la vé- « rité de ces sciences s'est retirée au fond « d'un puits ». Je ne crois pas avoir appris cela à personne. Cette sentence n'est point de mon invention; elle est aussi ancienne que la philosophie. Au reste, je sais que les universités ne me doivent aucune reconnoissance; et je n'ignorois pas, en prenant la plume, que je ne pouvois à la fois faire ma cour aux hommes, et rendre hom-

mage à la vérité. « Les grands philosophes « qui les possedent dans un degré éminent « sont sans doute bien surpris d'apprendre « qu'ils ne savent rien ». Je crois qu'en effet ces grands philosophes qui possedent toutes ces grandes sciences dans un degré éminent, seroient très surpris d'apprendre qu'ils ne savent rien. Mais je serois bien plus surpris moi-même, si ces hommes, qui savent tant de choses, savoient jamais celle-là.

Je remarque que M. Gautier, qui me traite par-tout avec la plus grande politesse, n'épargne aucune occasion de me susciter des ennemis; il étend ses soins à cet égard depuis les régens de college jusqu'à la souveraine puissance. M. Gautier fait fort bien de justifier les usages du monde; on voit qu'ils ne lui sont point étrangers. Mais revenons à la réfutation.

Toutes ces manieres d'écrire et de raisonner, qui ne vont point à un homme d'autant d'esprit que M. Gautier me paroît en avoir, m'ont fait faire une conjecture que vous trouverez hardie, et que je crois raisonnable. Il m'accuse, très sûrement sans

en rien croire, de n'être point persuadé du sentiment que je soutiens. Moi, je le soupçonne, avec plus de fondement, d'être en secret de mon avis. Les places qu'il occupe, les circonstances où il se trouve, l'auront mis dans une espece de nécessité de prendre parti contre moi. La bienséance de notre siecle est bonne à bien des choses; il m'aura donc réfuté par bienséance; mais il aura pris toutes sortes de précautions et employé tout l'art possible pour le faire de maniere à ne persuader personne.

C'est dans cette vue qu'il commence par déclarer très mal-à-propos que la cause qu'il défend intéresse le bonheur de l'assemblée devant laquelle il parle, et la gloire du grand prince sous les lois duquel il a la douceur de vivre. C'est précisément comme s'il disoit: Vous ne pouvez, messieurs, sans ingratitude envers votre respectable protecteur, vous dispenser de me donner raison; et de plus, c'est votre propre cause que je plaide aujourd'hui devant vous: ainsi, de quelque côté que vous envisagiez mes preuves, j'ai droit de compter que vous

ne vous rendrez pas difficiles sur leur solidité. Je dis que tout homme qui parle ainsi a plus d'attention à fermer la bouche aux gens que d'envie de les convaincre.

Si vous lisez attentivement la réfutation, vous n'y trouverez presque pas une ligne qui ne semble être là pour attendre et indiquer sa réponse. Un seul exemple suffira pour me faire entendre.

« Les victoires que les Athéniens rem-
« porterent sur les Perses et sur les Lacé-
« démoniens mêmes font voir que les arts
« peuvent s'associer avec la vertu militaire. »
Je demande si ce n'est pas là une adresse pour rappeler ce que j'ai dit de la défaite de Xerxès, et pour me faire songer au dénouement de la guerre du Péloponnese?
« Leur gouvernement, devenu vénal sous
« Periclès, prend une nouvelle face; l'a-
« mour du plaisir étouffe leur bravoure;
« les fonctions les plus honorables sont avi-
« lies; l'impunité multiplie les mauvais ci-
« toyens; les fonds destinés à la guerre sont
« destinés à nourrir la mollesse et l'oisiveté;
« toutes ces causes de corruption quel rap-
« rapport ont-elles aux sciences?

Que fait ici M. Gautier, sinon de rappeler toute la seconde partie de mon discours où j'ai montré ce rapport? Remarquez l'art avec lequel il nous donne pour causes les effets de la corruption, afin d'engager tout homme de bon sens à remonter de lui-même à la premiere cause de ces causes prétendues. Remarquez encore comment, pour en laisser faire la réflexion au lecteur, il feint d'ignorer ce qu'on ne peut supposer qu'il ignore en effet, et ce que tous les historiens disent unanimement, que la dépravation des mœurs et du gouvernement des Athéniens fut l'ouvrage des orateurs. Il est donc certain que m'attaquer de cette maniere, c'est bien clairement m'indiquer les réponses que je dois faire.

Ceci n'est pourtant qu'une conjecture que je ne prétends point garantir. M. Gautier n'approuveroit peut-être pas que je voulusse justifier son savoir aux dépens de sa bonne foi: mais si en effet il a parlé sincèrement en réfutant mon discours, comment M. Gautier, professeur en histoire, professeur en mathématiques, membre de

l'académie de Nanci, ne s'est-il pas un peu défié de tous les titres qu'il porte?

Je ne répliquerai donc pas à M. Gautier, c'est un point résolu. Je ne pourrois jamais répondre sérieusement, et suivre la réfutation pied à pied : vous en voyez la raison; et ce seroit mal reconnoître les éloges dont M. Gautier m'honore, que d'employer le *ridiculum acri*, l'ironie et l'amere plaisanterie. Je crains bien déja qu'il n'ait que trop à se plaindre du ton de cette lettre : au moins n'ignoroit-il pas, en écrivant sa réfutation, qu'il attaquoit un homme qui ne fait pas assez de cas de la politesse pour vouloir apprendre d'elle à déguiser son sentiment.

Au reste, je suis prêt à rendre à M. Gautier toute la justice qui lui est due. Son ouvrage me paroît celui d'un homme d'esprit qui a bien des connoissances. D'autres y trouveront peut-être de la philosophie; quant à moi j'y trouve beaucoup d'érudition.

Je suis de tout mon cœur, monsieur, etc.

P. S. Je viens de lire, dans la gazette d'Utrecht du 22 octobre, une pompeuse exposition de l'ouvrage de M. Gautier, et cette exposition semble faite exprès pour confirmer mes soupçons. Un auteur qui a quelque confiance en son ouvrage laisse aux autres le soin d'en faire l'éloge, et se borne à en faire un bon extrait. Celui de la réfutation est tourné avec tant d'adresse, que, quoiqu'il tombe uniquement sur des bagatelles que je n'avois employées que pour servir de transitions, il n'y en a pas une seule sur laquelle un lecteur judicieux puisse être de l'avis de M. Gautier.

Il n'est pas vrai, selon lui, que ce soit des vices des hommes que l'histoire tire son principal intérêt.

Je pourrois laisser les preuves de raisonnement, et, pour mettre M. Gautier sur son terrain, je lui citerois des autorités.

« Heureux les peuples dont les rois ont « fait peu de bruit dans l'histoire ! »

« Si jamais les hommes deviennent sages, « leur histoire n'amusera guere. »

M. Gautier dit avec raison qu'une société, fût-elle toute composée d'hommes justes, ne sauroit subsister sans lois; et il conclut de là qu'il n'est pas vrai que, sans les injustices des hommes, la jurisprudence seroit inutile. Un si savant auteur confondroit-il la jurisprudence et les lois?

Je pourrois encore laisser les preuves de raisonnement; et, pour mettre M. Gautier sur son terrain, je lui citerois des faits.

Les Lacédémoniens n'avoient ni jurisconsultes ni avocats, leurs lois n'étoient pas même écrites; cependant ils avoient des lois : je m'en rapporte à l'érudition de M. Gautier, pour savoir si les lois étoient plus mal observées à Lacédémone que dans les pays où fourmillent les gens de loi.

Je ne m'arrêterai point à toutes les minuties qui servent de texte à M. Gautier, et qu'il étale dans la gazette; mais je finirai par cette observation que je soumets à votre examen.

Donnons par-tout raison à M. Gautier, et retranchons de mon discours toutes les choses qu'il attaque; mes preuves n'auront presque rien perdu de leur force. Otons de

l'écrit de M. Gautier tout ce qui ne touche pas le fond de la question ; il n'y restera rien du tout.

Je conclus toujours qu'il ne faut point répondre à M. Gautier (*).

A Paris, ce premier novembre 1751.

(*) M. Gautier a répliqué. Il faut avoir bien de l'intrépidité. M. Gautier me paroit être du naturel de cet antagoniste de Fontenelle, qui, ne pouvant arracher un mot de ce philosophe qu'il avoit attaqué avec acharnement, lança contre lui un nouvel écrit sous ce titre : *Réponse au silence de M. de Fontenelle.* (G. B.)

RÉPONSE
AU DISCOURS
QUI A REMPORTÉ LE PRIX
A L'ACADÉMIE
DE DIJON,
PAR LE ROI DE POLOGNE. (*a*)

Le discours du citoyen de Geneve a de quoi surprendre ; et l'on sera peut-être également surpris de le voir couronné par une académie célebre.

(*a*) Cette réponse parut dans le mercure de septembre 1751, sans nom d'auteur ; mais on reconnut bientôt que c'étoit le roi de Pologne, duc de Lorraine, qui avoit fait l'honneur à M. Rousseau d'entrer en lice avec lui : aussi M. Rousseau, dans sa réponse, y parle avec bien plus de modération qu'à ses autres adversaires.

Est-ce son sentiment particulier que l'auteur a voulu établir? n'est-ce qu'un paradoxe dont il a voulu amuser le public? Quoi qu'il en soit, pour réfuter son opinion, il ne faut qu'en examiner les preuves, remettre l'anonyme vis-à-vis des vérités qu'il a adoptées, et l'opposer lui-même à lui-même. Puissé-je, en le combattant par ses principes, le vaincre par ses armes, et le faire triompher par sa propre défaite!

Sa façon de penser annonce un cœur vertueux; sa maniere d'écrire décele un esprit cultivé : mais s'il réunit effectivement la science à la vertu, et que l'une (comme il s'efforce de le prouver) soit incompatible avec l'autre, comment sa doctrine n'a-t-elle pas corrompu sa sagesse? ou comment sa sagesse ne l'a-t-elle pas déterminé à rester dans l'ignorance? A-t-il donné à la vertu la préférence sur la science? Pourquoi donc nous étaler avec tant d'affectation une érudition si vaste et si recherchée? A-t-il préféré, au contraire, la science à la vertu? Pourquoi donc nous prêcher avec tant d'éloquence celle-ci au préjudice de celle-là? Qu'il commence par concilier des

contradictions si singulieres, avant que de combattre les notions communes; avant que d'attaquer les autres, qu'il s'accorde avec lui-même.

N'auroit-il prétendu qu'exercer son esprit et faire briller son imagination? Ne lui envions pas le frivole avantage d'y avoir réussi. Mais que conclure en ce cas de son discours? Ce que l'on conclut après la lecture d'un roman ingénieux; en vain un auteur prête à des fables les couleurs de la vérité, on voit fort bien qu'il ne croit pas ce qu'il feint de vouloir persuader.

Pour moi, qui ne me flatte, ni d'avoir assez de capacité pour en appréhender quelque chose au préjudice de mes mœurs, ni d'avoir assez de vertu pour pouvoir en faire beaucoup d'honneur à mon ignorance, en m'élevant contre une opinion si peu soutenable, je n'ai d'autre intérêt que de soutenir celui de la vérité. L'auteur trouvera en moi un adversaire impartial. Je cherche même à me faire un mérite auprès de lui en l'attaquant; tous mes efforts, dans ce combat, n'ayant d'autre but que de réconcilier son esprit avec son cœur, et de procurer

la satisfaction de voir réunies, dans son ame, les sciences que j'admire avec les vertus qu'il aime.

PREMIERE PARTIE.

Les sciences servent à faire connoître le vrai, le bon, l'utile, en tout genre : connoissance précieuse qui, en éclairant les esprits, doit naturellement contribuer à épurer les mœurs.

La vérité de cette proposition n'a besoin que d'être présentée pour être crue : aussi ne m'arrêterai-je pas à la prouver; je m'attache seulement à réfuter les sophismes ingénieux de celui qui ose la combattre.

Dès l'entrée de son discours, l'auteur offre à nos yeux le plus beau spectacle ; il nous représente l'homme aux prises, pour ainsi dire, avec lui-même, sortant en quelque maniere du néant de son ignorance; dissipant par les efforts de sa raison les ténebres dans lesquelles la nature l'avoit enveloppé ; s'élevant par l'esprit jusques dans les plus hautes spheres des régions célestes; asservissant à son calcul les mouve-

mens des astres, et mesurant de son compas la vaste étendue de l'univers; rentrant ensuite dans le fond de son cœur, et se rendant compte à lui-même de la nature de son ame, de son excellence, de sa haute destination.

Qu'un pareil aveu, arraché à la vérité, est honorable aux sciences! qu'il en montre bien la nécessité et les avantages! qu'il en a dû coûter à l'auteur d'être forcé à le faire, et encore plus à le rétracter!

La nature, dit-il, est assez belle par elle-même, elle ne peut que perdre à être ornée. Heureux les hommes, ajoute-t-il, qui savent profiter de ses dons sans les connoître! C'est à la simplicité de leur esprit qu'ils doivent l'innocence de leurs mœurs. La belle morale que nous débite ici le censeur des sciences et l'apologiste des mœurs! Qui se seroit attendu que de pareilles réflexions dussent être la suite des principes qu'il vient d'établir?

La nature d'elle-même est belle, sans doute; mais n'est-ce pas à en découvrir les beautés, à en pénétrer les secrets, à en dévoiler les opérations, que les savans em-

ploient leurs recherches? Pourquoi un si vaste champ est-il offert à nos regards? L'esprit fait pour le parcourir, et qui acquiert dans cet exercice, si digne de son activité, plus de force et d'étendue, doit-il se réduire à quelques perceptions passageres, ou à une stupide admiration? Les mœurs seront-elles moins pures, parceque la raison sera plus éclairée? et à mesure que le flambeau qui nous est donné pour nous conduire augmentera de lumieres, notre route deviendra-t-elle moins aisée à trouver et plus difficile à tenir? A quoi aboutiroient tous les dons que le créateur a faits à l'homme, si, borné aux fonctions organiques de ses sens, il ne pouvoit seulement examiner ce qu'il voit, réfléchir sur ce qu'il entend, discerner par l'odorat les rapports qu'ont avec lui les objets, suppléer par le tact au défaut de la vue, et juger par le goût de ce qui lui est avantageux ou nuisible? Sans la raison qui nous éclaire et nous dirige, confondus avec les bêtes, gouvernés par l'instinct, ne deviendrions-nous pas bientôt aussi semblables à elles par nos actions, que nous le sommes déja par nos

besoins? Ce n'est que par le secours de la réflexion et de l'étude, que nous pouvòns parvenir à régler l'usage des choses sensibles qui sont à notre portée, à corriger les erreurs de nos sens, à soumettre le corps à l'empire de l'esprit, à conduire l'ame, cette substance spirituelle et immortelle, à la connoissance de ses devoirs et de sa fin.

Comme c'est principalement par leurs effets sur les mœurs que l'auteur s'attache à décrier les sciences; pour les venger d'une si fausse imputation, je n'aurois qu'à rapporter ici les avantages que leur doit la société: mais qui pourroit détailler les biens sans nombre qu'elles y apportent et les agrémens infinis qu'elles y répandent? Plus elles sont cultivées dans un état, plus l'état est florissant; tout y languiroit sans elles.

Que ne leur doit pas l'artisan pour tout ce qui contribue à la beauté, à la solidité, à la proportion, à la perfection de ses ouvrages? le laboureur, pour les différentes façons de forcer la terre à payer à ses travaux les tributs qu'il en attend? le médecin, pour

découvrir la nature des maladies et la propriété des remedes? le jurisconsulte, pour discerner l'esprit des lois et la diversité des devoirs? le juge, pour démêler les artifices de la cupidité d'avec la simplicité de l'innocence, et décider avec équité des biens et de la vie des hommes? Tout citoyen, de quelque profession, de quelque condition qu'il soit, a des devoirs à remplir; et comment les remplir sans les connoître? Sans la connoissance de l'histoire, de la politique, de la religion, comment ceux qui sont préposés au gouvernement des états, sauroient-ils y maintenir l'ordre, la subordination, la sûreté, l'abondance?

La curiosité, naturelle à l'homme, lui inspire l'envie d'apprendre; ses besoins lui en font sentir la nécessité; ses emplois lui en imposent l'obligation; ses progrès lui en font goûter le plaisir. Ses premieres découvertes augmentent l'avidité qu'il a de savoir; plus il connoît, plus il sent qu'il a de connoissances à acquérir; et plus il a de connoissances acquises, plus il a de facilité à bien faire.

Le citoyen de Geneve ne l'auroit-il pas

éprouvé? gardons-nous d'en croire sa modestie. Il prétend qu'on seroit plus vertueux si l'on étoit moins savant. Ce sont les sciences, dit-il, qui nous font connoître le mal. Que de crimes, s'écrie-t-il, nous ignorerions sans elles! Mais l'ignorance du vice est-elle donc une vertu? Est-ce faire le bien que d'ignorer le mal? Et si, s'en abstenir parcequ'on ne le connoît pas, c'est là ce qu'il appelle être vertueux, qu'il convienne du moins que ce n'est pas l'être avec beaucoup de mérite: c'est s'exposer à ne pas l'être long-temps: c'est ne l'être que jusqu'à ce que quelque objet vienne solliciter les penchans naturels, ou que quelque occasion vienne réveiller des passions endormies. Il me semble voir un faux brave, qui ne fait montre de sa valeur que quand il ne se présente point d'ennemis: un ennemi vient-il à paroître, faut-il se mettre en défense; le courage manque et la vertu s'évanouit. Si les sciences nous font connoître le mal, elles nous en font connoître aussi le remede. Un botaniste habile sait démêler les plantes salutaires d'avec les herbes venimeuses; tandis que

le vulgaire, qui ignore également la vertu des unes et le poison des autres, les foule aux pieds sans distinction ou les cueille sans choix. Un homme éclairé par les sciences distingue, dans le grand nombre d'objets qui s'offrent à ses connoissances, ceux qui méritent son aversion ou ses recherches : il trouve, dans la difformité du vice et dans le trouble qui le suit, dans les charmes de la vertu et dans la paix qui l'accompagne, de quoi fixer son estime et son goût pour l'une, son horreur et ses mépris pour l'autre; il est sage par choix, il est solidement vertueux.

Mais, dit-on, il y a des pays où, sans science, sans étude, sans connoître en détail les principes de la morale, on la pratique mieux que dans d'autres où elle est plus connue, plus louée, plus hautement enseignée. Sans examiner ici à la rigueur ces paralleles qu'on fait si souvent de nos mœurs avec celles des anciens ou des étrangers, paralleles odieux, où il entre moins de zele et d'équité que d'envie contre ses compatriotes et d'humeur contre ses contemporains; n'est-ce point au climat, au

tempérament, au manque d'occasion, au défaut d'objet, à l'économie du gouvernement, aux coutumes, aux lois, à toute autre cause qu'aux sciences, qu'on doit attribuer cette différence qu'on remarque quelquefois dans les mœurs en différens pays et en différens temps? Rappeler sans cesse cette simplicité primitive dont on fait tant d'éloges, se la représenter toujours comme la compagne inséparable de l'innocence, n'est-ce point tracer un portrait en idée pour se faire illusion? Où vit-on jamais des hommes sans défauts, sans désirs, sans passions? Ne portons-nous pas en nous-mêmes le germe de tous les vices? S'il fut des temps, s'il est encore des climats où certains crimes soient ignorés, n'y voit-on pas d'autres désordres? N'en voit-on pas encore de plus monstrueux chez ces peuples dont on vante la stupidité? Parceque l'or ne tente pas leur cupidité, parceque les honneurs n'excitent pas leur ambition, en connoissent-ils moins l'orgueil et l'injustice? y sont-ils moins livrés aux bassesses de l'envie, moins emportés par la fureur de la vengeance? leurs sens

grossiers sont-ils inaccessibles à l'attrait des plaisirs? et à quels excès ne se porte pas une volupté qui n'a point de regles et qui ne connoît point de freins? Mais quand même, dans ces contrées sauvages, il y auroit moins de crimes que dans certaines nations policées, y a-t-il autant de vertus? y voit-on sur-tout ces vertus sublimes, cette pureté de mœurs, ce désintéressement magnanime, ces actions surnaturelles qu'enfante la religion?

Tant de grands hommes qui l'ont défendue par leurs ouvrages, qui l'ont fait admirer par leurs mœurs, n'avoient-ils pas puisé dans l'étude ces lumieres supérieures qui ont triomphé des erreurs et des vices? C'est le faux bel esprit, c'est l'ignorance présomptueuse, qui font éclore les doutes et les préjugés; c'est l'orgueil, c'est l'obstination, qui produisent les schismes et les hérésies; c'est le pyrrhonisme, c'est l'incrédulité, qui favorisent l'indépendance, la révolte, les passions, tous les forfaits. De tels adversaires font honneur à la religion. Pour les vaincre elle n'a qu'à paroître; seule, elle a de quoi les confondre

tous ; elle ne craint que de n'être pas assez connue ; elle n'a besoin que d'être approfondie pour se faire respecter ; on l'aime dès qu'on la connoît ; à mesure qu'on l'approfondit davantage, on trouve de nouveaux motifs pour la croire et de nouveaux moyens pour la pratiquer : plus le chrétien examine l'authenticité de ses titres, plus il se rassure dans la possession de sa croyance ; plus il étudie la révélation, plus il se fortifie dans la foi. C'est dans les divines écritures qu'il en découvre l'origine et l'excellence ; c'est dans les doctes écrits des peres de l'église qu'il en suit de siecle en siecle le développement ; c'est dans les livres de morale et les annales saintes qu'il en voit les exemples et qu'il s'en fait l'application.

Quoi ! l'ignorance enlevera à la religion et à la vertu des lumieres si pures, des appuis si puissans ; et ce sera à cette même religion qu'un docteur de Geneve enseignera hautement qu'on doit l'irrégularité des mœurs ! On s'étonneroit davantage d'entendre un si étrange paradoxe, si on ne savoit que la singularité d'un systême, quelque dangereux qu'il soit, n'est qu'une rai-

son de plus pour qui n'a pour regle que l'esprit particulier. La religion étudiée est pour tous les hommes la regle infaillible des bonnes mœurs. Je dis plus : l'étude même de la nature contribue à élever les sentimens, à régler la conduite; elle ramene naturellement à l'admiration, à l'amour, à la reconnoissance, à la soumission, que toute ame raisonnable sent être dues au Tout-Puissant. Dans le cours régulier de ces globes immenses qui roulent sur nos têtes, l'astronome découvre une puissance infinie. Dans la proportion exacte de toutes les parties qui composent l'univers, le géometre apperçoit l'effet d'une intelligence sans bornes. Dans la succession des temps, l'enchaînement des causes aux effets, la végétation des plantes, l'organisation des animaux, la constante uniformité et la variété étonnante des différens phénomenes de la nature, le physicien n'en peut méconnoître l'auteur, le conservateur, l'arbitre et le maître.

De ces réflexions le vrai philosophe descendant à des conséquences pratiques, et rentrant en lui-même, après avoir vaine-

ment cherché dans tous les objets qui l'environnent ce bonheur parfait après lequel il soupire sans cesse, et ne trouvant rien ici-bas qui réponde à l'immensité de ses desirs, il sent qu'il est fait pour quelque chose de plus grand que tout ce qui est créé; il se retourne naturellement vers son premier principe et sa derniere fin. Heureux si, docile à la grace, il apprend à ne chercher la félicité de son cœur que dans la possession de son Dieu!

SECONDE PARTIE.

Ici l'auteur anonyme donne lui-même l'exemple de l'abus qu'on peut faire de l'érudition et de l'ascendant qu'ont sur l'esprit les préjugés. Il va fouiller dans les siecles les plus reculés. Il remonte à la plus haute antiquité. Il s'épuise en raisonnemens et en recherches pour trouver des suffrages qui accréditent son opinion. Il cite des témoins qui attribuent à la culture des sciences et des arts la décadence des royaumes et des empires. Il impute aux savans et aux artistes le luxe et la mollesse,

sources ordinaires des plus étranges révolutions.

Mais l'Egypte, la Grece, la république de Rome, l'empire de la Chine, qu'il ose appeler en témoignage en faveur de l'ignorance, au mépris des sciences et au préjudice des mœurs, auroient dû rappeler à son souvenir ces législateurs fameux qui ont éclairé par l'étendue de leurs lumieres et réglé par la sagesse de leurs lois ces grands états dont ils avoient posé les premiers fondemens; ces orateurs célebres qui les ont soutenus sur le penchant de leur ruine, par la force victorieuse de leur sublime éloquence; ces philosophes, ces sages, qui, par leurs doctes écrits et leurs vertus morales, ont illustré leur patrie et immortalisé leur nom.

Quelle foule d'exemples éclatans ne pourrois-je pas opposer au petit nombre d'auteurs hardis qu'il a cités! Je n'aurois qu'à ouvrir les annales du monde. Par combien de témoignages incontestables, d'augustes monumens, d'ouvrages immortels, l'histoire n'atteste-t-elle pas que les sciences ont contribué par-tout au bonheur des hommes,

à la gloire des empires, au triomphe de la vertu !

Non, ce nest pas des sciences, c'est du sein des richesses que sont nés de tout temps la mollesse et le luxe ; et, dans aucun temps, les richesses n'ont été l'apanage ordinaire des savans. Pour un Platon dans l'opulence, un Aristippe accrédité à la cour, combien de philosophes réduits au manteau et à la besace, enveloppés dans leur propre vertu et ignorés dans leur solitude ! combien d'Homeres et de Diogenes, d'Epictetes et d'Esopes dans l'indigence ! Les savans n'ont ni le goût ni le loisir d'amasser de grands biens. Ils aiment l'étude ; ils vivent dans la médiocrité ; et une vie laborieuse et modérée, passée dans le silence de la retraite, occupée de la lecture et du travail, n'est pas assurément une vie voluptueuse et criminelle. Les commodités de la vie, pour être souvent le fruit des arts, n'en sont pas davantage le partage des artistes ; ils ne travaillent que pour les riches, et ce sont les riches oisifs qui profitent et abusent des fruits de leur industrie.

L'effet le plus vanté des sciences et des

arts, c'est, continue l'auteur, cette politesse introduite parmi les hommes, qu'il lui plaît de confondre avec l'artifice et l'hypocrisie : politesse, selon lui, qui ne sert qu'à cacher les défauts et à masquer les vices. Voudroit-il donc que le vice parût à découvert, que l'indécence fût jointe au désordre et le scandale au crime? Quand, effectivement, cette politesse dans les manieres ne seroit qu'un raffinement de l'amour-propre pour voiler les foiblesses, ne seroit-ce pas encore un avantage pour la société, que le vicieux n'osât s'y montrer tel qu'il est, et qu'il fût forcé d'emprunter les livrées de la bienséance et de la modestie? On l'a dit est il et vrai; l'hypocrisie, tout odieuse qu'elle est en elle-même, est pourtant un hommage que le vice rend à la vertu; elle garantit du moins les ames foibles de la contagion du mauvais exemple.

Mais c'est mal connoître les savans, que de s'en prendre à eux du crédit qu'a dans le monde cette prétendue politesse qu'on taxe de dissimulation : on peut être poli sans être dissimulé; on peut assurément être l'un et l'autre sans être bien savant; et

plus communément encore on peut être bien savant sans être fort poli.

L'amour de la solitude, le goût des livres; le peu d'envie de paroître dans ce qu'on appelle le beau monde ; le peu de disposition à s'y présenter avec grace ; le peu d'espoir d'y plaire, d'y briller ; l'ennui inséparable des conversations frivoles et presque insupportables pour des esprits accoutumés à penser : tout concourt à rendre les belles compagnies aussi étrangeres pour le savant, qu'il est lui-même étranger pour elles. Quelle figure feroit-il dans les cercles? Voyez-le avec son air rêveur, ses fréquentes distractions, son esprit occupé, ses expressions étudiées, ses discours sentencieux, son ignorance profonde des modes les plus reçues et des usages les plus communs ; bientôt, par le ridicule qu'il y porte et qu'il y trouve, par la contrainte qu'il y éprouve et qu'il y cause, il ennuie, il est ennuyé. Il sort peu satisfait, on est fort content de le voir sortir. Il censure intérieurement tous ceux qu'il quitte, on raille hautement celui qui part; et, tandis que celui-ci gémit sur leurs vices, ceux-là rient de ses défauts.

Mais tous ces défauts, après tout, sont assez indifférens pour les mœurs; et c'est à ces défauts que plus d'un savant, peut-être, a l'obligation de n'être pas aussi vicieux que ceux qui le critiquent.

Mais, avant le regne des sciences et des arts, on voyoit, ajoute l'auteur, des empires plus étendus, des conquêtes plus rapides, des guerriers plus fameux. S'il avoit parlé moins en orateur et plus en philosophe, il auroit dit qu'on voyoit plus alors de ces hommes audacieux, qui transportés par des passions violentes et traînant à leur suite une troupe d'esclaves, alloient attaquer des nations tranquilles, subjuguoient des peuples qui ignoroient le métier de la guerre, assujettissoient des pays où les arts n'avoient élevé aucune barriere à leurs subites excursions. Leur valeur n'étoit que férocité, leur courage que cruauté, leurs conquêtes qu'inhumanité : c'étoient des torrens impétueux qui faisoient d'autant plus de ravages qu'ils rencontroient moins d'obstacles. Aussi à peine étoient-ils passés, qu'il ne restoit sur leurs traces que celles de leur fureur; nulle forme de gouvernement, nulle

nulle loi, nulle police ; nul lien ne retenoit et n'unissoit à eux les peuples vaincus.

Que l'on compare à ces temps d'ignorance et de barbarie ces siecles heureux où les sciences ont répandu par-tout l'esprit d'ordre et de justice. On voit de nos jours des guerres moins fréquentes, mais plus justes; des actions moins étonnantes, mais plus héroïques ; des victoires moins sanglantes, mais plus glorieuses ; des conquêtes moins rapides, mais plus assurées ; des guerriers moins violens, mais plus redoutés, sachant vaincre avec modération, traitant les vaincus avec humanité : l'honneur est leur guide, la gloire leur récompense. Cependant, dit l'auteur, on remarque dans les combats une grande différence entre les nations pauvres, qu'on appelle barbares, et les peuples riches, qu'on appelle policés. Il paroît bien que le citoyen de Geneve ne s'est jamais trouvé à portée de remarquer de près ce qui se passe ordinairement dans les combats. Est-il surprenant que des barbares se ménagent moins et s'exposent davantage? Qu'ils vainquent ou qu'ils soient vaincus, ils ne peuvent que gagner s'ils survivent à leurs

défaites. Mais ce que l'espérance d'un vil intérêt, ou plutôt ce qu'un désespoir brutal inspire à ces hommes sanguinaires, les sentimens, le devoir, l'excitent dans ces ames généreuses qui se dévouent à la patrie; avec cette différence que n'a pu observer l'auteur, que la valeur de ceux-ci, plus froide, plus réfléchie, plus modérée, plus savamment conduite, est par là même toujours plus sûre du succès.

Mais enfin Socrate, le fameux Socrate, s'est lui-même récrié contre les sciences de son temps. Faut-il s'en étonner? L'orgueil indomtable des stoïciens, la mollesse efféminée des épicuriens, les raisonnemens absurdes des pyrrhoniens, le goût de la dispute, de vaines subtilités, des erreurs sans nombre, des vices monstrueux, infectoient pour lors la philosophie et déshonoroient les philosophes. C'étoit l'abus des sciences, non les sciences elles-mêmes, que condamnoit ce grand homme; et nous le condamnons après lui. Mais l'abus qu'on fait d'une chose suppose le bon usage qu'on en peut faire. De quoi n'abuse-t-on pas? Et parcequ'un auteur anonyme, par exemple,

pour défendre une mauvaise cause, aura abusé une fois de la fécondité de son esprit et de la légèreté de sa plume, faudra-t-il lui en interdire l'usage en d'autres occasions, et pour d'autres sujets plus dignes de son génie? Pour corriger quelques excès d'intempérance, faut-il arracher toutes les vignes? L'ivresse de l'esprit a précipité quelques savans dans d'étranges égaremens : j'en conviens, j'en gémis. Par les discours de quelques uns, dans les écrits de quelques autres, la religion a dégénéré en hypocrisie, la piété en superstition, la théologie en erreur, la jurisprudence en chicane, l'astronomie en astrologie judiciaire, la physique en athéisme. Jouet des préjugés les plus bizarres, attaché aux opinions les plus absurdes, entêté des systêmes les plus insensés, dans quels écarts ne donne pas l'esprit humain, quand, livré à une curiosité présomptueuse, il veut franchir les limites que lui a marquées la même main qui a donné des bornes à la mer! Mais en vain les flots mugissent, se soulevent, s'élancent avec fureur sur les côtes opposées; contraints de se replier bientôt sur eux-mêmes, ils rentrent dans le sein

de l'océan, et ne laissent sur ses bords qu'une écume légere qui s'évapore à l'instant, ou qu'un sable mouvant qui fuit sous nos pas. Image naturelle des vains efforts de l'esprit, quand, échauffé par les saillies d'une imagination dominante, se laissant emporter à tout vent de doctrine, d'un vol audacieux il veut s'élever au-delà de sa sphere et s'efforce de pénétrer ce qu'il ne lui est pas donné de comprendre!

Mais les sciences, bien loin d'autoriser de pareils excès, sont pleines de maximes qui les réprouvent: et le vrai savant, qui ne perd jamais de vue le flambeau de la révélation, qui suit toujours le guide infaillible de l'autorité légitime, procede avec sûreté, marche avec confiance, avance à grands pas dans la carriere des sciences, se rend utile à la société, honore sa patrie, fournit sa course dans l'innocence, et la termine avec gloire.

RÉPONSE

AU ROI DE POLOGNE, DUC DE LORRAINE;

OU

OBSERVATIONS DE JEAN JACQUES ROUSSEAU

Sur la réponse qui a été faite à son discours.

OBSERVATIONS

DE

J. J. ROUSSEAU,

DE GENEVE,

Sur la réponse qui a été faite à son discours.

Je devrois plutôt un remerciement qu'une réplique à l'auteur anonyme (*a*) qui vient d'honorer mon discours d'une réponse. Mais ce que je dois à la reconnoissance ne me fera point oublier ce que je dois à la vérité; et je n'oublierai pas non plus que, toutes les fois qu'il est question de raison, les hommes rentrent dans le droit de la nature et reprennent leur premiere égalité.

(*a*) L'ouvrage du roi de Pologne, étant d'abord anonyme et non avoué par l'auteur, m'obligeoit à lui laisser l'*incognito* qu'il avoit pris; mais ce prince, ayant depuis reconnu publiquement ce même ouvrage, m'a dispensé de taire plus long-temps l'honneur qu'il m'a fait.

Le discours auquel j'ai à répliquer est plein de choses très vraies et très bien prouvées, auxquelles je ne vois aucune réponse : car, quoique j'y sois qualifié de docteur, je serois bien fâché d'être au nombre de ceux qui savent répondre à tout.

Ma défense n'en sera pas moins facile. Elle se bornera à comparer avec mon sentiment les vérités qu'on m'objecte ; car si je prouve qu'elles ne l'attaquent point, ce sera, je crois, l'avoir assez bien défendu.

Je puis réduire à deux points principaux toutes les propositions établies par mon adversaire ; l'un renferme l'éloge des sciences ; l'autre traite de leur abus. Je les examinerai séparément.

Il semble, au ton de la réponse, qu'on seroit bien aise que j'eusse dit des sciences beaucoup plus de mal que je n'en ai dit en effet. On y suppose que leur éloge, qui se trouve à la tête de mon discours, a dû me coûter beaucoup ; c'est, selon l'auteur, un aveu arraché à la vérité, et que je n'ai pas tardé à rétracter.

Si cet aveu est un éloge arraché par la

vérité, il faut donc croire que je pensois des sciences le bien que j'en ai dit ; le bien que l'auteur en dit lui-même n'est donc point contraire à mon sentiment. Cet aveu, dit-on, est arraché par force : tant mieux pour ma cause ; car cela montre que la vérité est chez moi plus forte que le penchant. Mais sur quoi peut-on juger que cet éloge est forcé ? Seroit-ce pour être mal fait ? Ce seroit intenter un procès bien terrible à la sincérité des auteurs, que d'en juger sur ce nouveau principe. Seroit-ce pour être trop court ? Il me semble que j'aurois pu facilement dire moins de choses en plus de pages. C'est, dit-on, que je me suis rétracté. J'ignore en quel endroit j'ai fait cette faute ; et tout ce que je puis répondre, c'est que ce n'a pas été mon intention.

La science est très bonne en soi, cela est évident ; et il faudroit avoir renoncé au bon sens pour dire le contraire. L'auteur de toutes choses est la source de la vérité ; tout connoître est un de ses divins attributs. C'est donc participer en quelque sorte à la suprême intelligence, que d'acqué-

rir des connoissances et d'étendre ses lumieres. En ce sens, j'ai loué le savoir, et c'est en ce sens que je loue mon adversaire. Il s'étend encore sur les divers genres d'utilité que l'homme peut retirer des arts et des sciences; et j'en aurois volontiers dit autant, si cela eût été de mon sujet. Ainsi nous sommes parfaitement d'accord en ce point.

Mais comment se peut-il faire que les sciences, dont la source est si pure et si louable, engendrent tant d'impiétés, tant d'hérésies, tant d'erreurs, tant de systêmes absurdes, tant de contrariétés, tant d'inepties, tant de satyres ameres, tant de misérables romans, tant de vers licencieux, tant de livres obscenes; et, dans ceux qui les cultivent, tant d'orgueil, tant d'avarice, tant de malignité, tant de cabales, tant de jalousies, tant de mensonges, tant de noirceurs, tant de calomnies, tant de lâches et honteuses flatteries? Je disois que c'est parceque la science, toute belle, toute sublime qu'elle est, n'est point faite pour l'homme; qu'il a l'esprit trop borné pour y faire de grands progrès, et trop de pas-

sions dans le cœur pour n'en pas faire un mauvais usage ; que c'est assez pour lui de bien étudier ses devoirs, et que chacun a reçu toutes les lumieres dont il a besoin pour cette étude. Mon adversaire avoue, de son côté, que les sciences deviennent nuisibles quand on en abuse, et que plusieurs en abusent en effet : en cela, nous ne disons pas, je crois, des choses fort différentes. J'ajoute, il est vrai, qu'on en abuse beaucoup, et qu'on en abuse toujours : et il ne me semble pas que dans la réponse on ait soutenu le contraire.

Je peux donc assurer que nos principes, et par conséquent toutes les propositions qu'on en peut déduire, n'ont rien d'opposé ; et c'est ce que j'avois à prouver. Cependant, quand nous venons à conclure, nos deux conclusions se trouvent contraires. La mienne étoit que, puisque les sciences font plus de mal aux mœurs que de bien à la société, il eût été à desirer que les hommes s'y fussent livrés avec moins d'ardeur. Celle de mon adversaire est que, quoique les sciences fassent beaucoup de mal, il ne faut pas laisser de les cultiver

à cause du bien qu'elles font. Je m'en rapporte, non au public, mais au petit nombre des vrais philosophes, sur celle qu'il faut préférer de ces deux conclusions.

Il me reste de légeres observations à faire sur quelques endroits de cette réponse, qui m'ont paru manquer un peu de la justesse que j'admire volontiers dans les autres, et qui ont pu contribuer par là à l'erreur de la conséquence que l'auteur en tire.

L'ouvrage commence par quelques personnalités que je ne releverai qu'autant qu'elles feront à la question. L'auteur m'honore de plusieurs éloges, et c'est assurément m'ouvrir une belle carriere. Mais il y a trop peu de proportion entre ces choses : un silence respectueux sur les objets de notre admiration est souvent plus convenable que des louanges indiscretes (*a*).

(*a*) Tous les princes, bons et mauvais, seront toujours bassement et indifféremment loués, tant qu'il y aura des courtisans et des gens de lettres. Quant aux princes qui sont de grands hommes, il leur faut des éloges plus modérés et mieux choisis.

Mon discours, dit-on, a de quoi surprendre (*a*). Il me semble que ceci deman-

La flatterie offense leur vertu, et la louange même peut faire tort à leur gloire. Je sais bien, du moins, que Trajan seroit beaucoup plus grand à mes yeux, si Pline n'eût jamais écrit. Si Alexandre eût été en effet ce qu'il affectoit de paroître, il n'eût point songé à son portrait ni à sa statue; mais pour son panégyrique, il n'eût permis qu'à un Lacédémonien de le faire, au risque de n'en point avoir. Le seul éloge digne d'un roi est celui qui se fait entendre, non par la bouche mercenaire d'un orateur, mais par la voix d'un peuple libre. *Pour que je prisse plaisir à vos louanges*, disoit l'empereur Julien à des courtisans qui vantoient sa justice, *il faudroit que vous osassiez dire le contraire, s'il étoit vrai.*

(*a*) C'est de la question même qu'on pourroit être surpris : grande et belle question s'il en fut jamais, et qui pourra bien n'être pas sitôt renouvelée! L'académie françoise vient de proposer pour le prix d'éloquence de l'année 1752 un sujet fort semblable à celui-là. Il s'agit de soutenir que l'*amour des lettres inspire l'amour de la vertu.* L'académie n'a pas jugé à propos de laisser un tel sujet en problême; et cette sage compagnie a doublé dans cette occasion le temps qu'elle accordoit ci-devant aux auteurs, même pour les sujets les plus difficiles.

deroit quelque éclaircissement. On est encore surpris de le voir couronné : ce n'est pourtant pas un prodige de voir couronner de médiocres écrits. Dans tout autre sens, cette surprise seroit aussi honorable à l'académie de Dijon, qu'injurieuse à l'intégrité des académies en général ; et il est aisé de sentir combien j'en ferois le profit de ma cause.

On me taxe par des phrases fort agréablement arrangées de contradiction entre ma conduite et ma doctrine ; on me reproche d'avoir cultivé moi-même les études que je condamne (*a*); puisque la science et la vertu sont incompatibles, comme on prétend que je m'efforce de le prouver, on

---

(*a*) Je ne saurois me justifier, comme bien d'autres, sur ce que notre éducation ne dépend point de nous, et qu'on ne nous consulte pas pour nous empoisonner : c'est de très bon gré que je me suis jeté dans l'étude ; et c'est de meilleur cœur encore que je l'ai abandonnée, en m'appercevant du trouble qu'elle jetoit dans mon ame sans aucun profit pour ma raison. Je ne veux plus d'un métier trompeur, où l'on croit beaucoup faire pour la sagesse, en faisant tout pour la vanité.

me demande d'un ton assez pressant, comment j'ose employer l'une en me déclarant pour l'autre.

Il y a beaucoup d'adresse à m'impliquer ainsi moi-même dans la question ; cette personnalité ne peut manquer de jeter de l'embarras dans ma réponse, ou plutôt dans mes réponses, car malheureusement j'en ai plus d'une à faire. Tâchons du moins que la justesse y supplée à l'agrément.

1. Que la culture des sciences corrompe les mœurs d'une nation, c'est oe que j'ai osé soutenir, c'est ce que j'ose croire avoir prouvé. Mais comment aurois-je pu dire que, dans chaque homme en particulier, la science et la vertu sont incompatibles, moi qui ai exhorté les princes à appeler les vrais savans à leur cour, et à leur donner leur confiance, afin qu'on voie une fois ce que peuvent la science et la vertu réunies pour le bonheur du genre humain? Ces vrais savans sont en petit nombre, je l'avoue ; car, pour bien user de la science, il faut réunir de grands talens et de grandes vertus : or c'est ce qu'on peut espérer de quelques ames privilégiées, mais qu'on ne

doit point attendre de tout un peuple. On ne sauroit donc conclure de mes principes qu'un homme ne puisse être savant et vertueux tout à la fois.

2. On pourroit encore moins me presser personnellement par cette prétendue contradiction, quand même elle existeroit réellement. J'adore la vertu, mon cœur me rend ce témoignage; il me dit trop aussi combien il y a loin de cet amour à la pratique qui fait l'homme vertueux: d'ailleurs je suis fort éloigné d'avoir de la science, et plus encore d'en affecter. J'aurois cru que l'aveu ingénu que j'ai fait au commencement de mon discours me garantiroit de cette imputation; je craignois bien plutôt qu'on ne m'accusât de juger des choses que je ne connoissois pas. On sent assez combien il m'étoit impossible d'éviter à la fois ces deux reproches. Que sais-je même si l'on n'en viendroit point à les réunir, si je ne me hâtois de passer condamnation sur celui-ci, quelque peu mérité qu'il puisse être?

3. Je pourrois rapporter à ce sujet ce que disoient les peres de l'église des scien-

ces

ces mondaines qu'ils méprisoient, et dont pourtant ils se servoient pour combattre les philosophes païens; je pourrois citer la comparaison qu'ils en faisoient avec les vases des Egyptiens volés par les Israélites: mais je me contenterai, pour derniere réponse, de proposer cette question: Si quelqu'un venoit pour me tuer et que j'eusse le bonheur de me saisir de son arme, me seroit-il défendu, avant que de la jeter, de m'en servir pour le chasser de chez moi?

Si la contradiction qu'on me reproche n'existe pas, il n'est donc pas nécessaire de supposer que je n'ai voulu que m'égayer sur un frivole paradoxe; et cela me paroît d'autant moins nécessaire, que le ton que j'ai pris, quelque mauvais qu'il puisse être, n'est pas du moins celui qu'on emploie dans les jeux d'esprit.

Il est temps de finir sur ce qui me regarde: on ne gagne jamais rien à parler de soi; et c'est une indiscrétion que le public pardonne difficilement, même quand on y est forcé. La vérité est si indépendante de ceux qui l'attaquent et de ceux qui la défendent, que les auteurs qui en disputent devroient

bien s'oublier réciproquement ; cela épargneroit beaucoup de papier et d'encre. Mais cette regle si aisée à pratiquer avec moi ne l'est point du tout vis-à-vis de mon adversaire ; et c'est une différence qui n'est pas à l'avantage de ma réplique.

L'auteur, observant que j'attaque les sciences et les arts par leurs effets sur les mœurs, emploie pour me répondre le dénombrement des utilités qu'on en retire dans tous les états : c'est comme si, pour justifier un accusé, on se contentoit de prouver qu'il se porte fort bien, qu'il a beaucoup d'habileté, ou qu'il est fort riche. Pourvu qu'on m'accorde que les arts et les sciences nous rendent mal-honnêtes gens, je ne disconviendrai pas qu'ils ne nous soient d'ailleurs très commodes ; c'est une conformité de plus qu'ils auront avec la plupart des vices.

L'auteur va plus loin, et prétend encore que l'étude nous est nécessaire pour admirer les beautés de l'univers, et que le spectacle de la nature, exposé, ce semble, aux yeux de tous pour l'instruction des simples, exige lui-même beaucoup d'instruction dans

les observateurs pour en être apperçu. J'avoue que cette proposition me surprend. Seroit-ce qu'il est ordonné à tous les hommes d'être philosophes, ou qu'il n'est ordonné qu'aux seuls philosophes de croire en Dieu ? L'écriture nous exhorte en mille endroits d'adorer la grandeur et la bonté de Dieu dans les merveilles de ses œuvres ; je ne pense pas qu'elle nous ait prescrit nulle part d'étudier la physique, ni que l'auteur de la nature soit moins bien adoré par moi qui ne sais rien, que par celui qui connoît et le cedre, et l'hysope, et la trompe de la mouche, et celle de l'éléphant : *Non enim nos Deus ista scire, sed tantummodo uti, voluit.*

On croit toujours avoir dit ce que font les sciences, quand on a dit ce qu'elles devroient faire. Cela me paroît pourtant fort différent : l'étude de l'univers devroit élever l'homme à son créateur, je le sais ; mais elle n'éleve que la vanité humaine. Le philosophe, qui se flatte de pénétrer dans les secrets de Dieu, ose associer sa prétendue sagesse à la sagesse éternelle : il approuve, il blâme, il corrige, il prescrit des lois à la nature, et des bornes

à la divinité ; et tandis qu'occupé de ses vains systêmes il se donne mille peines pour arranger la machine du monde, le laboureur, qui voit la pluie et le soleil tour-à-tour fertiliser son champ, admire, loue et bénit la main dont il reçoit ces graces, sans se mêler de la maniere dont elles lui parviennent. Il ne cherche point à justifier son ignorance ou ses vices par son incrédulité. Il ne censure point les œuvres de Dieu, et ne s'attaque point à son maître pour faire briller sa suffisance. Jamais le mot impie d'Alphonse X ne tombera dans l'esprit d'un homme vulgaire : c'est à une bouche savante que ce blasphême étoit réservé. Tandis que la savante Grece étoit pleine d'athées, Elien remarquoit (*a*) que jamais barbare n'avoit mis en doute l'existence de la divinité. Nous pouvons remarquer de même aujourd'hui qu'il n'y a dans toute l'Asie qu'un seul peuple lettré, que plus de la moitié de ce peuple est athée, et que c'est la seule nation de l'Asie où l'athéisme soit connu.

« La curiosité naturelle à l'homme, conti-

(*a*) Var. Hist. l. 2, c. 31.

« nue-t-on, lui inspire l'envie d'apprendre ». Il devroit donc travailler à la contenir, comme tous ses penchans naturels. « Ses « besoins lui en font sentir la nécessité ». A bien des égards les connoissances sont utiles ; cependant les sauvages sont des hommes, et ne sentent point cette nécessité-là. « Ses emplois lui en imposent l'obligation ». Ils lui imposent bien plus souvent celle de renoncer à l'étude pour vaquer à ses devoirs (*a*). « Ses progrès lui en font goûter le « plaisir ». C'est pour cela même qu'il de-

(*a*) C'est une mauvaise marque pour une société, qu'il faille tant de science dans ceux qui la conduisent : si les hommes étoient ce qu'ils doivent être, ils n'auroient guere besoin d'étudier pour apprendre les choses qu'ils ont à faire. Au reste, Cicéron lui-même, qui, dit Montagne, « de-« voit au savoir tout son vaillant, reprend aucuns « de ses amis d'avoir accoutumé de mettre à l'as-« trologie, au droit, à la dialectique et à la géo-« métrie, plus de temps que ne méritoient ces arts, « et que cela les divertissoit des devoirs de la vie « plus utiles et honestes ». Il me semble que, dans cette cause commune, les savans devroient mieux s'entendre entre eux, et donner au moins des raisons sur lesquelles eux-mêmes fussent d'accord.

vroit s'en défier. « Ses premieres découver-
« tes augmentent l'avidité qu'il a de savoir ».
Cela arrive en effet à ceux qui ont du talent.
« Plus il connoît, plus il sent qu'il a de
« connoissances à acquérir ». C'est-à-dire
que l'usage de tout le temps qu'il perd est
de l'exciter à en perdre encore davantage.
Mais il n'y a guere qu'un petit nombre
d'hommes de génie en qui la vue de leur
ignorance se développe en apprenant, et
c'est pour eux seulement que l'étude peut
être bonne : à peine les petits esprits ont-ils
appris quelque chose, qu'ils croient tout
savoir; et il n'y a sorte de sottise que cette
persuasion ne leur fasse dire et faire. « Plus
« il a de connoissances acquises, plus il a de
« facilité à bien faire ». On voit qu'en par-
lant ainsi, l'auteur a bien plus consulté son
cœur qu'il n'a observé les hommes.

Il avance encore qu'il est bon de con-
noître le mal pour apprendre à le fuir ; et il
fait entendre qu'on ne peut s'assurer de sa
vertu qu'après l'avoir mise à l'épreuve. Ces
maximes sont au moins douteuses et sujet-
tes à bien des discussions. Il n'est pas cer-
tain que, pour apprendre à bien faire, on soit

obligé de savoir en combien de manieres on peut faire le mal. Nous avons un guide intérieur, bien plus infaillible que tous les livres, et qui ne nous abandonne jamais dans le besoin. C'en seroit assez pour nous conduire innocemment, si nous voulions l'écouter toujours. Et comment seroit-on obligé d'éprouver ses forces pour s'assurer de sa vertu, si c'est un des exercices de la vertu de fuir les occasions du vice?

L'homme sage est continuellement sur ses gardes, et se défie toujours de ses propres forces : il réserve tout son courage pour le besoin, et ne s'expose jamais mal-à-propos. Le fanfaron est celui qui se vante sans cesse de plus qu'il ne peut faire, et qui, après avoir bravé et insulté tout le monde, se laisse battre à la premiere rencontre. Je demande lequel de ces deux portraits ressemble le mieux à un philosophe aux prises avec ses passions.

On me reproche d'avoir affecté de prendre chez les anciens mes exemples de vertu. Il y a bien de l'apparence que j'en aurois trouvé encore davantage, si j'avois pu remonter plus haut : j'ai cité aussi un peuple

moderne, et ce n'est pas ma faute si je n'en ai trouvé qu'un. On me reproche encore dans une maxime générale des paralleles odieux, où il entre, dit-on, moins de zele et d'équité que d'envie contre mes compatriotes et d'humeur contre mes contemporains. Cependant personne, peut-être, n'aime autant que moi son pays et ses compatriotes. Au surplus je n'ai qu'un mot à répondre. J'ai dit mes raisons, et ce sont elles qu'il faut peser. Quant à mes intentions, il en faut laisser le jugement à celui-là seul auquel il appartient.

Je ne dois point passer ici sous silence une objection considérable qui m'a déja été faite par un philosophe (*a*) : « N'est-ce « point, me dit-on ici, au climat, au tem« pérament, au manque d'occasion, au « défaut d'objet, à l'économie du gouver« nement, aux coutumes, aux lois, à « toute autre cause qu'aux sciences, qu'on « doit attribuer cette différence, qu'on re« marque quelquefois dans les mœurs en « différens pays et en différens temps ? »

(*a*) Préf. de l'Encycl.

Cette question renferme de grandes vues et demanderoit des éclaircissemens trop étendus pour convenir à cet écrit. D'ailleurs il s'agiroit d'examiner les relations très cachées, mais très réelles, qui se trouvent entre la nature du gouvernement et le génie, les mœurs et les connoissances des citoyens; et ceci me jetteroit dans des discussions délicates, qui me pourroient mener trop loin. De plus, il me seroit bien difficile de parler de gouvernement sans donner trop beau jeu à mon adversaire; et, tout bien pesé, ce sont des recherches bonnes à faire à Geneve, et dans d'autres circonstances.

Je passe à une accusation bien plus grave que l'objection précédente. Je la transcrirai dans ses propres termes; car il est important de la mettre fidèlement sous les yeux du lecteur.

« Plus le chrétien examine l'authenticité
« de ses titres, plus il se rassure dans la
« possession de sa croyance; plus il étu-
« die la révélation, plus il se fortifie dans
« la foi : c'est dans les divines écritures
« qu'il en découvre l'origine et l'excellen-

« ce ; c'est dans les doctes écrits des pe-
« res de l'église, qu'il en suit de siecle en
« siecle le développement; c'est dans les
« livres de morale et les annales saintes,
« qu'il en voit les exemples et qu'il s'en
« fait l'application.

« Quoi ! l'ignorance enlevera à la reli-
« gion et à la vertu des appuis si puissans ;
« et ce sera à elle qu'un docteur de Geneve
« enseignera hautement qu'on doit l'irré-
« gularité des mœurs ! On s'étonneroit da-
« vantage d'entendre un si étrange para-
« doxe, si on ne savoit que la singularité
« d'un systême, quelque dangereux qu'il
« soit, n'est qu'une raison de plus pour
« qui n'a pour regle que l'esprit particu-
« lier. »

J'ose le demander à l'auteur : Comment a-t-il pu jamais donner une pareille interprétation aux principes que j'ai établis ? Comment a-t-il pu m'accuser de blâmer l'étude de la religion, moi qui blâme surtout l'étude de nos vaines sciences, parce-qu'elle nous détourne de celle de nos devoirs? Et qu'est-ce que l'étude des devoirs du chrétien, sinon celle de sa religion même?

Sans doute j'aurois dû blâmer expressément toutes ces puériles subtilités de la scholastique, avec lesquelles, sous prétexte d'éclaircir les principes de la religion, on en anéantit l'esprit en substituant l'orgueil scientifique à l'humilité chrétienne. J'aurois dû m'élever avec plus de force contre ces ministres indiscrets qui les premiers ont osé porter les mains à l'arche pour étayer avec leur foible savoir un édifice soutenu par la main de Dieu. J'aurois dû m'indigner contre ces hommes frivoles qui, par leurs misérables pointilleries, ont avili la sublime simplicité de l'évangile, et réduit en syllogismes la doctrine de Jésus-Christ. Mais il s'agit aujourd'hui de me défendre, et non d'attaquer.

Je vois que c'est par l'histoire et les faits qu'il faudroit terminer cette dispute. Si je savois exposer en peu de mots ce que les sciences et la religion ont eu de commun dès le commencement, peut-être cela serviroit-il à décider la question sur ce point.

Le peuple que Dieu s'étoit choisi n'a jamais cultivé les sciences, et on ne lui en

a jamais conseillé l'étude ; cependant, si cette étude étoit bonne à quelque chose, il en auroit eu plus besoin qu'un autre. Au contraire, ses chefs firent toujours leurs efforts pour le tenir séparé autant qu'il étoit possible des nations idolâtres et savantes qui l'environnoient. Précaution moins nécessaire pour lui d'un côté que de l'autre ; car ce peuple foible et grossier étoit bien plus aisé à séduire par les fourberies des prêtres de Baal, que par les sophismes des philosophes.

Après des dispersions fréquentes parmi les Egyptiens et les Grecs, la science eut encore mille peines à germer dans les têtes des Hébreux. Joseph et Philon, qui par-tout ailleurs n'auroient été que deux hommes médiocres, furent des prodiges parmi eux. Les saducéens, reconnoissables à leur irréligion, furent les philosophes de Jérusalem; les pharisiens, grands hypocrites, en furent les docteurs (*a*).

(*a*) On voyoit régner entre ces deux partis cette haine et ce mépris réciproques qui régnerent de tout temps enrte les docteurs et les philosophes;

Ceux-ci, quoiqu'ils bornassent à-peu-près leur science à l'étude de la loi, faisoient cette étude avec tout le faste et toute la suffisance dogmatique : ils observoient aussi avec un très grand soin toutes les pratiques de la religion ; mais l'évangile nous apprend l'esprit de cette exactitude, et le cas qu'il en falloit faire. Au surplus ils avoient tous très peu de science et beaucoup d'orgueil ; et ce n'est pas en cela qu'ils différoient le plus de nos docteurs d'aujourd'hui.

Dans l'établissement de la nouvelle loi, ce ne fut point à des savans que Jésus-Christ voulut confier sa doctrine et son ministere. Il suivit dans son choix la pré-

---

c'est-à-dire entre ceux qui font de leur tête un répertoire de la science d'autrui, et ceux qui se piquent d'en avoir une à eux. Mettez aux prises le maître de musique et le maître à danser du Bourgeois gentilhomme, vous aurez l'antiquaire et le bel esprit, le chymiste et l'homme de lettres, le jurisconsulte et le médecin, le géometre et le versificateur, le théologien et le philosophe : pour bien juger de tous ces gens-là, il suffit de s'en rapporter à eux-mêmes, et d'écouter ce que chacun vous dit, non de soi, mais des autres.

dilection qu'il a montrée en toute occasion pour les petits et les simples ; et, dans les instructions qu'il donnoit à ses disciples, on ne voit pas un mot d'étude ni de science, si ce n'est pour marquer le mépris qu'il faisoit de tout cela.

Après la mort de Jésus-Christ, douze pauvres pêcheurs et artisans entreprirent d'instruire et de convertir le monde. Leur méthode étoit simple ; ils prêchoient sans art, mais avec un cœur pénétré ; et de tous les miracles dont Dieu honoroit leur foi, le plus frappant étoit la sainteté de leur vie. Leurs disciples suivirent cet exemple, et le succès fut prodigieux. Les prêtres païens, alarmés, firent entendre aux princes que l'état étoit perdu, parceque les offrandes diminuoient. Les persécutions s'éleverent, et les persécuteurs ne firent qu'accélérer les progrès de cette religion qu'ils vouloient étouffer. Tous les chrétiens couroient au martyre, tous les peuples couroient au baptême : l'histoire de ces premiers temps est un prodige continuel.

Cependant les prêtres des idoles, non

contens de persécuter les chrétiens, se mirent à les calomnier : les philosophes, qui ne trouvoient pas leur compte dans une religion qui prêche l'humilité, se joignirent à leurs prêtres : les simples se faisoient chrétiens, il est vrai ; mais les savans se moquoient d'eux, et l'on sait avec quel mépris saint Paul lui-même fut reçu des Athéniens. Les railleries et les injures pleuvoient de toutes parts sur la nouvelle secte. Il fallut prendre la plume pour se défendre. Saint-Justin, martyr (*a*), écrivit le pre-

---

(*a*) Ces premiers écrivains, qui scelloient de leur sang le témoignage de leur plume, seroient aujourd'hui des auteurs bien scandaleux ; car ils soutenoient précisément le même sentiment que moi. Saint Justin, dans son Entretien avec Triphon, passe en revue les diverses sectes de philosophie dont il avoit autrefois essayé, et les rend si ridicules, qu'on croiroit lire un dialogue de Lucien : aussi voit-on, dans l'Apologie de Tertullien, combien les premiers chrétiens se tenoient offensés d'être pris pour des philosophes.

Ce seroit, en effet, un détail bien flétrissant pour la philosophie, que l'exposition des maximes pernicieuses et des dogmes impies de ses diverses sectes. Les épicuriens nioient toute providence,

mier l'apologie de sa foi. On attaqua les païens à leur tour ; les attaquer, c'étoit les vaincre : les premiers succès encoura-

---

les académiciens doutoient de l'existence de la divinité, et les stoïciens de l'immortalité de l'ame. Les sectes moins célebres n'avoient pas de meilleurs sentimens ; en voici un échantillon dans ceux de Théodore, chef d'une des deux branches des cyrénaïques, rapporté par Diogene-Laërce : *Sustulit amicitiam quòd ea neque insipientibus neque sapientibus adsit. . . . . Probabile dicebat prudentem virum non seipsum pro patria periculis exponere, neque enim pro insipientium commodis amittendam esse prudentiam. Furto quoque et adulterio et sacrilegio cùm tempestivum erit daturum operam sapientem. Nihil quippe horum turpe naturâ esse. Sed auferatur de hisce vulgaris opinio, quæ e stultorum imperitorumque plebecula conflata est. . . . . sapientem publicè absque ullo pudore ac suspicione scortis congressurum.*

Ces opinions sont particulieres, je le sais ; mais y a-t-il une seule de toutes les sectes qui ne soit tombée dans quelque erreur dangereuse ? et que dirons-nous de la distinction des deux doctrines si avidement reçue de tous les philosophes, et par laquelle ils professoient en secret des sentimens contraires à ceux qu'ils enseignoient publiquement ? Pythagore fut le premier qui fit usage de la doc-

gerent

gerent d'autres écrivains : sous prétexte d'exposer la turpitude du paganisme, on se jeta dans la mythologie et dans l'érudition (*a*); on voulut montrer de la science

---

trine intérieure; il ne la découvroit à ses disciples qu'après de longues épreuves et avec le plus grand mystere; il leur donnoit en secret des leçons d'athéisme, et offroit solemnellement des hécatombes à Jupiter. Les philosophes se trouverent si bien de cette méthode, qu'elle se répandit rapidement dans la Grece, et de là dans Rome, comme on le voit par les ouvrages de Cicéron, qui se moquoit avec ses amis des dieux immortels, qu'il attestoit avec tant d'emphase sur la tribune aux harangues.

La doctrine intérieure n'a point été portée d'Europe à la Chine; mais elle y est née aussi avec la philosophie; et c'est à elle que les Chinois sont redevables de cette foule d'athées ou de philosophes qu'ils ont parmi eux. L'histoire de cette fatale doctrine, faite par un homme instruit et sincere, seroit un terrible coup porté à la philosophie ancienne et moderne. Mais la philosophie bravera toujours la raison, la vérité, et le temps même, parcequ'elle a sa source dans l'orgueil humain, plus fort que toutes ces choses.

(*a*) On a fait de justes reproches à Clément d'Alexandrie d'avoir affecté dans ses écrits une éru-

et du bel esprit, les livres parurent en foule, et les mœurs commencerent à se relâcher.

Bientôt on ne se contenta plus de la simplicité de l'évangile et de la foi des apôtres, il fallut toujours avoir plus d'esprit que ses prédécesseurs. On subtilisa sur tous les dogmes; chacun voulut soutenir son opinion, personne ne voulut céder. L'ambition d'être chef de secte se fit entendre, les hérésies pullulerent de toutes parts.

L'emportement et la violence ne tarderent pas à se joindre à la dispute. Ces chrétiens si doux, qui ne savoient que tendre la gorge aux couteaux, devinrent entre eux des persécuteurs furieux pires que les idolâtres: tous tremperent dans les mêmes excès, et le parti de la vérité ne fut pas soutenu avec plus de modération que

---

dition profane, peu convenable à un chrétien. Cependant il semble qu'on étoit excusable alors de s'instruire de la doctrine contre laquelle on avoit à se défendre. Mais qui pourroit voir sans rire toutes les peines que se donnent aujourd'hui nos savans pour éclaircir les rêveries de la mythologie?

celui de l'erreur. Un autre mal encore plus dangereux naquit de la même source; c'est l'introduction de l'ancienne philosophie dans la doctrine chrétienne. A force d'étudier les philosophes grecs, on crut y voir des rapports avec le christianisme. On osa croire que la religion en deviendroit plus respectable, revêtue de l'autorité de la philosophie; il fut un temps où il falloit être platonicien pour être orthodoxe; et peu s'en fallut que Platon d'abord, et ensuite Aristote, ne fût placé sur l'autel à côté de Jésus-Christ.

L'église s'éleva plus d'une fois contre ces abus. Ses plus illustres défenseurs les déplorerent souvent en termes pleins de force et d'énergie: souvent ils tenterent d'en bannir toute cette science mondaine qui en souilloit la pureté. Un des plus illustres papes en vint même jusqu'à cet excès de zele de soutenir que c'étoit une chose honteuse d'asservir la parole de Dieu aux regles de la grammaire.

Mais ils eurent beau crier; entraînés par le torrent, ils furent contraints de se conformer eux-mêmes à l'usage qu'ils condam-

noient ; et ce fut d'une maniere très savante que la plupart d'entre eux déclamerent contre le progrès des sciences.

Après de longues agitations, les choses prirent enfin une assiette plus fixe. Vers le dixieme siecle, le flambeau des sciences cessa d'éclairer la terre : le clergé demeura plongé dans une ignorance que je ne veux pas justifier, puisqu'elle ne tomboit pas moins sur les choses qu'il doit savoir que sur celles qui lui sont inutiles, mais à laquelle l'église gagna du moins un peu plus de repos qu'elle n'en avoit éprouvé jusques-là.

Après la renaissance des lettres, les divisions ne tarderent pas à recommencer plus terribles que jamais. De savans hommes émurent la querelle, de savans hommes la soutinrent, et les plus capables se montrerent toujours les plus obstinés. C'est en vain qu'on établit des conférences entre les docteurs des différens partis : aucun n'y portoit l'amour de la réconciliation, ni peut-être celui de la vérité ; tous n'y portoient que le desir de briller aux dépens de leur adversaire ; chacun vouloit vaincre, nul ne

vouloit s'instruire ; le plus fort imposoit silence au plus foible ; la dispute se terminoit toujours par des injures, et la persécution en a toujours été le fruit. Dieu seul sait quand tous ces maux finiront.

Les sciences sont florissantes aujourd'hui, la littérature et les arts brillent parmi nous ; quel profit en a tiré la religion ? Demandons-le à cette multitude de philosophes qui se piquent de n'en point avoir. Nos bibliotheques regorgent de livres de théologie; et les casuistes fourmillent parmi nous. Autrefois nous avions des saints et point de casuistes. La science s'étend et la foi s'anéantit. Tout le monde veut enseigner à bien faire, et personne ne veut l'apprendre ; nous sommes tous devenus docteurs, et nous avons cessé d'être chrétiens.

Non, ce n'est point avec tant d'art et d'appareil que l'évangile s'est étendu par tout l'univers, et que sa beauté ravissante a pénétré les cœurs. Ce divin livre, le seul nécessaire à un chrétien, et le plus utile de tous à quiconque même ne le seroit pas, n'a besoin que d'être médité pour porter dans l'ame l'amour de son auteur et la volonté

d'accomplir ses préceptes. Jamais la vertu n'a parlé un si doux langage ; jamais la plus profonde sagesse ne s'est exprimée avec tant d'énergie et de simplicité. On n'en quitte point la lecture sans se sentir meilleur qu'auparavant. O vous, ministres de la loi qui m'y est annoncée, donnez-vous moins de peine pour m'instruire de tant de choses inutiles. Laissez là tous ces livres savans qui ne savent ni me convaincre ni me toucher. Prosternez-vous au pied de ce Dieu de miséricorde que vous vous chargez de me faire connoître et aimer ; demandez-lui pour vous cette humilité profonde que vous devez me prêcher. N'étalez point à mes yeux cette science orgueilleuse ni ce faste indécent qui vous déshonorent et qui me révoltent ; soyez touchés vous-mêmes, si vous voulez que je le sois ; et sur-tout montrez-moi dans votre conduite la pratique de cette loi dont vous prétendez m'instruire. Vous n'avez pas besoin d'en savoir ni de m'en enseigner davantage, et votre ministere est accompli. Il n'est point en tout cela question de belles-lettres ni de philosophie. C'est ainsi qu'il convient de suivre

et de prêcher l'évangile, et c'est ainsi que ses premiers défenseurs l'ont fait triompher de toutes les nations, *Non aristotelico more*, disoient les peres de l'église, *sed piscatorio* (*a*).

Je sens que je deviens long, mais j'ai cru ne pouvoir me dispenser de m'étendre un peu sur un point de l'importance de celui-ci. De plus, les lecteurs impatiens doivent faire réflexion que c'est une chose bien commode que la critique ; car où l'on

(*a*) Notre foi, dit Montagne, ce n'est pas notre acquêt, c'est un pur présent de la libéralité d'autrui. Ce n'est pas par discours ou par notre entendement que nous avons reçu notre religion, c'est par autorité et par commandement étranger. La foiblesse de notre jugement nous y aide plus que la force, et notre aveuglement plus que notre clair-voyance. C'est par l'entremise de notre ignorance que nous sommes savans. Ce n'est pas merveille, si nos moyens naturels et terrestres ne peuvent concevoir cette connoissance supernaturelle et céleste : apportons-y seulement du nôtre, l'obéissance et la subjection ; car, comme il est écrit, Je détruirai la sapience des sages, et abattrai la prudence des prudens.

attaque avec un mot, il faut des pages pour se défendre.

Je passe à la deuxieme partie de la réponse, sur laquelle je tâcherai d'être plus court, quoique je n'y trouve guere moins d'observations à faire.

« Ce n'est pas des sciences, me dit-« on, c'est du sein des richesses que sont « nés de tout temps la mollesse et le luxe ». Je n'avois pas dit non plus que le luxe fût né des sciences, mais qu'ils étoient nés ensemble, et que l'un n'alloit guere sans l'autre. Voici comment j'arrangerois cette généalogie. La premiere source du mal est l'inégalité ; de l'inégalité sont venues les richesses ; car ces mots de pauvre et de riche sont relatifs, et par-tout où les hommes seront égaux, il n'y aura ni riches ni pauvres. Des richesses sont nés le luxe et l'oisiveté ; du luxe sont venus les beaux-arts, et de l'oisiveté les sciences. « Dans aucun temps les richesses n'ont été « l'apanage des savans ». C'est en cela même que le mal est plus grand ; les riches et les savans ne servent qu'à se corrompre mutuellement. Si les riches étoient plus

savans, ou que les savans fussent plus riches, les uns seroient de moins lâches flatteurs, les autres aimeroient moins la basse flatterie, et tous en vaudroient mieux. C'est ce qui peut se voir par le petit nombre de ceux qui ont le bonheur d'être savans et riches tout à la fois. « Pour un Platon dans « l'opulence, pour un Aristippe accrédité à « la cour, combien de philosophes réduits au « manteau et à la besace, enveloppés dans « leur propre vertu et ignorés dans leur « solitude ! Je ne disconviens pas qu'il n'y ait un grand nombre de philosophes très pauvres, et sûrement très fâchés de l'être ; je ne doute pas non plus que ce ne soit à leur seule pauvreté que la plupart d'entre eux doivent leur philosophie : mais quand je voudrois bien les supposer vertueux, seroit-ce sur leurs mœurs que le peuple ne voit point, qu'il apprendroit à réformer les siennes ? « Les savans n'ont ni le goût ni le « loisir d'amasser de grands biens ». Je consens à croire qu'ils n'en ont pas le loisir. « Ils « aiment l'étude ». Celui qui n'aimeroit pas son métier seroit un homme bien fou ou bien misérable. « Ils vivent dans la médio-

« crité ». Il faut être extrêmement disposé en leur faveur pour leur en faire un mérite. « Une vie laborieuse et modérée, passée dans « le silence de la retraite, occupée de la lec« ture et du travail, n'est pas assurément une « vie voluptueuse et criminelle ». Non pas du moins aux yeux des hommes : tout dépend de l'intérieur. Un homme peut être contraint à mener un telle vie, et avoir pourtant l'ame très corrompue ; d'ailleurs qu'importe qu'il soit lui-même vertueux et modeste, si les travaux dont il s'occupe nourrissent l'oisiveté et gâtent l'esprit de ses concitoyens? « Les commodités de la vie, pour être « souvent le fruit des arts, n'en sont pas da« vantage le partage des artistes ». Il ne me paroît guere qu'ils soient gens à se les refuser ; sur-tout ceux qui, s'occupant d'arts tout-à-fait inutiles et par conséquent très lucratifs, sont plus en état de se procurer tout ce qu'ils desirent. « Ils ne travaillent que pour « les riches ». Au train que prennent les choses, je ne serois pas étonné de voir quelque jour les riches travailler pour eux. « Et « ce sont les riches oisifs qui profitent et « abusent des fruits de leur industrie ».

Encore une fois je ne vois point que nos artistes soient des gens si simples et si modestes ; le luxe ne sauroit régner dans un ordre de citoyens, qu'il ne se glisse bientôt parmi tous les autres sous différentes modifications, et par-tout il fait le même ravage.

Le luxe corrompt tout, et le riche qui en jouit, et le misérable qui le convoite. On ne sauroit dire que ce soit un mal en soi de porter des manchettes de point, un habit brodé, et une boîte émaillée. Mais c'en est un très grand de faire quelque cas de ces colifichets, d'estimer heureux le peuple qui les porte, et de consacrer à se mettre en état d'en acquérir de semblables, un temps et des soins que tout homme doit à de plus nobles objets. Je n'ai pas besoin d'apprendre quel est le métier de celui qui s'occupe de telles vues, pour savoir le jugement que je dois porter de lui.

J'ai passé le beau portrait qu'on nous fait ici des savans, et je crois pouvoir me faire un mérite de cette complaisance. Mon adversaire est moins indulgent : non seulement il ne m'accorde rien qu'il puisse me

refuser ; mais, plutôt que de passer condamnation sur le mal que je pense de notre vaine et fausse politesse, il aime mieux excuser l'hypocrisie. Il me demande si je voudrois que le vice se montrât à découvert. Assurément je le voudrois. La confiance et l'estime renaîtroient entre les bons ; on apprendroit à se défier des méchans, et la société en seroit plus sûre. J'aime mieux que mon ennemi m'attaque à force ouverte, que de venir en trahison me frapper par derriere. Quoi donc ! faudra-t-il joindre le scandale au crime ? Je ne sais ; mais je voudrois bien qu'on n'y joignît pas la fourberie. C'est une chose très commode pour les vicieux que toutes les maximes qu'on nous débite depuis long-temps sur le scandale : si on les vouloit suivre à la rigueur, il faudroit se laisser piller, trahir, tuer impunément, et ne jamais punir personne; car ce'st un objet très scandaleux qu'un scélérat sur la roue. Mais l'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu. Oui, comme celui des assassins de César, qui se prosternoient à ses pieds pour l'égorger plus sûrement. Cette pensée a beau être bril-

lante, elle a beau être autorisée du nom célebre de son auteur (*a*); elle n'en est pas plus juste. Dira-t-on jamais d'un filou, qui prend la livrée d'une maison pour faire son coup plus commodément, qu'il rend hommage au maître de la maison qu'il vole? Non, couvrir sa méchanceté du dangereux manteau de l'hypocrisie, ce n'est point honorer la vertu; c'est l'outrager en profanant ses enseignes; c'est ajouter la lâcheté et la fourberie à tous les autres vices; c'est se fermer pour jamais tous retours vers la probité. Il y a des caracteres élevés qui portent jusques dans le crime je ne sais quoi de fier et de généreux qui laisse voir au dedans encore quelque étincelle de ce feu céleste fait pour animer les belles ames. Mais l'ame vile et rampante de l'hypocrite est semblable à un cadavre, où l'on ne trouve plus ni feu, ni chaleur, ni ressource à la vie. J'en appelle à l'expérience. On a vu de grands scélérats rentrer en eux-mêmes, achever saintement leur carriere et mourir en prédestinés; mais ce que personne

(*a*) Le duc de la Rochefoucauld.

n'a jamais vu, c'est un hypocrite devenir homme de bien : on auroit pu raisonnablement tenter la conversion de Cartouche, jamais un homme sage n'eût entrepris celle de Cromwel.

J'ai attribué au rétablissement des lettres et des arts l'élégance et la politesse qui regnent dans nos manieres. L'auteur de la réponse me le dispute : et j'en suis étonné; car, puisqu'il fait tant de cas de la politesse et qu'il fait tant de cas des sciences, je n'apperçois pas l'avantage qui lui reviendra d'ôter à l'une de ces choses l'honneur d'avoir produit l'autre. Mais examinons ses preuves : elles se réduisent à ceci : « On ne « voit point que les savans soient plus po« lis que les autres hommes ; au contraire « ils le sont beaucoup moins : donc notre « politesse n'est pas l'ouvrage des sciences ».

Je remarquerai d'abord qu'il s'agit moins ici de sciences que de littérature, de beaux arts et d'ouvrages de goût ; et nos beaux esprits, aussi peu savans qu'on voudra, mais si polis, si répandus, si brillans, si petits-maîtres, se reconnoîtront difficilement à l'air maussade et pédantesque que

l'auteur de la réponse leur veut donner. Mais passons-lui cet antécédent; accordons, s'il le faut, que les savans, les poëtes et les beaux esprits sont tous également ridicules; que messieurs de l'académie des belles-lettres, messieurs de l'académie des sciences, messieurs de l'académie françoise, sont des gens grossiers, qui ne connoissent ni le ton ni les usages du monde, et exclus par état de la bonne compagnie; l'auteur gagnera peu de chose à cela, et n'en sera pas plus en droit de nier que la politesse et l'urbanité qui regnent parmi nous soient l'effet du bon goût, puisé d'abord chez les anciens et répandu parmi les peuples de l'Europe par les livres agréables qu'on y publie de toutes parts (*a*). Comme les meilleurs maîtres à

(*a*) Quand il est question d'objets aussi généraux que les mœurs et les manieres d'un peuple, il faut prendre garde de ne pas toujours rétrécir ses vues sur des exemples particuliers; ce seroit le moyen de ne jamais appercevoir les sources des choses. Pour savoir si j'ai raison d'attribuer la politesse à la culture des lettres, il ne faut pas chercher si un savant ou un autre sont des gens polis; mais il faut examiner les rapports qui peuvent être entre

danser ne sont pas toujours les gens qui se présentent le mieux, on peut donner de très bonnes leçons de politesse, sans vouloir ou pouvoir être fort poli soi-même. Ces pesans commentateurs qu'on nous dit qui connoissoient tout dans les anciens, hors la grace et la finesse, n'ont pas laissé, par leurs ouvrages utiles, quoique méprisés, de nous apprendre à sentir ces beautés qu'ils ne sentoient point. Il en est de même de cet agrément du commerce, et de cette élégance de mœurs qu'on substitue à leur pureté, et qui s'est fait remarquer chez tous les peuples où les lettres ont été en honneur;

---

la littérature et la politesse, et voir ensuite quels sont les peuples chez lesquels ces choses se sont trouvées réunies ou séparées. J'en dis autant du luxe, de la liberté, et de toutes les autres choses qui influent sur les mœurs d'une nation, et sur lesquelles j'entends faire chaque jour tant de pitoyables raisonnemens: examiner tout cela en petit et sur quelques individus, ce n'est pas philosopher, c'est perdre son temps et ses réflexions; car on peut connoître à fond Pierre ou Jacques, et avoir fait très peu de progrès dans la connoissance des hommes.

à Athenes, à Rome, à la Chine, par tout on a vu la politesse et du langage et des manieres accompagner toujours, non les savans et les artistes, mais les sciences et les beaux arts.

L'auteur attaque ensuite les louanges que j'ai données à l'ignorance; et, me taxant d'avoir parlé plus en orateur qu'en philosophe, il peint l'ignorance à son tour; et l'on peut bien se douter qu'il ne lui prête pas de belles couleurs.

Je ne nie point qu'il ait raison, mais je ne crois pas avoir tort. Il ne faut qu'une distinction très juste et très vraie pour nous concilier.

Il y a une ignorance féroce (*a*) et bru-

(*a*) Je serai fort étonné si quelqu'un de mes critiques ne part de l'éloge que j'ai fait de plusieurs peuples ignorans et vertueux, pour m'opposer la liste de toutes les troupes de brigands qui ont infesté la terre, et qui, pour l'ordinaire, n'étoient pas de fort savans hommes. Je les exhorte d'avance à ne pas se fatiguer à cette recherche, à moins qu'ils ne l'estiment nécessaire pour montrer de l'érudition. Si j'avois dit qu'il suffit d'être ignorant pour être vertueux, ce ne

tale, qui naît d'un mauvais cœur et d'un esprit faux ; une ignorance criminelle, qui s'étend jusqu'aux devoirs de l'humanité, qui multiplie les vices, qui dégrade la raison, avilit l'ame et rend les hommes semblables aux bêtes : cette ignorance est celle que l'auteur attaque, et dont il fait un portrait fort odieux et fort ressemblant. Il y a une autre sorte d'ignorance raisonnable, qui consiste à borner sa curiosité à l'étendue des facultés qu'on a reçues ; une ignorance modeste, qui naît d'un vif amour pour la vertu, et n'inspire qu'indifférence sur toutes les choses qui ne sont point dignes de remplir le cœur de l'homme et qui ne contribuent point à le rendre meilleur ; une douce et précieuse ignorance, trésor d'une ame pure et contente de soi, qui met toute sa félicité à se replier sur elle-même, à se rendre témoignage de son

---

seroit pas la peine de me répondre ; et, par la même raison, je me croirai très dispensé de répondre moi-même à ceux qui perdront leur temps à me soutenir le contraire. Voyez le Timon de M. de Voltaire.

innocence, et n'a pas besoin de chercher un faux et vain bonheur dans l'opinion que les autres pourroient avoir de ses lumieres : voilà l'ignorance que j'ai louée, et celle que je demande au ciel en punition du scandale que j'ai causé aux doctes par mon mépris déclaré pour les sciences humaines.

« Que l'on compare, dit l'auteur, à ces « temps d'ignorance et de barbarie, ces « siecles heureux où les sciences ont répan- « du par-tout l'esprit d'ordre et de justice ». Ces siecles heureux seront difficiles à trouver; mais on en trouvera plus aisément où, grace aux sciences, *ordre et justice* ne seront plus que de vains noms faits pour en imposer au peuple, et où l'apparence en aura été conservée avec soin pour les détruire en effet plus impunément. « On voit « de nos jours des guerres moins fréquen- « tes, mais plus justes ». En quelque temps que ce soit, comment la guerre pourra-t-elle être plus juste dans l'un des partis, sans être plus injuste dans l'autre ? Je ne saurois concevoir cela. « Des actions moins « étonnantes, mais plus héroïques ». Per-

sonne assurément ne disputera à mon adversaire le droit de juger de l'héroïsme; mais pense-t-il que ce qui n'est point étonnant pour lui, ne le soit pas pour nous? « Des victoires moins sanglantes, mais « plus glorieuses; des conquêtes moins ra- « pides, mais plus assurées; des guerriers « moins violens, mais plus redoutés; sa- « chant vaincre avec modération, traitant « les vaincus avec humanité; l'honneur est « leur guide, la gloire leur récompense ». Je ne nie pas à l'auteur qu'il n'y ait de grands hommes parmi nous, il lui seroit trop aisé d'en fournir la preuve; ce qui n'empêche point que les peuples ne soient corrompus. Au reste ces choses sont si vagues, qu'on pourroit presque les dire de tous les âges; et il est impossible d'y répondre, parcequ'il faudroit feuilleter des bibliotheques et faire des in-folio pour établir des preuves pour ou contre.

Quand Socrate a maltraité les sciences, il n'a pu, ce me semble, avoir en vue ni l'orgueil des stoïciens, ni la mollesse des épicuriens, ni l'absurde jargon des pyrrhoniens, parcequ'aucun de tous ces

gens-là n'existoit de son temps. Mais ce léger anachronisme n'est point messéant à mon adversaire : il a mieux employé sa vie qu'à vérifier des dates, et n'est pas plus obligé de savoir par cœur son Diogene-Laërce, que moi d'avoir vu de près tout ce qui se passe dans les combats.

Je conviens donc que Socrate n'a songé qu'à relever les vices des philosophes de son temps : mais je ne sais qu'en conclure, sinon que, dès ce temps-là, les vices pulluloient avec les philosophes. A cela on me répond que c'est l'abus de la philosophie; et je ne pense pas avoir dit le contraire. Quoi ! faut-il donc supprimer toutes les choses dont on abuse ? Oui sans doute, répondrai-je sans balancer, toutes celles dont l'abus fait plus de mal que leur usage ne fait de bien.

Arrêtons-nous un instant sur cette derniere conséquence, et gardons-nous d'en conclure qu'il faille aujourd'hui brûler toutes les bibliotheques et détruire les universités et les académies. Nous ne ferions que replonger l'Europe dans la barbarie, et les

mœurs n'y gagneroient rien (*a*). C'est avec douleur que je vais prononcer une grande et fatale vérité. Il n'y a qu'un pas du savoir à l'ignorance ; et l'alternative de l'un à l'autre est fréquente chez les nations : mais on n'a jamais vu de peuple une fois corrompu revenir à la vertu. En vain vous prétendriez détruire les sources du mal ; en vain vous ôteriez les alimens de la vanité, de l'oisiveté et du luxe ; en vain même vous rameneriez les hommes à cette premiere égalité, conservatrice de l'innocence et source de toute vertu : leurs cœurs une fois gâtés le seront toujours ; il n'y a plus de remede, à moins de quelque grande révolution presque aussi à craindre que le mal qu'elle pourroit guérir, et qu'il est blâmable de desirer et impossible de prévoir.

Laissons donc les sciences et les arts adoucir en quelque sorte la férocité des

(*a*) « Les vices nous resteroient, dit le phi« losophe que j'ai déja cité, et nous aurions « l'ignorance de plus ». Dans le peu de lignes que cet auteur a écrites sur ce grand sujet, on voit qu'il a tourné les yeux de ce côté, et qu'il a vu loin.

hommes qu'ils ont corrompus : cherchons à faire une diversion sage, et tâchons de donner le change à leurs passions. Offrons quelques alimens à ces tigres, afin qu'ils ne dévorent pas nos enfans. Les lumieres du méchant sont encore moins à craindre que sa brutale stupidité ; elles le rendent au moins plus circonspect sur le mal qu'il pourroit faire, par la connoissance de celui qu'il en recevroit lui-même.

J'ai loué les académies et leurs illustres fondateurs, et j'en répéterai volontiers l'éloge. Quand le mal est incurable, le médecin applique des palliatifs, et proportionne les remedes moins aux besoins qu'au tempérament du malade. C'est aux sages législateurs d'imiter sa prudence ; et, ne pouvant plus approprier aux peuples malades la plus excellente police, de leur donner du moins, comme Solon, la meilleure qu'ils puissent comporter.

Il y a en Europe un grand prince, et, ce qui est bien plus, un vertueux citoyen, qui, dans la patrie qu'il a adoptée et qu'il rend heureuse, vient de former plusieurs institutions en faveur des lettres. Il a fait en

cela une chose très digne de sa sagesse et de sa vertu. Quand il est question d'établissemens politiques, c'est le temps et le lieu qui décident de tout. Il faut, pour leurs propres intérêts, que les princes favorisent toujours les sciences et les arts ; j'en ai dit la raison : et, dans l'état présent des choses, il faut encore qu'ils les favorisent aujourd'hui pour l'intérêt même des peuples. S'il y avoit actuellement parmi nous quelque monarque assez borné pour penser et agir différemment, ses sujets resteroient pauvres et ignorans, et n'en seroient pas moins vicieux. Mon adversaire a négligé de tirer avantage d'un exemple si frappant et si favorable en apparence à sa cause ; peut-être est-il le seul qui l'ignore, ou qui n'y ait pas songé. Qu'il souffre donc qu'on le lui rappelle : qu'il ne refuse point à de grandes choses les éloges qui leur sont dus ; qu'il les admire ainsi que nous, et ne s'en tienne pas plus fort contre les vérités qu'il attaque.

RÉFUTATION

DES

OBSERVATIONS

FAITES

PAR J. J. ROUSSEAU

SUR

LA RÉPONSE DU ROI DE POLOGNE.

RÉFUTATION
DES
OBSERVATIONS
FAITES
PAR J. J. ROUSSEAU
SUR
LA RÉPONSE DU ROI DE POLOGNE.

Nous sommes d'accord avec l'illustre auteur de la réfutation insérée au mercure, en ce que nous avons trouvé comme lui...

1. Que M. Rousseau, savant, éloquent, et homme de bien tout à la fois, fait un contraste singulier avec le citoyen de Geneve, l'orateur de l'ignorance, l'ennemi des sciences et des arts, qu'il regarde comme une source constante de la corruption des mœurs.

2. Comme le respectable anonyme, nous avons pensé que le discours couronné par

l'académie de Dijon est un tissu de contradictions qui décelent, malgré son auteur, la vérité qu'il s'efforce en vain de trahir.

3. Comme le prince philosophe, aussi puissant à protéger les lettres qu'à défendre leur cause (*a*), nous avons dit que l'orateur genevois avoit prononcé un anathême trop général contre les sciences et les arts, et qu'il confondoit quelques abus qu'on en fait, avec leurs effets naturels et leurs usages légitimes.

(*a*) Voici comme l'auteur anonyme de la réponse au discours du citoyen de Geneve se trouve désigné dans le mercure de sept. 1751, p. 62: « Nous som-
« mes fâchés qu'il ne nous soit pas permis de nom-
« mer l'auteur de l'ouvrage suivant. Aussi capable
« d'éclairer que de gouverner les peuples, et aussi
« attentif à leur procurer l'abondance des biens
« nécessaires à la vie, que les lumieres et les con-
« noissances qui forment à la vertu, il a voulu
« prendre en main la défense des sciences dont il
« connoît le prix. Les grands établissemens qu'il
« vient de faire en leur faveur étoient déja comme
« une réponse sans réplique au discours du ci-
« toyen de Geneve, à qui il n'a pas tenu de dégra-
« der tous les beaux arts. Puissent les princes à
« venir suivre un pareil exemple! etc. »

I.

Au premier article, M. Rousseau répond qu'il a étudié les belles-lettres sans les connoître; dès qu'il s'est *apperçu du trouble qu'elles jetoient dans son ame, il les a abandonnées.*

Comment cet auteur ne sent-il point qu'on va lui répliquer que ce n'est point les avoir abandonnées, ou au moins l'avoir fait bien tard, que de les avoir portées au degré où il y est parvenu; que c'est même les cultiver plus que jamais que de se produire sur le théâtre des académies pour y disputer, y remporter les prix qu'elles proposent? Le personnage que joue M. Rousseau dans sa réplique n'est donc pas plus sérieux que celui qu'il affecte dans son discours.

Je me sers, dit-il, des belles-lettres pour combattre leur culture, comme les saints peres se servoient *des sciences mondaines contre les païens. Si quelqu'un,* ajoute-t-il, *venoit pour me tuer, et que j'eusse le bonheur de me saisir de son arme, me seroit-il*

défendu, avant que de la jeter, de m'en servir pour le chasser de chez moi ?

Les peres de l'église se sont servis utilement des sciences mondaines pour combattre les païens. Donc ces sciences sont bonnes, et ce ne sont point elles que ces défenseurs de la religion méprisoient, blâmoient; car ils n'auroient ni voulu s'en servir, ni pu le faire si utilement: mais c'est le mauvais usage qu'en faisoient ces philosophes profanes qu'ils reprenoient avec raison.

C'est une très belle action que de désarmer son ennemi et de le chasser avec ses propres armes : mais M. Rousseau n'est nullement dans ce cas-là; il n'a désarmé personne; les armes dont il se sert sont bien à lui : il les a acquises par ses travaux, par ses veilles; il semble, par leur choix et leur éclat, qu'il les ait reçues de Minerve même; et, par une ingratitude manifeste, il s'en sert pour anéantir, autant qu'il est en lui, ce qu'il y a de plus respectable, de plus utile parmi les hommes qui pensent, la philosophie, l'étude de la sagesse, l'amour et la culture des

sciences et des arts. Il n'y a donc point de justesse dans l'application des exemples que M. Rousseau cite en sa faveur, et il est toujours singulier que l'homme savant, éloquent, qui a conservé toute sa probité, toutes ses vertus, à la reconnoissance près, en acquérant ces talens, les emploie à s'efforcer de prouver qu'ils dépravent les mœurs des autres.

J'ajoute qu'il y a un contraste si nécessaire entre la cause soutenue par M. Rousseau et les moyens qu'il emploie pour la défendre, qu'en la gagnant même, par supposition, il la perdroit encore; car, dans cette hypothese et selon ses principes, son éloquence, son savoir, en nous subjuguant, nous conduiroient à la vertu, nous rendroient meilleurs, et par conséquent démontreroient, contre son auteur même, que tous ces talens sont de la plus grande utilité.

I I.

Que les contradictions soient très fréquentes dans le discours du citoyen de Ge-

neve, on vient de s'en convaincre par la lecture de mes remarques. M. Rousseau prétend que ces contradictions ne sont qu'apparentes; que s'il loue les sciences en plusieurs endroits, il le fait sincèrement et de bon cœur, parcequ'alors il les considere en elles-mêmes, il les regarde comme une espece de participation à la *suprême intelligence*, et par conséquent comme excellentes; tandis que dans tout le reste de son discours il traite des sciences relativement au génie, à la capacité de l'homme: celui-ci étant trop borné *pour y faire de grands progrès*, *trop passionné pour n'en pas faire un mauvais usage;* il doit, pour son bien et celui des autres, s'en abstenir; elles ne sont point proportionnées à sa nature, elles ne sont point faites pour lui; il doit les éviter toutes comme autant de poisons.

Comment! les sciences et les arts ne seroient *point faits pour l'homme!* M. Rousseau y a-t-il bien pensé? Auroit-il déja oublié les prodiges qu'il leur a fait opérer sur l'homme même? Selon lui, et selon le vrai, le rétablissement des sciences et des arts a fait *sortir l'homme, en quelque maniere*,

niere, du néant ; il a *dissipé les ténebres dans lesquelles la nature l'avoit enveloppé* ; .. il l'a *élevé au-dessus de lui-même* ; il l'a porté *par l'esprit jusques dans les régions célestes* ; et ce qui est plus grand et plus difficile, il l'a fait *rentrer en soi-même, pour y étudier l'homme et connoître sa nature, ses devoirs et sa fin. L'Europe*, continue notre orateur, *étoit retombée dans la barbarie des premiers âges. Les peuples de cette partie du monde, aujourd'hui si éclairée, vivoient, il y a quelques siecles, dans un état pire que l'ignorance.... Il falloit une révolution pour ramener les hommes au sens commun.* Le citoyen de Geneve exhorte les rois à appeler les savans à leurs conseils ; il regarde comme compagnes *les lumieres et la sagesse*, et les savans comme propres *à enseigner* la derniere *aux peuples.* Les lumieres, les sciences, ces étincelles de la divinité, sont donc faites pour l'homme ; et le fruit qu'ils en retirent est la vertu.

Eh! pourquoi cette émanation de la sagesse suprême ne conviendroit-elle pas à l'homme ? Pourquoi lui deviendroit-elle nuisible? Avons-nous un modele à suivre

plus grand, plus sublime que la divinité? Pouvons-nous nous égarer sous un tel guide, tant que nous nous renfermerons dans la science de la religion et des mœurs, dans celle de la nature, et dans l'art d'appliquer celle-ci aux besoins et aux commodités de la vie; trois especes de connoissances destinées à l'homme par son auteur même? Comment donc oser dire qu'elles ne sont pas faites pour lui, quand l'auteur de toutes choses a décidé le contraire? *Il a l'esprit trop borné pour y faire de grands progrès.* Ce qu'il y en fera sera toujours autant d'effacé de ses imperfections, autant d'avancé dans le chemin glorieux que lui trace son créateur. *Il a trop de passions dans le cœur pour n'en pas faire un mauvais usage.* Plus un homme a de passions, plus la science de la morale et de la philosophie lui est nécessaire pour les dompter; plus il doit aussi s'amuser, s'en distraire par l'étude et l'exercice des sciences et des arts. Plus l'homme a de passions, plus il a de ce feu qui le rend propre à faire les découvertes les plus grandes, les plus utiles; plus il a de ce feu principe du grand homme, du

héros, qui le rend propre aux vastes entreprises, aux actions les plus sublimes. Donc plus les hommes ont de passions, plus il est nécessaire, avantageux pour les autres et pour eux-mêmes, qu'ils cultivent les sciences et les arts.

Mais plus il a de passions, plus il est exposé à abuser de ses talens, répliquera l'adversaire.

Plus il aura de savoir, moins il en abusera. Les grandes lumieres montrent trop clairement les erreurs, les abus, leurs principes, la honte attachée à tous les travers, pour que le savant qui les voit si distinctement ose s'y livrer. M. Rousseau, dans ses observations, convient que les vrais savans n'abusent point des sciences. Puisque, de son aveu, elles sont sans danger quand on les possede vraiment, et qu'il n'y a que ceux qui ne les possedent pas bien qui en abusent, on ne sauroit donc les cultiver avec trop d'ardeur; et ce n'est pas la culture des sciences qui est à craindre, selon M. Rousseau même, mais au contraire le défaut de cette culture, la culture imparfaite, l'abus de cette culture. Voilà où se réduit la défense

N 2

de cet auteur lorsqu'on l'analyse: et l'on voit que la distinction imaginée pour sauver les contradictions de son discours est frivole; et que ni cette piece, ni les observations qui viennent à l'appui, ne donnent pas la moindre atteinte à l'utilité si généralement reconnue des sciences et des arts, tant pour nous procurer nos besoins, nos commodités, que pour nous rendre plus gens de bien.

III.

Le citoyen de Geneve exclut de la société toutes les sciences, tous les arts sans exception; il regarde l'ignorance la plus complete comme le plus grand bien de l'homme, comme le seul asyle de la probité et de la vertu; et en conséquence il oppose à notre siecle, poli par les sciences et les arts, les mœurs des sauvages de l'Amérique, les mœurs des peuples livrés à la seule nature, au seul instinct. M. Rousseau, dans ses observations, déclare qu'il n'a garde de tomber dans ce défaut; qu'il admet la théologie, la morale, la science du salut enfin; mais il n'admet que celle-là, *Porrò unum est ne-*

cessarium ; et il regarde toutes les autres sciences, tous les autres arts, comme inutiles, comme pernicieux au genre humain, non pas en eux-mêmes, mais par l'abus qu'on en fait et parcequ'on *en abuse toujours.* Il paroît, dans son discours, qu'il met le luxe au nombre de ces abus. Ici c'est au contraire le luxe qui enfante les arts; et la *premiere source du mal est l'inégalité* des conditions, la distinction *de pauvre et de riche.*

§. I. Je me garderai bien d'établir sérieusement la nécessité de cette inégalité des conditions, qui est le lien le plus fort, le plus essentiel de la société. Cette vérité triviale saute aux yeux du lecteur le moins intelligent. Je suis seulement fâché de voir ici, comme dans le discours du citoyen de Geneve, qu'un orateur de la volée de M. Rousseau ose porter au sanctuaire des académies des paradoxes que Moliere et Delisle ont eu la prudence de ne produire que par la bouche du Misanthrope et d'Arlequin sauvage, et comme des travers ou des singularités propres à nous faire rire. Revenons au sérieux que mérite le sujet qui nous occupe.

L'exception que fait ici M. Rousseau en faveur de la théologie, de la morale, etc. est déja une demi-rétractation de sa part; car la science de la théologie, celle de la morale et du salut, sont des plus sublimes, des plus étendues; elles sont inconnues aux sauvages, et l'on ne s'avisera jamais de regarder comme un ignorant celui qui en sera parfaitement instruit. Les *Athanase*, les *Chrysostome*, les *Augustin*, font encore l'admiration de notre siecle par ce seul endroit. Nous venons de voir, il n'y a qu'un moment, que M. Rousseau attribue au renouvellement des sciences et des arts la science de la morale; car celle-ci est l'art de *rentrer en soi-même pour y étudier l'homme et connoître sa nature, ses devoirs et sa fin; merveilles qui,* de son aveu, *se sont renouvelées avec les sciences.* Or cette partie des arts étant essentielle à tous les hommes, il en résulte que notre orateur sera forcé d'avouer que le rétablissement des sciences a procuré à toute la race humaine cette utilité si importante, qu'il s'efforce ici de rendre indépendante et très séparée de ces sciences, incompatible même avec elles.

Quant à la science du salut, prise dans son sens le plus étendu, dans ceux qui sont destinés à l'enseigner aux autres, à la défendre, et telle que la possédoient les grands hommes que je viens de citer, dignes modeles pour ceux de notre siecle; tout le monde sait qu'elle suppose la connoissance des langues savantes, celle de la philosophie, celle de l'éloquence, celle enfin de toutes les sciences humaines, puisque ce sont les hommes qu'il est question de sauver; et que l'art de leur inculquer les vérités nécessaires à ce sublime projet doit employer tous les moyens connus d'affecter leurs sens et de convaincre leur raison.

Sont-ce des savans, dit M. Rousseau, que Jésus-Christ a choisis pour répandre sa doctrine dans l'univers? Ne sont-ce pas des pêcheurs, des artisans, des ignorans?

Les apôtres étoient réellement des ignorans, quand Dieu les a choisis pour missionnaires de sa loi, et il les a choisis tels exprès pour faire éclater davantage sa puissance; mais quand ils ont annoncé, prêché cette doctrine du salut, peut-on dire qu'ils étoient des ignorans? Ne sont-ils pas

au contraire un exemple authentique par lequel DIEU déclare à l'univers que la science du salut suppose les connoissances, même les connoissances humaines les plus universelles, les plus profondes? L'être suprême veut faire d'un artisan, d'un pêcheur, un chrétien, un sectateur et un prédicateur de l'évangile; voilà que l'esprit saint anime cet artisan et le transforme en un hômme extraordinaire, qui parle d'abord les langues connues, et qui, par la force de son éloquence, convertit dans un seul sermon trois mille ames. On sait ce que suppose une éloquence si persuasive, si victorieuse, au milieu d'un peuple endurci au point d'être encore aujourd'hui dans les ténebres à cet égard. L'éloquence de nos jours ne mérite vraiment ce nom qu'autant qu'elle rassemble l'ordre et la solidité du géometre avec la justesse et la liaison exacte des argumens du logicien, et qu'elle les couvre de fleurs; qu'autant qu'elle remplit cet excellent canevas de matériaux bien assortis, pris dans l'histoire des hommes, dans celle des sciences, dans celle des arts, dont les détails les plus circonstanciés de-

viennent nécessaires à un orateur. Qui a jamais douté que l'art oratoire fût celui de tous qui suppose, qui exige les plus vastes connoissances ? Et qui croira que l'éloquence sortie des mains de DIEU, et donnée aux apôtres pour la plus grande, la plus nécessaire de toutes les expéditions, ait été inférieure à celle de nos rhéteurs ? La grace et les prodiges, dira-t-on, ont suppléé à l'éloquence. La grace et les prodiges ont sans doute la principale part à un ouvrage que jamais la seule éloquence humaine n'eût été capable d'exécuter; mais il n'est pas moins constant par l'écriture que les saints missionnaires de l'évangile, animés de l'esprit de DIEU, possédoient cette éloquence divine, supérieure à toute faculté humaine, digne enfin de l'esprit qui est la source de toutes les lumieres. Toutes les nations étoient frappées d'étonnement (*a*) de voir et d'entendre de simples artisans israélites, non seulement parler toutes les langues, mais encore posséder tout-à-coup la science de l'écriture sainte,

---

(*a*) Stupebant autem omnes et mirabantur.

l'expliquer, et l'appliquer d'une façon frappante au sujet de leur mission, discourir enfin avec le savoir, le feu et l'enthousiasme des prophetes (*a*).

En supposant donc qu'il fût exactement vrai que la science du salut fût l'unique qui dût nous occuper, on voit que cette science renferme, exige toutes les autres connoissances humaines. Les savans peres de l'église nous en ont donné l'exemple; et *S. Augustin* nous dit expressément *qu'il seroit honteux qu'un chrétien, se croyant fondé sur l'autorité des saintes écritures, raisonnât si pitoyablement sur les choses naturelles, qu'il en fût exposé à la dérision et au mépris des infideles* (*a*).

(*a*) Effundam de spiritu meo super omnem carnem, et prophetabunt filii vestri, etc. *Act. apost. cap.* 2.

(*b*) Turpe est autem et nimis perniciosum, ac maxime cavendum, ut christianum de his rebus (physicis) quasi secundum christianas litteras loquentem, ita delirare quilibet infidelis audiat, ut (quemadmodum dicitur) toto cœlo errare conspiciens risum tenere vix possit. *De Genes. ad litt. L.* 1, *c.* 19.

Mais, quoique la science du salut soit la premiere, la plus essentielle de toutes, les plus rigoureux casuistes conviendront qu'elle n'est pas l'unique nécessaire. Et que deviendroit la société, que deviendroit même chaque homme en particulier, si tout le monde se faisoit chartreux, hermite? Que deviendroit le petit nombre qu'il y a aujourd'hui de ces solitaires uniquement occupés de leur salut, si d'autres hommes ne travailloient à les loger, à les meubler, à les nourrir, à les guérir de leurs maladies? C'est donc pour eux, comme pour nous, que travaillent les laboureurs, les architectes, les menuisiers, serruriers, etc. C'est donc pour eux, comme pour nous, que les manufactures d'étoffes, de verres, de faïance, s'élevent et produisent leurs ouvrages; que les mines de fer, de cuivre, d'étain, d'or et d'argent sont fouillées et exploitées. C'est donc pour eux, comme pour nous, que le pêcheur jette ses filets; que le cuisinier s'instruit de l'art d'apprêter les alimens; que le navigateur va dans les différentes parties de la terre chercher le poivre, le clou de girofle, la casse, la manne, la

rhubarbe, le quinquina. Nous manquerions donc tous des choses les plus nécessaires à la vie et à sa conservation, si nous n'étions uniquement occupés que de l'affaire de notre salut, et nous retomberions dans un état pire que celui des premiers hommes, des sauvages; *dans un état pire* que cette barbarie que le citoyen de Geneve trouve déja *pire que l'ignorance.*

Le peuple heureux est celui qui ressemble à la république des fourmis, dont tous les sujets laborieux s'empressent également à faire le bien commun de la société. Le travail est ami de la vertu, et le peuple le plus laborieux doit être le moins vicieux. Le plus vaste, le plus noble, le plus utile des travaux, le plus digne d'un grand état, est le commerce de mer, qui nous débarrasse de notre superflu et nous l'échange pour du nécessaire; qui nous met à même de ce que tous les peuples du monde ont de beau, de bon, d'excellent; qui nous instruit de leurs vices et de leurs ridicules pour les éviter, de leurs vertus et de leurs sages coutumes pour les adopter: les sciences mêmes et les arts doi-

vent les plus grandes découvertes à la navigation, qui leur rend avec usure ce qu'elle en emprunte. Dans la guerre comme dans la paix, la marine est un des plus grands ressorts de la puissance d'un peuple. Ses dépenses sont immenses, mais elles ne sortent point de l'état; elles y rentrent dans la circulation générale : elles n'apportent donc aucune diminution réelle dans ses finances. Que nos voisins sentent bien toutes ces vérités, et qu'ils savent en faire un bon usage ! France, si avantageusement située pour communiquer avec toutes les mers, avec toutes les parties du monde, cet objet est digne de tes regards. Fais des conquêtes sur *Neptune*, par ton habileté à domter ses caprices ; elles te resteront, ainsi que les sommes immenses dont tes armées nombreuses enrichissent souvent les peuples étrangers, quelquefois tes propres ennemis.

Je sais bien, dit M. Rousseau, que la politique d'un état, que les commodités, (il n'a osé ajouter, et les besoins de la vie,) demandent la culture des sciences et des arts; mais je soutiens qu'en mê-

me temps ils nous rendent mal-honnêtes gens.

Nous avons amplement prouvé le contraire dans le cours de cette réfutation: nous ajouterons ici que, loin que la probité, l'affaire du salut, aient de l'incompatibilité avec la culture des sciences, des arts, du commerce, avec une ardeur pour le travail répandue sur tous les sujets d'un état, je pense, au contraire, que l'honnête homme, le chrétien, est obligé de se livrer à tous ces talens.

Peut-on faire son salut sans remplir tous ses devoirs? et les devoirs de l'homme en société se bornent-ils à la méditation, à la lecture des livres saints et à quelques exercices de piété? Un boulanger qui passeroit la journée en prieres et me laisseroit manquer de pain, feroit-il bien son salut? Un chirurgien qui iroit entendre un sermon plutôt que de me remettre une jambe cassée, feroit-il une action bien méritoire devant Dieu? Les devoirs de notre état font donc partie de ceux qui sont essentiels à l'affaire de notre salut, et la nécessité de tous ces états est démontrée

par les besoins pour lesquels ils ont été inventés.

Je conviendrai de la nécessité et de l'excellence de tous ces arts utiles, dira M. Rousseau : mais à quoi bon les belles-lettres, à quoi bon la philosophie, qu'à flatter, qu'à fomenter l'orgueil des hommes?

Dès que vous admettez la nécessité des manufactures de toutes especes pour nos vêtemens, nos logemens, nos ameublemens; dès que vous recevez les arts qui travaillent les métaux, les minéraux, les végétaux nécessaires à mille et mille besoins; ceux qui s'occupent du soin de conserver, de réparer notre santé : vous ne sauriez plus vous passer de la méchanique, de la chymie, de la physique, qui renferment les principes de tous ces arts, qui les enfantent, les dirigent et les enrichissent chaque jour : dès que vous convenez de la nécessité de la navigation, il vous faut des géographes, des géometres, des astronomes. Eh! comment pourrez-vous disconvenir de la nécessité de tous ces arts, de toutes ces sciences, de leur liaison naturelle et de la force réciproque qu'ils se prêtent?

Dès que vous voulez bien que les hommes vivent en société et qu'ils suivent des lois, il vous faut des orateurs qui leur annoncent et leur persuadent cette loi ; des poëtes moraux même, qui ajoutent à la persuasion de l'éloquence les charmes de l'harmonie plus puissante encore.

§. II. Nous avons défendu la nécessité, l'utilité de toutes les sciences, frondées par le citoyen de Geneve, réprouvées avec quelques exceptions par les observations de M. Rousseau. Examinons maintenant l'abus qu'il prétend qu'on en fait.

Nous convenons qu'on abuse quelquefois des sciences. M. Rousseau ajoute *qu'on en abuse beaucoup*, et même *qu'on en abuse toujours.*

Il suffiroit de s'appercevoir que M. Rousseau est réduit, dans sa justification, à soutenir que les sciences font toujours du mal, qu'on en *abuse toujours*, pour sentir combien sa cause est désespérée. Vis-à-vis de tout autre, la seule citation de cette proposition en feroit la réfutation ; mais les talens de M. Rousseau donnent de la vraisemblance et du crédit à ce qui en est

le

le moins susceptible, et il mérite qu'on lui marque ces égards, en étayant de preuves les vérités mêmes qui n'en ont pas besoin.

Un abus constant et général des sciences doit se démontrer ; 1°. par le fait ; 2°. par la nature même des sciences, considérées en elles-mêmes, ou prises relativement à notre génie, à nos talens, à nos mœurs. Or l'auteur convient que les sciences sont excellentes en elles-mêmes ; et nous avons prouvé, article II, que, relativement à nous-mêmes, elles n'ont rien d'incompatible avec les bonnes mœurs ; qu'elles tendent, au contraire, à nous rendre meilleurs : il ne nous reste donc qu'à examiner la question de fait.

Pour démontrer que les sciences et les arts dépravent les mœurs, ce n'est pas assez que de nous citer des mœurs dépravées dans un siecle savant ; ce ne seroit même pas assez que de nous citer des savans sans probité : il faut prouver que c'est de la science même que vient la dépravation, et j'ose avancer qu'on ne le fera jamais.

1°. Parceque la plupart des exemples de dissolution des mœurs qu'on peut citer n'ont aucune liaison avec les sciences et les arts, quelque familiers qu'ils aient été dans les siecles ou aux personnes objets de ces citations. 2°. Parceque ceux mêmes qui ont abusé de choses aussi excellentes, n'ont eu ce malheur que par la dépravation qu'ils avoient dans le cœur bien avant qu'ils fissent servir leurs talens acquis à la manifester au dehors.

Quoi de plus méchant et de plus éclairé tout à la fois que *Néron ?* Quel siecle plus poli que le sien ? Ce doit être ici, ou jamais, le triomphe de l'induction du citoyen de Geneve. Mais quoi ! osera-t-il dire que c'est aux lumieres, aux talens de Néron, ou de son siecle, que sont dues toutes les horreurs dont ce monstre a épouvanté les Romains ? Qu'il nous fasse donc remarquer quelques traits de ces rares talens dans l'art de faire égorger ses amis, son précepteur, sa mere : qu'il nous fasse donc appercevoir quelque liaison entre cette barbarie qui éteignit en lui tous les sentimens de la nature, de l'humanité, de la reconnoissance, et ces lu-

mieres sublimes et précieuses qu'il tenoit des leçons du philosophe le plus spirituel et le plus homme de bien de son siecle. Il est trop évident que Néron, dans ses beaux jours, est un jeune tigre, que l'éducation, les sciences et les beaux arts tiennent enchaîné, et apprivoisent en quelque sorte; mais que sa férocité naturelle, n'étant qu'à demi éteinte par tant de secours, se rallume avec l'âge, les passions et le pouvoir absolu: le tigre rompt sa chaîne, et, libre alors comme dans les forêts, il se livre au carnage pour lequel la nature l'a formé. Néron, tyran et cruel, est donc le seul ouvrage d'une nature barbare et indomtable, et non celui des sciences et des arts, qui n'ont fait que retarder, et peut-être même diminuer, les funestes ravages de sa férocité. Ce que je dis ici de Néron est général. Pour être méchant, il n'y a qu'à laisser agir la nature, suivre ses instincts: pour être bon, bienfaisant, vertueux, il faut se replier sur soi-même; il faut penser, réfléchir; et c'est ce que nous font faire les sciences et les beaux arts.

Que ceux qui ont abusé réellement des

sciences et des arts, ne l'aient fait que par une dépravation qu'ils tenoient de la nature, et qui ne vient point du tout de cette culture, c'est ce qui est évident à quiconque fait attention au but des sciences et des arts, qu'on nous permettra de rappeler ici. Le premier de tous, objet de la science, de la religion et des mœurs, est de régler les mouvemens du cœur à l'égard de Dieu et du prochain. Le second, qui est l'objet de la science de la nature, est de donner à l'esprit la justesse et la sagacité nécessaires dans les recherches et les raisonnemens qu'exige cette science, qui en elle-même est l'étude des ouvrages du Créateur, et nous représente sans cesse sa grandeur, sa puissance, sa sagesse, en même temps qu'elle nous offre les fonds où nous puisons de quoi pourvoir à nos nécessités. Enfin le troisieme but, objet particulier des arts, est de réduire en pratique la théorie précédente, et de travailler à nous procurer les besoins et les commodités de la vie.

Comment prouvera-t-on que des talens faits pour former le cœur au bien, à la vertu, diriger l'esprit à la vérité, et exer-

cer les forces du corps à des travaux nécessaires et utiles, fassent tout le contraire de leur destination? Sans une nature dépravée à l'excès, comment abuser de moyens si précieux et faits exprès pour nous conduire à des fins si louables? Et n'est-il pas visible que c'est cette dépravation antécédente, et non ces moyens, qui sont les causes de ces abus quand ils arrivent? qu'enfin ce ne sont pas les sciences et les arts qui ont dépravé les mœurs de ces malheureux, mais, au contraire, leurs mœurs, naturellement perverses, qui ont corrompu leur savoir, leurs talens, ou leurs usages légitimes?

M. Rousseau convient de l'utilité de la science de la religion et des mœurs; c'est donc contre celle de la nature, et des arts qui en font l'application, que portent ses déclamations.

En vain oppose-t-on à M. Rousseau que la nature développée nous offre de toutes parts les merveilles opérées par le Créateur, nous éleve vers ce principe de toutes choses, et en particulier de la religion et des bonnes mœurs. En vain les doctes compilations des Nieuwentyt, des Derham, des

Pluche, etc. ont réuni ce tableau sous un seul coup-d'œil, et nous ont fait voir que la nature est le plus grand livre de morale, le plus pathétique comme le plus sublime dont nous puissions nous occuper. M. Rousseau est surpris qu'il faille étudier l'univers pour en admirer les beautés : proposition, de la part d'un homme aussi instruit, presque aussi surprenante que l'univers même bien étudié. Il ne veut pas voir que l'écriture qui célebre le Créateur par les merveilles de ses ouvrages, qui nous dit d'adorer sa puissance, sa grandeur et sa bonté dans ses œuvres, nous fait par là un précepte d'étudier ces merveilles. Il prétend qu'un *laboureur qui voit la pluie et le soleil tour-à-tour fertiliser son champ*, en sait assez pour *admirer, louer et bénir la main dont il reçoit ces graces.* Mais si ces pluies noient ses grains, si le soleil les consume et les anéantit, en saura-t-il assez pour se garantir des murmures et de la superstition? Y pense-t-on, quand on borne les merveilles de la nature à ce qu'elles ont de plus commun, de moins touchant pour qui les voit tous les jours; à ce qu'elles ont de plus équi-

voque à la gloire de son auteur? Qu'on transporte ce laboureur ignorant dans les spheres célestes dont Copernic, Kepler, Descartes et Newton, nous ont exposé l'immensité et l'harmonie admirable; qu'on l'introduise ensuite dans cet autre univers en miniature, dans l'économie animale, et qu'on lui développe cet artifice au-dessus de toute expression, avec lequel sont construits et combinés tous les organes des sens et du mouvement: c'est là qu'il se trouvera saisi de l'enthousiasme de S. Paul élevé au troisieme ciel; c'est là qu'il s'écriera avec lui: O richesses infinies de l'Etre suprême! ô profondeur de sa sagesse ineffable! que vous rendez visible l'existence et la puissance de votre auteur! que vous me pénétrez des vérités qu'il m'a révélées, de la reconnoissance, de l'adoration et de la fidélité que je lui dois!

« J'avoue, dit M. Rousseau, que l'étude de l'univers devroit élever l'homme à son créateur; mais elle n'éleve que la vanité humaine... elle fomente son incrédulité, son impiété. Jamais le mot impie d'Alphonse X ne tombera dans l'esprit de

l'homme vulgaire; c'est à une bouche savante que ce blasphême étoit réservé. »

Le mot d'Alphonse X, surnommé le Sage, n'a du blasphême que l'apparence; c'est une plaisanterie très déplacée, à la vérité, par la tournure de l'expression : mais le fond de la pensée, qui est la seule chose que Dieu examine, et qu'il faut seule examiner quand il est question de Dieu, n'est uniquement qu'une censure énergique du systême absurde de Ptolomée, et par conséquent l'éloge du vrai plan de l'univers et de son auteur, dont Alphonse le Sage étoit trop sincere adorateur pour concevoir le dessein extravagant de l'outrager. Les vastes lumieres découvrent les absurdités que l'imagination des hommes prête à la nature; mais cette découverte est toute à la honte des hommes qui se sont trompés; elle ne peut pas rejaillir sur les œuvres du Tout-Puissant; la sagesse suprême est le garant de leur perfection; elle est à l'épreuve de tous les examens. Que les sciences s'épuisent à les mettre au creuset; les vaines opinions des hommes s'y dissiperont en fumée comme les marcassites; les vérités

divines y deviendront de plus en plus brillantes comme l'or le plus pur, parceque les sciences sont autant de rayons de la divinité. Malheur donc aux religions qui n'en peuvent supporter les épreuves et auxquelles elles sont contraires! La vraie en reçoit une splendeur nouvelle, et n'en differe que parcequ'elle les surpasse, comme le soleil même est supérieur à un petit nombre de rayons qui en émanent entre les nuages qui nous environnent. Nous ne disconviendrons pas néanmoins qu'on ne puisse en abuser; les hérésies, les schismes sans nombre, le prouvent assez: ces preuves n'ont point échappé à M. Rousseau, elles s'offrent d'elles-mêmes à un citoyen de Geneve; et un homme aussi versé dans les belles-lettres n'est pas moins instruit des désordres qui suivent une littérature licencieuse.

Mais M. Rousseau ne veut pas s'appercevoir qu'il retombe toujours sur l'abus des sciences, sur ce qu'elles font quelquefois entre les mains des méchans; et non pas sur *ce qu'elles doivent faire*, et sur ce qu'elles font en effet, quand leur but est suivi, quand il n'y a qu'elles qui ont part à l'ac-

tion, quand elles ne sont pas surmontées par une nature dépravée, sur le compte de laquelle l'équité demande qu'on mette cet abus.

Pour l'honneur de l'humanité, efforçons-nous encore de diminuer, s'il est possible, le nombre de ces méchans, de ces malheureux, qui abusent de talens aussi précieux. Disons que la plupart de ceux mêmes qui ont abusé de leur plume, ont plus donné dans le libertinage de l'esprit que dans celui du cœur, ou qu'au moins ce dernier déréglement n'a pas été jusqu'à détruire leur probité. Epicure étoit le philosophe le plus sobre et le plus sage de son siecle; Ovide et Tibulle n'en étoient pas moins honnêtes gens pour être amoureux. On n'a jamais taxé de mœurs infâmes les Spinosa, les Bayle, quoique leur religion fût ou monstrueuse ou suspecte. Le citoyen de Geneve conviendra sans doute qu'il est une probité commune à toutes les religions, à toutes les sectes; et il a bien compris que c'est de celle-là qu'il est question dans le sujet proposé par notre académie; sans quoi il n'auroit pas été décent d'introduire sur la

scene les Romains et les Grecs, les Scythes, les Perses et les Chinois, etc. Dira-t-on que ces écrits licencieux produiront plus de désordre dans ceux qui les lisent que dans leurs propres auteurs ? Ce paradoxe n'est pas vraisemblable. La corruption n'est jamais pire qu'à sa source, et ne peut que s'affoiblir en s'en éloignant. Or, si les ouvrages cités ne doivent pas leur naissance à une dépravation capable de détruire la probité, vraisemblablement ils ne la porteront pas ailleurs à de plus grands excès, ou bien ils y trouveront déja dans la nature le fond de ces désordres.

Mais nous revenons volontiers à une rigueur plus sage, plus judicieuse, plus conforme à la doctrine la plus saine : nous convenons qu'il vaudroit beaucoup mieux que tous ces auteurs ne fussent jamais nés; que la vraie probité est inséparable de la vraie religion et de la morale la plus pure; et qu'enfin leurs ouvrages sont des semences à étouffer par de sages précautions, et par la multitude des livres excellens qui sont les antidotes de ces poisons enfantés par une nature dépravée, et préparés par des talens

pervertis. Heureusement les antidotes ne nous manquent point et sont en nombre beaucoup supérieurs aux poisons. Ne perdons point de vue notre preuve de fait contre l'abus que M. Rousseau prétend qu'on fait *toujours* des sciences.

Personne ne reconnoît le savant au portrait odieux qu'en fait M. Rousseau. Ce caractere d'orgueil et de vanité qu'il lui prête, me rappelle ces pieux spéculatifs qui, se regardant comme les élus du Très-Haut, jettent sur tout le reste de la terre, criminelle à leurs yeux, des regards de mépris et d'indignation; mais je ne reconnois point là le savant.

Peut-être cette peinture iroit-elle encore assez bien à ces prétendus philosophes de l'ancienne école, dont toute la science consistoit en mots, la plupart vides de sens, et qui, passant leur vie dans les disputes les plus frivoles, mettoient leur gloire et leur orgueil à terrasser un adversaire, ou à éluder ses argumens par des distinctions scholastiques aussi vaines que ceux qui les imaginoient. Mais peut-on appliquer à notre siecle tous les désordres, toutes les extra-

vagances de ces anciennes sectes? Peut-on accuser d'orgueil, de vanité, nos physiciens, nos géometres, uniquement occupés à pénétrer dans le sanctuaire de la nature? La candeur et l'ingénuité des mœurs est une vertu qui leur est comme annexée. Notre physique, ramenée à ses vrais principes par Descartes, étayée de la géométrie par le même physicien, par Newton, Huyghens, Leibnitz, de Mairan, et par une foule de grands hommes qui les ont suivis, est devenue une science sage et solide. Pourquoi nous opposer ici le dénombrement des sectes ridicules des anciens philosophes? Pourquoi nous citer les orgueilleux raisonneurs de ces siecles reculés, puisqu'il s'agit ici du renouvellement des lettres, puisqu'il s'agit de notre siecle, de nous enfin? Qu'on ouvre cette physique, ce trésor littéraire aussi immense qu'irréprochable; ces annales de l'académie des sciences et belles-lettres de Paris, de celle de Londres; c'est là qu'il faut nous montrer qu'on abuse toujours des sciences : proposition réservée à M. Rousseau, et à notre siecle curieux de se singulariser. Qu'on examine la conduite

des hommes savans qui ont composé et qui composent ces corps célebres; les Newton, les Mariotte, les de l'Hospital, les Duhamel, les Regis, les Cassini, les Morin, les Malebranche, les Parent, les Varignon, les Fontenelle, les Réaumur, les Despréaux, les Corneille, les Racine, les Pelisson, les la Bruyere, etc. Que seroit-ce si nous joignions à ces hommes illustres les membres et les ouvrages distingués de ces sociétés respectables qui ont produit les Riccioli, les Kircher, les Petau, les Porée, les Mabillon, les Dacheri, les Lami, les Regnault? etc. si nous y ajoutions les grands hommes qui, sans être d'aucune société, n'en étoient ni moins illustres par leur savoir, ni moins respectables par leur probité, tels que les Kepler, les Grotius, les Gassendi, les Alexandre, les Dupin, les Pascal, les Nicole, les Arnaud? etc. Qu'on nous montre dans la foule de ces savans, et en particulier dans celle des académiciens qui se sont succédé l'espace de près d'un siecle, les mœurs déréglées, l'orgueil, et tous les désordres que M. Rousseau prétend que suit la culture des sciences et qui la suivent

toujours. Si sa proposition est vraie, les volumes et les hommes que je viens de citer fourniront à cet orateur une ample moisson de preuves et de lauriers; mais si ces livres sont les productions les plus précieuses, les plus utiles qu'aient enfantées tous les siecles précédens; mais si tous ces savans sont de tout le siecle où ils ont vécu les moins orgueilleux, les plus vertueux, les plus gens de bien; il faut avouer que la cause de notre adversaire est la plus absurde qu'on ait jamais osé soutenir.

Si nous n'appréhendions pas que M. Rousseau n'imputât les citations historiques à étalage d'érudition, et ne se réservât cette espece de preuve comme un privilege qui lui est propre, nous fouillerions à notre tour dans ce dixieme siecle et les suivans, où le *flambeau des sciences cessa d'éclairer la terre, où le clergé lui-même demeura plongé dans l'ignorance :* nous y verrions la dissolution des mœurs gagner jusqu'à ce clergé, qui doit être la lumiere et l'exemple du monde chrétien, de l'univers vertueux ; nous y verrions le libertinage égaler l'ignorance ; nous verrions aussi que le

changement heureux qu'opéra le renouvellement des lettres sur les esprits porta également sur les cœurs, et que la réforme des mœurs suivit celle des façons de penser et d'écrire : d'où nous serions en droit de conclure que les lumieres et les bonnes mœurs vont naturellement de compagnie, et que tout peuple ignorant et corrompu, qui reçoit cette lumiere salutaire, revient en même temps à la vertu, malgré l'arrêt prononcé par M. Rousseau.

Cet auteur, qui, il y a deux mois, ne comptoit qu'un savant qui fût à son gré, et qui en admet aujourd'hui trois ou quatre; qui n'exceptoit aucun art, aucune science de l'anathême qu'il leur avoit lancé; qui défendoit tout son terrain avec tant d'assurance (*a*), et qui aujourd'hui s'est retran-

---

(*a*) On reprochoit avec raison à M. Rousseau, dans le Mercure de juin, page 65, de faire main basse sur tous les savans et les artistes. Soit, répond-il, p. 99, puisqu'on le veut ainsi, je consens de supprimer toutes les distinctions que j'y avois mises. Et p. 102, il menace de ne pas mettre dans ses réponses les modifications qu'on espere y trouver.

ché

ché derriere le boulevard de la théologie, de la morale, de la science du salut ; cet orateur se trouveroit-il encore assez pressé pour étendre les faveurs de ces exceptions jusques sur les sciences qui font l'objet des travaux de nos académies, et sur les arts utiles qui sont sous leur protection ; pour se faire enfin un dernier mur des arts et des sciences, qu'il appellera frivoles, afin de n'imputer qu'aux savans et aux artistes de cette espece tous les abus, tous les désordres, qu'il dit accompagner *toujours* la culture des sciences et des arts ?

Dans ce cas-là nous lui demanderons le dénombrement précis de ces sciences, de ces arts, objet de ces imputations. Nous espérons qu'il ne mettra pas dans sa liste la musique, que les censeurs des arts regardent comme une science des plus fu-

---

Ce ton haut, bien soutenu, est celui d'un brave ; mais quand on le prend pour une mauvaise cause, il est encore *plus grand et plus difficile*, dès qu'on s'en apperçoit, *de rentrer en soi-même* et de se radoucir, comme le fait M. Rousseau dans quelques endroits de ses observations, où, sur le chapitre des modifications, il a passé nos espérances.

tiles. Nous avons fait voir qu'elle faisoit un délassement aussi charmant qu'honnête ; qu'elle célébroit les grands hommes, les vertus, l'auteur de toutes les vertus. M. Rousseau connoît mieux qu'un autre ses utilités, ses avantages, puisqu'il en fait son étude, puisqu'il s'est chargé de remplir cette brillante partie des travaux encyclopédiques: il n'y a pas d'apparence qu'il ajoute cette nouvelle contradiction entre sa conduite et ses discours. La musique sera donc un de ces arts exceptés, un de ces arts qui ne dépraveront point les mœurs....

Et tous ces lieux communs de morale lubrique,
Que Lulli réchauffa des sons de sa musique,

(BOILEAU, Satire X.)

seront simplement des abus d'une chose bonne en elle-même, mais d'une chose dont on *n'abuse* pas *beaucoup*, dont on *n'abuse* pas *toujours;* car autrement je suis sûr que M. Rousseau ne voudroit pas être l'apôtre d'une pareille doctrine.

Notre auteur s'humanisera, à ce que j'espere, à l'égard des autres arts, en faveur de l'harmonie qu'il cultive, et qui est si

propre à adoucir les humeurs les plus sauvages : l'affaire est déja plus d'à moitié faite. Nous croyons avoir bien prouvé que les sciences et les arts ont une infinité d'utilités ; qu'ils fournissent à mille et mille besoins. Nous avons ajouté à ces avantages essentiels, qu'ils rendent les hommes plus humains, plus sociables, moins féroces, moins méchans ; qu'ils les sauvent de l'oisiveté, mere de tous les vices. M. Rousseau convient de tous ces chefs : il blâme *l'ignorance féroce*, *brutale*, qui rend *l'homme semblable* aux bêtes ; et il en conclut que telle est l'ignorance de l'homme abandonné à la simple nature. Il avoue que *les sciences*, *les arts*, *adoucissent la férocité des hommes ;* qu'ils font *une diversion à leurs passions ; que les lumieres du méchant sont encore moins à craindre que sa brutale stupidité ; qu'elles le rendent au moins plus circonspect sur le mal qu'il pourroit faire, par la connoissance de celui qu'il en recevroit lui-même.* Donc nous sommes meilleurs dans ce siecle éclairé, que dans les siecles d'ignorance et de barbarie. Telle est la doctrine que j'ai soutenue dans toutes les notes pré-

cédentes. M. Rousseau en convient enfin. *Habemus confitentem reum.* Et le procès me paroît absolument terminé ; au moins j'espere qu'il sera regardé comme tel par le public équitable et connoisseur. (*)

(*) Jean Jacques dédaigna de se mesurer avec ce nouvel athlete. Il semble que dans la foule de ses adversaires il n'ait apperçu que le roi de Pologne, bien plus estimable encore par ses vertus que par ses talens littéraires, et M. Bordes, que Rousseau compta long-temps au nombre de ses amis. (G. B.)

DISCOURS

SUR

LES AVANTAGES

DES

SCIENCES ET DES ARTS,

Prononcé dans l'assemblée publique de l'académie des sciences et belles-lettres de Lyon, le 22 juin 1751,

PAR M. BORDES.

DISCOURS

SUR

LES AVANTAGES

DES

SCIENCES ET DES ARTS,

Prononcé dans l'assemblée publique de l'académie des sciences et belles-lettres de Lyon, le 22 juin 1751,

PAR M. BORDES.

On est désabusé depuis long-temps de la chimere de l'âge d'or : par-tout la barbarie a précédé l'établissement des sociétés ; c'est une vérité prouvée par les annales de tous les peuples. Par-tout les besoins et les crimes forcerent les hommes à se réunir, à s'imposer des lois, à s'enfermer dans des remparts. Les premiers dieux et les pre-

P 4

miers rois furent des bienfaiteurs ou des tyrans ; la reconnoissance et la crainte éleverent les trônes et les autels. La superstition et le despotisme vinrent alors couvrir la face de la terre : de nouveaux malheurs, de nouveaux crimes succéderent; les révolutions se multiplierent.

A travers ce vaste spectacle des passions et des miseres des hommes, nous appercevons à peine quelques contrées plus sages et plus heureuses. Tandis que la plus grande partie du monde étoit inconnue, que l'Europe étoit sauvage, et l'Asie esclave, la Grece pensa, et s'éleva par l'esprit à tout ce qui peut rendre un peuple recommandable. Des philosophes formerent ses mœurs et lui donnerent des lois.

Si l'on refuse d'ajouter foi aux traditions qui nous disent que les *Orphée* et les *Amphion* attirerent les hommes du fond des forêts par la douceur de leurs chants, on est forcé, par l'histoire, de convenir que cette heureuse révolution est due aux arts utiles et aux sciences. Quels hommes étoient-ce que ces premiers législateurs de la Grece ?

Peut-on nier qu'ils ne fussent les plus vertueux et les plus savans de leur siecle? Ils avoient acquis tout ce que l'étude et la réflexion peuvent donner de lumieres à l'esprit, et ils y avoient joint les secours de l'expérience par les voyages qu'ils avoient entrepris en Crete, en Egypte, chez toutes les nations où ils avoient cru trouver à s'instruire.

Tandis qu'ils établissoient leurs divers systêmes de politique, par qui les passions particulieres devenoient le plus sûr instrument du bien public, et qui faisoient germer la vertu du sein même de l'amour-propre, d'autres philosophes écrivoient sur la morale, remontoient aux premiers principes des choses, observoient la nature et ses effets. La gloire de l'esprit et celle des armes avançoient d'un pas égal; les sages et les héros naissoient en foule; à côté des Miltiade et des Thémistocle on trouvoit les Aristide et les Socrate. La superbe Asie vit briser ses forces innombrables contre une poignée d'hommes que la philosophie conduisoit à la gloire. Tel est l'infaillible

effet des connoissances de l'esprit : les mœurs et les lois sont la seule source du véritable héroïsme. En un mot, la Grece dut tout aux sciences, et le reste du monde dut tout à la Grece.

Opposera-t-on à ce brillant tableau les mœurs grossieres des Perses et des Scythes ? J'admirerai, si l'on veut, des peuples qui passent leur vie à la guerre ou dans les bois, qui couchent sur la terre et vivent de légumes. Mais est-ce parmi eux qu'on ira chercher le bonheur ? Quel spectacle nous présenteroit le genre humain composé uniquement de laboureurs, de soldats, de chasseurs et de bergers ? Faut-il donc, pour être digne du nom d'homme, vivre comme les lions et les ours ? Erigera-t-on en vertus les facultés de l'instinct pour se nourrir, se perpétuer et se défendre ? Je ne vois là que des vertus animales peu conformes à la dignité de notre être ; le corps est exercé, mais l'ame esclave ne fait que ramper et languir.

Les Perses n'eurent pas plutôt fait la conquête de l'Asie qu'ils perdirent leurs

mœurs; les Scythes dégénérerent aussi, quoique plus tard : des vertus si sauvages sont trop contraires à l'humanité pour être durables. Se priver de tout et ne desirer rien est un état trop violent; une ignorance si grossiere ne sauroit être qu'un état de passage : il n'y a que la stupidité et la misere qui puissent y assujettir les hommes.

Sparte, ce phénomene politique, cette république de soldats vertueux, est le seul peuple qui ait eu la gloire d'être pauvre par institution et par choix. Ses lois si admirées avoient pourtant de grands défauts. La dureté des maîtres et des peres, l'exposition des enfans, le vol autorisé, la pudeur violée dans l'éducation et les mariages, une oisiveté éternelle, les exercices du corps recommandés uniquement, ceux de l'esprit proscrits et méprisés, l'austérité et la férocité des mœurs qui en étoient la suite, et qui aliénerent bientôt tous les alliés de la république, sont déja d'assez justes reproches : peut-être ne se borneroient-ils pas là si les particularités de son histoire intérieure nous étoient mieux connues. Elle se fit une vertu artificielle en

se privant de l'usage de l'or ; mais que devenoient les vertus de ses citoyens sitôt qu'ils s'éloignoient de leur patrie? Lysander et Pausanias n'en furent que plus aisés à corrompre. Cette nation, qui ne respiroit que la guerre, s'est-elle fait une gloire plus grande dans les armes que sa rivale qui avoit réuni toutes les sortes de gloire? Athenes ne fut pas moins guerriere que Sparte; elle fut de plus savante, ingénieuse et magnifique ; elle enfanta tous les arts et tous les talens ; et, dans le sein même de la corruption qu'on lui reproche, elle donna le jour au plus sage des Grecs. Après avoir été plusieurs fois sur le point de vaincre, elle fut vaincue, il est vrai ; et il est surprenant qu'elle ne l'eût pas été plutôt, puisque l'Attique étoit un pays tout ouvert, et qui ne pouvoit se défendre que par une très grande supériorité de succès. La gloire des Lacédémoniens fut peu solide ; la prospérité corrompit leurs institutions, trop bizarres pour pouvoir se conserver long-temps : la fiere Sparte perdit ses mœurs comme la savante Athenes. Elle ne fit plus rien depuis qui

fût digne de sa réputation ; et, tandis que les Athéniens et plusieurs autres villes luttoient contre la Macédoine pour la liberté de la Grece, Sparte seule languissoit dans le repos, et voyoit préparer de loin sa destruction, sans songer à la prévenir.

Mais enfin je suppose que tous les états dont la Grece étoit composée eussent suivi les mêmes lois que Sparte, que nous resteroit-il de cette contrée si célebre ? A peine son nom seroit parvenu jusqu'à nous. Elle auroit dédaigné de former des historiens pour transmettre sa gloire à la postérité ; le spectacle de ses farouches vertus eût été perdu pour nous : il nous seroit indifférent, par conséquent, qu'elles eussent existé ou non. Ces nombreux systêmes de philosophie qui ont épuisé toutes les combinaisons possibles de nos idées, et qui, s'ils n'ont pas étendu beaucoup les limites de notre esprit, nous ont appris du moins où elles étoient fixées ; ces chefs-d'œuvre d'éloquence et de poésie qui nous ont enseigné toutes les routes du cœur ; les arts utiles ou agréables qui conser-

vent ou embellissent la vie ; enfin l'inestimable tradition des pensées et des actions de tous les grands hommes qui ont fait la gloire ou le bonheur de l'humanité : toutes ces précieuses richesses de l'esprit eussent été perdues pour jamais. Les siecles se seroient accumulés ; les générations des hommes se seroient succédé comme celles des animaux, sans aucun fruit pour leur postérité, et n'auroient laissé après elles qu'un souvenir confus de leur existence ; le monde auroit vieilli, et les hommes seroient demeurés dans une enfance éternelle.

Que prétendent enfin les ennemis de la science ? Quoi ! le don de penser seroit un présent funeste de la divinité ! les connoissances et les mœurs seroient incompatibles ! la vertu seroit un vain fantôme produit par un instinct aveugle, et le flambeau de la raison la feroit évanouir en voulant l'éclaircir ! quelle étrange idée voudroit-on nous donner et de la raison et de la vertu !

Comment prouve-t-on de si bizarres paradoxes ? On objecte que les sciences et

les arts ont porté un coup mortel aux mœurs anciennes, aux institutions primitives des états : on cite pour exemple Athenes et Rome. Euripide et Démosthene ont vu Athenes livrée aux Spartiates et aux Macédoniens ; Horace, Virgile et Cicéron, ont été contemporains de la ruine de la liberté romaine ; les uns et les autres ont été témoins des malheurs de leurs pays : ils en ont donc été la cause. Conséquence peu fondée, puisqu'on en pourroit dire autant de Socrate et de Caton.

En accordant que l'altération des lois et la corruption des mœurs aient beaucoup influé sur ces grands évènemens, me forcera-t-on de convenir que les sciences et les arts y aient contribué ? La corruption suit de près la prospérité : les sciences font, pour l'ordinaire, leurs plus rapides progrès dans le même temps : des choses si diverses peuvent naître ensemble et se rencontrer ; mais c'est sans aucune relation entre elles de cause et d'effet.

Athenes et Rome étoient petites et pauvres dans leurs commencemens ; tous leurs citoyens étoient soldats, toutes leurs vertus

étoient nécessaires; les occasions même de corrompre leurs mœurs n'existoient pas. Peu après elles acquirent des richesses et de la puissance. Une partie des citoyens ne fut plus employée à la guerre : on apprit à jouir et à penser. Dans le sein de leur opulence ou de leur loisir, les uns perfectionnerent le luxe, qui fait la plus ordinaire occupation des gens heureux : d'autres, ayant reçu de la nature de plus favorables dispositions, étendirent les limites de l'esprit, et créerent une gloire nouvelle.

Ainsi, tandis que les uns, par le spectacle des richesses et des voluptés, profanoient les lois et les mœurs, les autres allumoient le flambeau de la philosophie et des arts, instruisoient, ou célébroient les vertus, et donnoient naissance à ces noms si chers aux gens qui savent penser, l'atticisme et l'urbanité. Des occupations si opposées peuvent-elles donc mériter les mêmes qualifications? pouvoient-elles produire les mêmes effets?

Je ne nierai pas que la corruption générale ne se soit répandue quelquefois jusques sur les lettres, et qu'elle n'ait produit des

des excès dangereux; mais doit-on confondre la noble destination des sciences avec l'abus criminel qu'on en a pu faire? mettra-t-on dans la balance quelques épigrammes de Catulle ou de Martial, contre les nombreux volumes philosophiques, politiques et moraux, de Cicéron, contre le sage poëme de Virgile?

D'ailleurs les ouvrages licencieux sont ordinairement le fruit de l'imagination, et non celui de la science et du travail. Les hommes, dans tous les temps et dans tous les pays, ont eu des passions; ils les ont chantées. La France avoit des romanciers et des troubadours long-temps avant qu'elle eût des savans et des philosophes. En supposant donc que les sciences et les arts eussent été étouffés dans leur berceau, toutes les idées inspirées par les passions n'en auroient pas moins été réalisées en prose et en vers; avec cette différence, que nous aurions eu de moins tout ce que les philosophes, les poëtes et les historiens ont fait pour nous plaire ou pour nous instruire.

Athenes fut enfin forcée de céder à la fortune de la Macédoine; mais elle ne céda

qu'avec l'univers. C'étoit un torrent rapide qui entraînoit tout; et c'est perdre le temps que de chercher des causes particulieres où l'on voit une force supérieure si marquée.

Rome, maîtresse du monde, ne trouvoit plus d'ennemis ; il s'en forma dans son sein. Sa grandeur fit sa perte. Les lois d'une petite ville n'étoient pas faites pour gouverner le monde entier : elles avoient pu suffire contre les factions des Manlius, des Cassius et des Gracques : elles succomberent sous les armées de Sylla, de César et d'Octave : Rome perdit sa liberté ; mais elle conserva sa puissance. Opprimée par les soldats qu'elle payoit; elle étoit encore la terreur des nations. Ses tyrans étoient tour-à-tour déclarés peres de la patrie, et massacrés. Un monstre indigne du nom d'homme se faisoit proclamer empereur ; et l'auguste corps du sénat n'avoit plus d'autre fonction que celle de le mettre au rang des dieux. Etranges alternatives d'esclavage et de tyrannie, mais telles qu'on les a vues dans tous les états où la milice disposoit du trône. Enfin, de nom-

breuses irruptions de barbares vinrent renverser et fouler aux pieds ce vieux colosse ébranlé de toutes parts; et de ses débris se formerent tous les empires qui ont subsisté depuis.

Ces sanglantes révolutions ont-elles donc quelque chose de commun avec les progrès des lettres? Par-tout je vois des causes purement politiques. Si Rome eut encore quelques beaux jours, ce fut sous des empereurs philosophes. Séneque a-t-il donc été le corrupteur de Néron? est-ce l'étude de la philosophie et des arts qui fit autant de monstres des Caligula, des Domitien, des Héliogabale? Les lettres, qui s'étoient élevées avec la gloire de Rome, ne tomberent-elles pas sous ces regnes cruels? Elles s'affoiblirent ainsi par degrés avec le vaste empire auquel la destinée du monde sembloit être attachée : leurs ruines furent communes; et l'ignorance envahit l'univers une seconde fois avec la barbarie et la servitude, ses compagnes fideles.

Disons donc que les muses aiment la liberté, la gloire et le bonheur. Par-tout je les vois prodiguer leurs bienfaits sur les

nations, au moment où elles sont le plus florissantes. Elles n'ont plus redouté les glaces de la Russie, sitôt qu'elles ont été attirées dans ce puissant empire par le héros singulier qui en a été, pour ainsi dire, le créateur : le législateur de Berlin, le conquérant de la Silésie, les fixe aujourd'hui dans le nord de l'Allemagne, qu'elles font retentir de leurs chants.

S'il est arrivé quelquefois que la gloire des empires n'a pas survécu long-temps à celle des lettres, c'est qu'elle étoit à son comble lorsque les lettres ont été cultivées, et que le sort des choses humaines est de ne pas durer long-temps dans le même état. Mais, bien loin que les sciences y contribuent, elles périssent infailliblement, frappées des mêmes coups; en sorte que l'on peut observer que les progrès des lettres et leur déclin sont ordinairement dans une juste proportion avec la fortune et l'abaissement des empires.

Cette vérité se confirme encore par l'expérience des derniers temps. L'esprit humain, après une éclipse de plusieurs siecles, sembla s'éveiller d'un profond sommeil. On

fouilla dans les cendres antiques, et le feu sacré se ralluma de toutes parts. Nous devons encore aux Grecs cette seconde génération des sciences. Mais dans quel temps reprirent-elles cette nouvelle vie? ce fut lorsque l'Europe, après tant de convulsions violentes, eut enfin pris une position assurée et une forme plus heureuse.

Ici se développe un nouvel ordre de choses. Il ne s'agit plus de ces petits royaumes domestiques renfermés dans l'enceinte d'une ville; de ces peuples condamnés à combattre pour leurs héritages et leurs maisons, tremblant sans cesse pour une patrie toujours prête à leur échapper : c'est une monarchie vaste et puissante, combinée dans toutes ses parties par une législation profonde. Tandis que cent mille soldats combattent gaiement pour la sûreté de l'état, vingt millions de citoyens heureux et tranquilles, occupés à sa prospérité intérieure, cultivent sans alarmes les immenses campagnes, font fleurir les lois, le commerce, les arts et les lettres, dans l'enceinte des villes : toutes les professions diverses, appliquées uniquement à leur objet, sont maintenues dans

un juste équilibre, et dirigées au bien général par la main puissante qui les conduit et les anime. Telle est la foible image du beau regne de Louis XIV et de celui sous lequel nous avons le bonheur de vivre : la France, riche, guerriere et savante, est devenue le modele et l'arbitre de l'Europe; elle sait vaincre, et chanter ses victoires : ses philosophes mesurent la terre, et son roi la pacifie.

Qui osera soutenir que le courage des François ait dégénéré depuis qu'ils ont cultivé les lettres? Dans quel siecle a-t-il éclaté plus glorieusement qu'à Montalban, Lawfelt, et dans tant d'autres occasions que je pourrois citer? Ont-ils jamais fait paroître plus de constance que dans les retraites de Prague et de Baviere? Qu'y a-t-il enfin de supérieur dans l'antiquité au siege de Berg-op-Zoom, et à ces braves grenadiers renouvelés tant de fois, qui voloient avec ardeur aux mêmes postes où ils venoient de voir foudroyer ou engloutir les héros qui les précédoient?

En vain veut-on nous persuader que le rétablissement des sciences a gâté les mœurs.

On est d'abord obligé de convenir que les vices grossiers de nos ancêtres sont presque entièrement proscrits parmi nous.

C'est déja un grand avantage pour la cause des lettres, que cet aveu qu'on est forcé de faire. En effet les débauches, les querelles, et les combats qui en étoient les suites, les violences des grands, la tyrannie des peres, la bizarrerie de la vieillesse, les égaremens impétueux des jeunes gens, tous ces excès si communs autrefois, funestes effets de l'ignorance et de l'oisiveté, n'existent plus depuis que nos mœurs ont été adoucies par les connoissances dont tous les esprits sont occupés ou amusés.

On nous reproche des vices raffinés et délicats. C'est que par-tout où il y a des hommes, il y aura des vices : mais les voiles ou la parure dont ils se couvrent, sont du moins l'aveu de leur honte, et un témoignage du respect public pour la vertu.

S'il y a des modes de folie, de ridicule et de corruption, elles ne se trouvent que dans la capitale seulement, et ce n'est même que dans un tourbillon d'hommes

perdus par les richesses et l'oisiveté. Les provinces entieres et la plus grande partie de Paris ignorent ces excès ou ne les connoissent que de nom. Jugera-t-on toute la nation sur les travers d'un petit nombre d'hommes ? Des écrits ingénieux réclament cependant contre ces abus ; la corruption ne jouit de ses prétendus succès que dans des têtes ignorantes ; les sciences et les lettres ne cessent point de déposer contre elle ; la morale la démasque, la philosophie humilie ses petits triomphes ; la comédie, la satyre, l'épigramme, la percent de mille traits.

Les bons livres sont la seule défense des esprits foibles, c'est-à-dire des trois quarts des hommes, contre la contagion de l'exemple. Il n'appartient qu'à eux de conserver fidèlement le dépôt des mœurs. Nos excellens ouvrages de morale survivront éternellement à ces brochures licencieuses qui disparoissent rapidement avec le goût de mode qui les a fait naître. C'est outrager injustement les sciences et les arts, que de leur imputer ces productions honteuses. L'esprit seul, échauffé par les pas-

sions, suffit pour les enfanter. Les savans, les philosophes, les grands orateurs et les grands poëtes, bien loin d'en être les auteurs, les méprisent, ou même ignorent leur existence : il y a plus ; dans le nombre infini des grands écrivains en tout genre qui ont illustré le dernier regne, à peine en trouve-t-on deux ou trois qui aient abusé de leurs talens. Quelle proportion entre les reproches qu'on peut leur faire, et les avantages immortels que le genre humain a retirés des sciences cultivées ? Des écrivains, la plupart obscurs, se sont jetés de nos jours dans de plus grands excès : heureusement cette corruption a peu duré ; elle paroît presque entièrement éteinte ou épuisée. Mais cela étoit une suite particuliere du goût léger et frivole de notre nation ; l'Angleterre et l'Italie n'ont point de semblables reproches à faire aux lettres.

Je pourrois me dispenser de parler du luxe, puisqu'il naît immédiatement des richesses, et non des sciences et des arts. Et quel rapport peut avoir avec les lettres le luxe du faste et de la mollesse, qui est

le seul que la morale puisse condamner ou restreindre ?

Il est, à la vérité, une sorte de luxe ingénieux et savant qui anime les arts et les éleve à la perfection. C'est lui qui multiplie les productions de la peinture, de la sculpture et de la musique. Les choses les plus louables en elles-mêmes doivent avoir leurs bornes; et une nation seroit justement méprisée qui, pour augmenter le nombre des peintres et des musiciens, se laisseroit manquer de laboureurs et de soldats. Mais lorsque les armées sont completes et la terre cultivée, à quoi employer le loisir du reste des citoyens? Je ne vois pas pourquoi ils ne pourroient pas se donner des tableaux, des statues et des spectacles.

Vouloir rappeler les grands états aux petites vertus des petites républiques, c'est vouloir contraindre un homme fort et robuste à bégayer dans un berceau; c'étoit la folie de Caton: avec l'humeur et les préjugés héréditaires dans sa famille, il déclama toute sa vie, combattit, et mourut enfin sans avoir rien fait d'utile pour sa

patrie. Les anciens Romains labouroient d'une main et combattoient de l'autre. C'étoient de grands hommes, je le crois, quoiqu'ils ne fissent que de petites choses : ils se consacroient tout entiers à leur patrie, parcequ'elle étoit éternellement en danger. Dans ces premiers temps, on ne savoit qu'exister ; la tempérance et le courage ne pouvoient être de vraies vertus, ce n'étoient que des qualités forcées : on étoit alors dans une impossibilité physique d'être voluptueux ; et qui vouloit être lâche devoit se résoudre à être esclave. Les états s'accrurent : l'inégalité des biens s'introduisit nécessairement : un proconsul d'Asie pouvoit-il être aussi pauvre que ces consuls anciens, demi-bourgeois et demi-paysans, qui ravageoient un jour les champs des Fidénates, et revenoient le lendemain cultiver les leurs? Les circonstances seules ont fait ces différences : la pauvreté ni la richesse ne font point la vertu ; elle est uniquement dans le bon ou le mauvais usage des biens ou des maux que nous avons reçus de la nature et de la fortune.

Après avoir justifié les lettres sur l'article du luxe, il me reste à faire voir que la politesse qu'elles ont introduite dans nos mœurs est un des plus utiles présens qu'elles pussent faire aux hommes. Supposer que la politesse n'est qu'un masque trompeur qui voile tous les vices, c'est présenter l'exception au lieu de la regle, et l'abus de la chose à la place de la chose même.

Mais que deviendront ces accusations, si la politesse n'est en effet que l'expression d'une ame douce et bienfaisante? L'habitude d'une si louable imitation seroit seule capable de nous élever jusqu'à la vertu même : tel est l'empire de la coutume ; nous devenons enfin ce que nous feignons d'être. Il entre dans la politesse des mœurs plus de philosophie qu'on ne pense ; elle respecte le nom et la qualité d'homme ; elle seule conserve entre eux une sorte d'égalité fictive ; foible, mais précieux reste de leur ancien droit naturel. Entre égaux, elle devient la médiatrice de leur amour-propre ; elle est le sacrifice perpétuel de l'humeur et de l'esprit de singularité.

Dira-t-on que tout un peuple qui exerce habituellement ces démonstrations de douceur, de bienveillance, n'est composé que de perfides et de dupes? Croira-t-on que tous soient en même temps et trompeurs et trompés?

Nos cœurs ne sont point assez parfaits pour se montrer sans voile: la politesse est un vernis qui adoucit les teintes tranchantes des caracteres; elle rapproche les hommes, et les engage à s'aimer par les ressemblances générales qu'elle répand sur eux: sans elle la société n'offriroit que des disparates et des chocs; on se haïroit par les petites choses; et avec cette disposition il seroit difficile de s'aimer, même pour les plus grandes qualités. On a plus souvent besoin de complaisance que de services; l'ami le plus généreux m'obligera peut-être tout au plus une fois dans sa vie, mais une société douce et polie embellit tous les momens du jour. Enfin la politesse place les vertus; elle seule leur enseigne ces combinaisons fines qui les subordonnent les unes aux autres dans d'admirables proportions, ainsi que ce juste

milieu, au-deçà et au-delà duquel elles perdent infiniment de leur prix.

On ne se contente pas d'attaquer les sciences dans les effets qu'on leur attribue; on les empoisonne jusques dans leur source; on nous peint la curiosité comme un penchant funeste; on charge son portrait des couleurs les plus odieuses. J'avouerai que l'allégorie de Pandore peut avoir un bon côté dans le sytême moral; mais il n'en est pas moins vrai que nous devons à nos connoissances, et par conséquent à notre curiosité, tous les biens dont nous jouissons. Sans elle, réduits à la condition des brutes, notre vie se passeroit à ramper sur la petite portion de terrain destinée à nous nourrir, et à nous engloutir un jour. L'état d'ignorance est un état de crainte et de besoin : tout est danger alors pour notre fragilité : la mort gronde sur nos têtes, elle est cachée dans l'herbe que nous foulons aux pieds. Lorsqu'on craint tout, et qu'on a besoin de tout, quelle disposition plus raisonnable que celle de vouloir tout connoître ?

Telle est la noble distinction d'un être

pensant. Seroit-ce donc en vain que nous aurions été doués seuls de cette faculté divine ? C'est s'en rendre digne que d'en user.

Les premiers hommes se contenterent de cultiver la terre pour en tirer le blé : ensuite on creusa dans ses entrailles, on en arracha les métaux. Les mêmes progrès se sont faits dans les sciences : on ne s'est pas contenté des découvertes les plus nécessaires ; on s'est attaché avec ardeur à celles qui ne paroissoient que difficiles et glorieuses. Quel étoit le point où l'on auroit dû s'arrêter ? Ce que nous appelons génie n'est autre chose qu'une raison sublime et courageuse ; il n'appartient qu'à lui seul de se juger.

Ces globes lumineux placés loin de nous à des distances si énormes sont nos guides dans la navigation ; et l'étude de leurs situations respectives, qu'on n'a peut-être regardée d'abord que comme l'objet de la curiosité la plus vaine, est devenue une des sciences les plus utiles. La propriété singuliere de l'aimant, qui n'étoit pour nos peres qu'une énigme frivole de la nature,

nous a conduits, comme par la main, à travers l'immensité des mers.

Deux verres placés et taillés d'une certaine maniere nous ont montré une nouvelle scene de merveilles que nos yeux ne soupçonnoient pas.

Les expériences du tube électrisé sembloient n'être qu'un jeu : peut-être leur devra-t-ón un jour la connoissance du regne universel de la nature.

Après la découverte de ces rapports si imprévus, si majestueux, entre les plus petites et les plus grandes choses, quelles connoissances oserions-nous dédaigner? En savons-nous assez pour mépriser ce que nous ne savons pas? Bien loin d'étouffer la curiosité, ne semble-t-il pas au contraire que l'Être suprême ait voulu la réveiller par des découvertes singulieres, qu'aucune analogie n'avoit annoncées?

Mais de combien d'erreurs est assiégée l'étude de la vérité! Quelle audace, nous dit-on, ou plutôt quelle témérité de s'engager dans des routes trompeuses où tant d'autres se sont égarés! Sur ces principes il n'y aura plus rien que nous osions entreprendre;

dre; la crainte éternelle des maux nous privera de tous les biens où nous aurions pu aspirer, puisqu'il n'en est point sans mélange. La véritable sagesse, au contraire, consiste seulement à les épurer autant que notre condition le permet.

Tous les reproches que l'on fait à la philosophie attaquent l'esprit humain, ou plutôt l'auteur de la nature, qui nous a faits tels que nous sommes. Les philosophes étoient des hommes; ils se sont trompés. Doit-on s'en étonner? Plaignons-les, profitons de leurs fautes, et corrigeons-nous; songeons que c'est à leurs erreurs multipliées que nous devons la possession des vérités dont nous jouissons. Il falloit épuiser les combinaisons de tous ces divers systêmes, la plupart si répréhensibles et si outrés, pour parvenir à quelque chose de raisonnable. Mille routes conduisent à l'erreur; une seule mene à la vérité. Faut-il être surpris qu'on se soit mépris si souvent sur celle-ci, et qu'elle ait été découverte si tard?

L'esprit humain étoit trop borné pour embrasser d'abord la totalité des choses.

Chacun de ces philosophes ne voyoit qu'une face : ceux-là rassembloient les motifs de douter ; ceux-ci réduisoient tout en dogmes : chacun d'eux avoit son principe favori, son objet dominant, auquel il rapportoit toutes ses idées. Les uns faisoient entrer la vertu dans la composition du bonheur, qui étoit la fin de leurs recherches; les autres se proposoient la vertu même comme leur unique objet, et se flattoient d'y rencontrer le bonheur. Il y en avoit qui regardoient la solitude et la pauvreté comme l'asyle des mœurs : d'autres usoient des richesses comme d'un instrument de leur félicité et de celle d'autrui: quelques uns fréquentoient les cours et les assemblées publiques, pour rendre leur sagesse utile aux rois et aux peuples. Un seul homme n'est pas tous ; un seul esprit, un seul systême, n'enferme pas toute la science ; c'est par la comparaison des extrêmes que l'on saisit enfin le juste milieu : c'est par le combat des erreurs qui s'entre-détruisent, que la vérité triomphe : ces diverses parties se modifient, s'élevent et se perfectionnent mutuellement ; elles se rappro-

chent enfin pour former la chaîne des vérités ; les nuages se dissipent, et la lumiere de l'évidence se leve.

Je ne dissimulerai cependant pas que les sciences ont rarement atteint l'objet qu'elles s'étoient proposé. La métaphysique vouloit connoître la nature des esprits, et, non moins utile peut-être, elle n'a fait que nous développer leurs opérations : le physicien a entrepris l'histoire de la nature, et n'a imaginé que des romans ; mais, en poursuivant un objet chimérique, combien n'a-t-il pas fait de découvertes admirables ! La chymie n'a pu nous donner de l'or, et sa folie nous a valu d'autres miracles dans ses analyses et ses mélanges. Les sciences sont donc utiles jusques dans leurs écarts et leurs déréglemens ; il n'y a que l'ignorance qui n'est jamais bonne à rien. Peut-être ont-elles trop élevé leurs prétentions. Les anciens, à cet égard, paroissoient plus sages que nous : nous avons la manie de vouloir procéder toujours par démonstrations ; il n'y a si petit professeur qui n'ait ses argumens et ses dogmes, et par conséquent ses erreurs et ses absurdités. Ci-

céron et Platon traitoient la philosophie en dialogues : chacun des interlocuteurs faisoit valoir son opinion ; on disputoit, on cherchoit, et on ne se piquoit point de prononcer. Nous n'avons peut-être que trop écrit sur l'évidence ; elle est plus propre à être sentie qu'à être définie : mais nous avons presque perdu l'art de comparer les probabilités et les vraisemblances, et de calculer le degré de consentement qu'on leur doit. Qu'il y a peu de choses démontrées ! et combien n'y en a-t-il pas qui ne sont que probables ! Ce seroit rendre un grand service aux hommes que de donner une méthode pour l'opinion.

L'esprit de systême, qui s'est long-temps attaché à des objets où il ne pouvoit presque que nous égarer, devroit régler l'acquisition, l'enchaînement et le progrès de nos idées : nous avons besoin d'un ordre entre les diverses sciences, pour nous conduire des plus simples aux plus composées, et parvenir ainsi à construire une espece d'observatoire spirituel, d'où nous puissions contempler toutes nos connoissances, ce qui est le plus haut degré de l'esprit.

La plupart des sciences ont été faites au hasard ; chaque auteur a suivi l'idée qui le dominoit, souvent sans savoir où elle devoit le conduire : un jour viendra où tous les livres seront extraits et refondus conformément à un certain système qu'on se sera formé ; alors les esprits ne feront plus de pas inutiles, hors de la route, et souvent en arriere. Mais quel est le génie en état d'embrasser toutes les connoissances humaines, de choisir le meilleur ordre pour les présenter à l'esprit ? Sommes-nous assez avancés pour cela ? Il est du moins glorieux de le tenter : la nouvelle Encyclopédie doit former une époque mémorable dans l'histoire des lettres.

Le temple des sciences est un édifice immense, qui ne peut s'achever que dans la durée des siecles. Le travail de chaque homme est peu de chose dans un ouvrage si vaste; mais le travail de chaque homme y est nécessaire. Le ruisseau qui porte ses eaux à la mer, doit-il s'arrêter dans sa course, en considérant la petitesse de son tribut? Quels éloges ne doit-on pas à ces hommes généreux qui ont pensé et écrit pour

la postérité ! Ne bornons point nos idées à notre vie propre ; étendons-les sur la vie totale du genre humain ; méritons d'y participer ; et que l'instant rapide où nous aurons vécu soit digne d'être marqué dans son histoire.

Pour bien juger de l'élévation d'un philosophe ou d'un homme de lettres au-dessus du commun des hommes, il ne faut que considérer le sort de leurs pensées : celles de l'un, utiles à la société générale, sont immortelles et consacrées à l'admiration de tous les siecles ; tandis que les autres voient disparoître toutes leurs idées avec le jour, la circonstance, le moment qui les a vues naître : chez les trois quarts des hommes, le lendemain efface la veille sans qu'il en reste la moindre trace.

Je ne parlerai point de l'astrologie judiciaire, de la cabale, et de toutes les sciences qu'on appeloit occultes : elles n'ont servi qu'à prouver que la curiosité est un penchant invincible ; et quand les vraies sciences n'auroient fait que nous délivrer de celles qui en usurpoient si honteusement le nom, nous leur devrions déja beaucoup.

On nous oppose un jugement de Socrate, qui porta non sur les savans, mais sur les sophistes, non sur les sciences, mais sur l'abus qu'on en peut faire. Socrate étoit chef d'une secte qui enseignoit à douter, et il censuroit avec justice l'orgueil de ceux qui prétendoient tout savoir. La vraie science est bien éloignée de cette affectation. Socrate est ici témoin contre lui-même ; le plus savant des Grecs ne rougissoit point de son ignorance. Les sciences n'ont donc pas leurs sources dans nos vices ; elles ne sont donc pas toutes nées de l'orgueil humain ; déclamation vaine, qui ne peut faire illusion qu'à des esprits prévenus.

On demande, par exemple, ce que deviendroit l'histoire, s'il n'y avoit ni guerriers, ni tyrans, ni conspirateurs. Je réponds qu'elle seroit l'histoire des vertus des hommes. Je dirai plus : si les hommes étoient tous vertueux, ils n'auroient plus besoin ni de juges, ni de magistrats, ni de soldats. A quoi s'occuperoient-ils ? Il ne leur resteroit que les sciences et les arts. La contemplation des choses naturelles, l'exercice de l'es-

prit, sont donc la plus noble et la plus pure fonction de l'homme.

Dire que les sciences sont nées de l'oisiveté, c'est abuser visiblement des termes. Elles naissent du loisir, il est vrai; mais elles garantissent de l'oisiveté. Le citoyen que ses besoins attachent à la charrue, n'est pas plus occupé que le géometre ou l'anatomiste : j'avoue que son travail est de premiere nécessité; mais, sous prétexte que le pain est nécessaire, faut-il que tout le monde se mette à labourer la terre? et parcequ'il est plus nécessaire que les lois, le laboureur sera-t-il élevé au-dessus du magistrat ou du ministre? Il n'y a point d'absurdités où de pareils principes ne pussent nous conduire.

Il semble, nous dit-on, qu'on ait trop de laboureurs, et qu'on craigne de manquer de philosophes. Je demanderai à mon tour si l'on craint que les professions lucratives ne manquent de sujets pour les exercer. C'est bien mal connoître l'empire de la cupidité : tout nous jette dès notre enfance dans les conditions utiles; et quels préjugés

n'a-t-on pas à vaincre, quel courage ne faut-il pas pour oser n'être qu'un Descartes, un Newton, un Locke !

Sur quel fondement peut-on reprocher aux sciences d'être nuisibles aux qualités morales? Quoi! l'exercice du raisonnement, qui nous a été donné pour guide; les sciences mathématiques, qui, en renfermant tant d'utilités relatives à nos besoins présens, tiennent l'esprit si éloigné des idées inspirées par les sens et par la cupidité; l'étude de l'antiquité, qui fait partie de l'expérience, la premiere science de l'homme; les observations de la nature, si nécessaires à la conservation de notre être, et qui nous élevent jusqu'à son auteur : toutes ces connoissances contribueroient à détruire les mœurs! Par quel prodige opéreroient-elles un effet si contraire aux objets qu'elles se proposent? Et on ose traiter d'éducation insensée celle qui occupe la jeunesse de tout ce qu'il y a jamais eu de noble et d'utile dans l'esprit des hommes! Quoi! les ministres d'une religion pure et sainte, à qui la jeunesse est ordinairement confiée parmi nous, lui laisse-

roient ignorer les devoirs de l'homme et du citoyen ! Suffit-il d'avancer une imputation si injuste pour la persuader ? On prétend nous faire regretter l'éducation des Perses, cette éducation fondée sur des principes barbares, qui donnoit un gouverneur pour apprendre à ne rien craindre, un autre pour la tempérance, un autre enfin pour enseigner à ne point mentir; comme si les vertus étoient divisées et devoient former chacune un art séparé ! La vertu est un être unique, indivisible : il s'agit de l'inspirer, non de l'enseigner; d'en faire aimer la pratique, et non d'en démontrer la théorie.

On se livre ensuite à de nouvelles déclamations contre les arts et les sciences, sous prétexte que le luxe va rarement sans elles, et qu'elles ne vont jamais sans lui. Quand j'accorderois cette proposition, que pourroit-on en conclure ? La plupart des sciences me paroissent d'abord parfaitement désintéressées dans cette prétendue objection : le géometre, l'astronome, le physicien, ne sont pas suspects assurément. A l'égard des arts, s'ils ont en effet quelque rapport avec le luxe, c'est un côté

louable de ce luxe même, contre lequel on déclame tant sans le bien connoître. Quoique cette question doive être regardée comme étrangere à mon sujet, je ne puis m'empêcher de dire que, tant qu'on ne voudra raisonner sur cette matiere que par comparaison du passé au présent, on en tirera les plus mauvaises conséquences du monde. Lorsque les hommes marchoient tout nus, celui qui s'avisa le premier de porter des sabots passa pour un voluptueux : de siecle en siecle on n'a jamais cessé de crier à la corruption, sans comprendre ce qu'on vouloit dire ; le préjugé, toujours vaincu, renaissoit fidèlement à chaque nouveauté.

Le commerce et le luxe sont devenus les liens des nations. La terre, avant eux, n'étoit qu'un champ de bataille, la guerre un brigandage, et les hommes des barbares, qui ne se croyoient nés que pour s'asservir, se piller et se massacrer mutuellement. Tels étoient ces siecles anciens que l'on veut nous faire regretter.

La terre ne suffisoit ni à la nourriture ni au travail de ses habitans ; les sujets

devenoient à charge à l'état sitôt qu'ils étoient désarmés; il falloit les ramener à la guerre pour se soulager d'un poids incommode. Ces émigrations effroyables des peuples du nord, la honte de l'humanité, qui détruisirent l'empire romain et qui désolerent le neuvieme siecle, n'avoient d'autres sources que la misere d'un peuple oisif. Au défaut de l'égalité des biens, qui a été long-temps la chimere de la politique, et qui est impossible dans les grands états, le luxe seul peut nourrir et occuper les sujets. Ils ne deviennent pas moins utiles dans la paix que dans la guerre ; leur industrie sert autant que leur courage. Le travail du pauvre est payé du superflu du riche. Tous les ordres des citoyens s'attachent au gouvernement par les avantages qu'ils en retirent.

Tandis qu'un petit nombre d'hommes jouit avec modération de ce qu'on nomme luxe, et qu'un nombre infiniment plus petit en abuse, parcequ'il faut que les hommes abusent de tout ; il fait l'espoir, l'émulation et la subsistance d'un million de citoyens, qui languiroient sans lui dans les

horreurs de la mendicité. Tel est en France l'état de la capitale. Parcourez les provinces : les proportions y sont encore plus favorables. Vous y trouverez peu d'excès ; le nécessaire commode, assez rare ; l'artisan, le laboureur, c'est-à-dire le corps de la nation, borné à la simple existence : en sorte qu'on peut regarder le luxe comme une humeur jetée sur une très petite partie du corps politique, qui fait la force et la santé du reste.

Mais, nous dit-on, les arts amollissent le courage : on cite quelques peuples lettrés qui ont été peu belliqueux, tels que l'ancienne Egypte, les Chinois, et les Italiens modernes. Quelle injustice d'en accuser les sciences ! Il seroit trop long d'en rechercher ici les causes ; il suffira de citer, pour l'honneur des lettres, l'exemple des Grecs et des Romains, de l'Espagne, de l'Angleterre et de la France, c'est-à-dire des nations les plus guerrieres et les plus savantes.

Des barbares ont fait de grandes conquêtes ; c'est qu'ils étoient très injustes : ils ont vaincu quelquefois des peuples po-

licés ; j'en conclurai, si l'on veut, qu'un peuple n'est pas invincible pour être savant. A toutes ces révolutions j'opposerai seulement la plus vaste et la plus facile conquête qui ait jamais été faite ; c'est celle de l'Amérique, que les arts et les sciences de l'Europe ont subjuguée avec une poignée de soldats ; preuve sans réplique de la différence qu'elles peuvent mettre entre les hommes.

J'ajouterai que c'est enfin une barbarie passée de mode, de supposer que les hommes ne sont nés que pour se détruire. Les talens et les vertus militaires méritent sans doute un rang distingué dans l'ordre de la nécessité : mais la philosophie a épuré nos idées sur la gloire ; l'ambition des rois n'est à ses yeux que le plus monstrueux des crimes : graces aux vertus du prince qui nous gouverne, nous osons célébrer la modération et l'humanité.

Que quelques nations au sein de l'ignorance aient eu des idées de la gloire et de la vertu, ce sont des exceptions si singulieres, qu'elles ne peuvent former aucun préjugé contre les sciences : pour nous en

convaincre, jetons les yeux sur l'immense continent de l'Afrique, où nul mortel n'est assez hardi pour pénétrer, ou assez heureux pour l'avoir tenté impunément. Un bras de mer sépare à peine les contrées savantes et heureuses de l'Europe de ces régions funestes où l'homme est ennemi né de l'homme, où les souverains ne sont que les assassins privilégiés d'un peuple esclave. D'où naissent ces différences si prodigieuses entre des climats si voisins, où sont ces beaux rivages que l'on nous peint parés par les mains de la nature? L'Amérique ne nous offre pas des spectacles moins honteux pour l'espece humaine. Pour un peuple vertueux dans l'ignorance, on en comptera cent barbares ou sauvages. Partout je vois l'ignorance enfanter l'erreur, les préjugés, les violences, les passions et les crimes. La terre abandonnée, sans culture, n'est point oisive; elle produit des épines et des poisons; elle nourrit des monstres.

J'admire les Brutus, les Décius, les Lucrece, les Virginius, les Scévola; mais j'admirerai plus encore un état puissant et bien

gouverné, où les citoyens ne seront point condamnés à des vertus si cruelles.

Cincinnatus vainqueur retournoit à sa charrue : dans un siecle plus heureux, Scipion triomphant revenoit goûter avec Lélius et Térence les charmes de la philosophie et des lettres, et ceux de l'amitié plus précieux encore. Nous célébrons Fabricius, qui, avec ses raves cuites sous la cendre, méprise l'or de Pyrrhus : mais Titus, dans la somptuosité de ses palais, mesurant son bonheur sur celui qu'il procure au monde par ses bienfaits et par ses lois, devient le héros de mon cœur. Au lieu de cet antique héroïsme, superstitieux, rustique ou barbare, que j'admirois en frémissant, j'adore une vertu éclairée, heureuse et bienfaisante; l'idée de mon existence s'embellit : j'apprends à honorer et à chérir l'humanité.

Qui pourroit être assez aveugle ou assez injuste pour n'être pas frappé de ces différences ? Le plus beau spectacle de la nature, c'est l'union de la vertu et du bonheur ; les sciences et les arts peuvent seuls élever la raison à cet accord sublime. C'est

de

de leurs secours qu'elle emprunte des forces pour vaincre les passions, des lumieres pour dissiper leurs prestiges, de l'élévation pour apprécier leurs petitesses, des attraits enfin et des dédommagemens pour se distraire de leurs séductions.

On a dit que le crime n'étoit qu'un faux jugement (*a*). Les sciences, dont le premier objet est l'exercice et la perfection du raisonnement, sont donc les guides les plus assurés des mœurs. L'innocence sans principes et sans lumieres n'est qu'une qualité de tempérament, aussi fragile que lui.

La sagesse éclairée connoît ses ennemis et ses forces. Au moyen de son point de vue fixe, elle purifie les biens matériels et en extrait le bonheur : elle sait tour-à-tour s'abstenir et jouir dans les bornes qu'elle s'est prescrites.

Il n'est pas plus difficile de faire voir l'utilité des arts pour la perfection des mœurs. On comptera les abus que les passions en ont faits quelquefois : mais qui

(*a*) Considérations sur les mœurs.

pourra compter les biens qu'ils ont produits?

Otez les arts du monde, que reste-t-il? les exercices du corps et les passions. L'esprit n'est plus qu'un agent matériel, ou l'instrument du vice. On ne se délivre de ses passions que par des goûts. Les arts sont nécessaires à une nation heureuse : s'ils sont l'occasion de quelques désordres, n'en accusons que l'imperfection même de notre nature; de quoi n'abuse-t-elle pas? Ils ont donné l'être aux plaisirs de l'ame, les seuls qui soient dignes de nous : nous devons à leurs séductions utiles l'amour de la vérité et des vertus, que la plupart des hommes auroient haïes et redoutées, si elles n'eussent été parées de leurs mains.

C'est à tort qu'on affecte de regarder leurs productions comme frivoles. La sculpture, la peinture, flattent la tendresse, consolent les regrets, immortalisent les vertus et les talens; elles sont des sources vivantes de l'émulation : César versoit des larmes en contemplant la statue d'Alexandre.

L'harmonie a sur nous des droits naturels, que nous voudrions en vain méconnoî-

tre; la fable a dit qu'elle arrêtoit le cours des flots. Elle fait plus; elle suspend la pensée ; elle calme nos agitations et nos troubles les plus cruels; elle anime la valeur, et préside aux plaisirs.

Ne semble-t-il pas que la divine poésie ait dérobé le feu du ciel pour animer toute la nature? Quelle ame peut être inaccessible à sa touchante magie? Elle adoucit le maintien sévere de la vérité, elle fait sourire la sagesse ; les chefs-d'œuvre du théâtre doivent être considérés comme de savantes expériences du cœur humain.

C'est aux arts enfin que nous devons le beau choix des idées, les graces de l'esprit, et l'enjouement ingénieux, qui font les charmes de la société ; ils ont doré les liens qui nous unissent, orné la scene du monde, et multiplié les bienfaits de la nature.

DERNIERE RÉPONSE DE J. J. ROUSSEAU.

Ne, dum tacemus, non verecundiæ sed diffidentiæ causâ tacere videamur.

CYPRIAN. contra Demet.

DERNIERE RÉPONSE DE J. J. ROUSSEAU DE GENEVE.

C'EST avec une extrême répugnance que j'amuse de mes disputes des lecteurs oisifs qui se soucient très peu de la vérité : mais la maniere dont on vient de l'attaquer me force à prendre sa défense encore une fois, afin que mon silence ne soit pas pris par la multitude pour un aveu, ni pour un dédain par les philosophes.

Il faut me répéter, je le sens bien ; et le public ne me le pardonnera pas. Mais les sages diront : Cet homme n'a pas besoin de chercher sans cesse de nouvelles raisons ; c'est une preuve de la solidité des siennes. (*a*)

(*a*) Il y a des vérités très certaines qui, au pre-

Comme ceux qui m'attaquent ne manquent jamais de s'écarter de la question et de supprimer les distinctions essentielles que j'y ai mises, il faut toujours commen-

---

mier coup-d'œil, paroissent des absurdités, et qui passeront toujours pour telles auprès de la plupart des gens. Allez dire à un homme du peuple que le soleil est plus près de nous en hiver qu'en été, ou qu'il est couché avant que nous cessions de le voir, il se moquera de vous. Il en est ainsi du sentiment que je soutiens. Les hommes les plus superficiels ont toujours été les plus prompts à prendre parti contre moi; les vrais philosophes se hâtent moins; et si j'ai la gloire d'avoir fait quelques prosélytes, ce n'est que parmi ces derniers. Avant que de m'expliquer, j'ai long-temps et profondément médité mon sujet, et j'ai tâché de le considérer par toutes ses faces. Je doute qu'aucun de mes adversaires en puisse dire autant. Au moins n'apperçois-je point dans leurs écrits de ces vérités lumineuses qui ne frappent pas moins par leur évidence que par leur nouveauté, et qui sont toujours le fruit et la preuve d'une suffisante méditation. J'ose dire qu'ils ne m'ont jamais fait une objection raisonnable que je n'eusse prévue, et à laquelle je n'aie répondu d'avance. Voilà pourquoi je suis réduit à redire toujours les mêmes choses.

cer par les y ramener. Voici donc un sommaire des propositions que j'ai soutenues et que je soutiendrai aussi long-temps que je ne consulterai d'autre intérêt que celui de la vérité.

Les sciences sont le chef-d'œuvre du génie et de la raison. L'esprit d'imitation a produit les beaux-arts, et l'expérience les a perfectionnés. Nous sommes redevables aux arts méchaniques d'un grand nombre d'inventions utiles qui ont ajouté aux charmes et aux commodités de la vie. Voilà des vérités dont je conviens de très bon cœur assurément. Mais considérons maintenant toutes ces connoissances par rapport aux mœurs (*a*).

(*a*) *Les connoissances rendent les hommes doux,* dit ce philosophe illustre dont l'ouvrage, toujours profond et quelquefois sublime, respire par-tout l'amour de l'humanité. Il a écrit en ce peu de mots, et, ce qui est rare, sans déclamation, ce qu'on a jamais écrit de plus solide à l'avantage des lettres. Il est vrai, les connoissances rendent les hommes doux : mais la douceur, qui est la plus aimable des vertus, est aussi quelquefois une foiblesse de l'ame : la vertu n'est pas tou-

Si des intelligences célestes cultivoient les sciences, il n'en résulteroit que du bien; j'en dis autant des grands hommes, qui sont faits pour guider les autres. Socrate savant et vertueux fut l'honneur de l'humanité; mais les vices des hommes vulgaires empoisonnent les plus sublimes connoissances et les rendent pernicieuses aux nations : les méchans en tirent beaucoup

---

jours douce; elle sait s'armer à propos de sévérité contre le vice, elle s'enflamme d'indignation contre le crime.

Et le juste au méchant ne sait point pardonner.

Ce fut une réponse très sage que celle d'un roi de Lacédémone à ceux qui louoient en sa présence l'extrême bonté de son collegue Charillus. « Et comment seroit-il bon, leur dit-il, s'il ne « sait pas être terrible aux méchans? *Quod ma-* « *los boni oderint, bonos oportet esse* ». Brutus n'étoit point un homme doux; qui auroit le front de dire qu'il n'étoit pas vertueux? Au contraire, il y a des ames lâches et pusillanimes, qui n'ont ni feu ni chaleur, et qui ne sont douces que par indifférence pour le bien et pour le mal. Telle est la douceur qu'inspire aux peuples le goût des lettres.

de choses nuisibles ; les bons en tirent peu d'avantage. Si nul autre que Socrate ne se fût piqué de philosophie à Athenes, le sang d'un juste n'eût point crié vengeance contre la patrie des sciences et des arts (*a*).

C'est une question à examiner, s'il seroit avantageux aux hommes d'avoir de la science, en supposant que ce qu'ils appellent de ce nom le méritât en effet : mais c'est une folie de prétendre que les chimeres de la philosophie, les erreurs et les mensonges des philosophes, puissent jamais être bons à rien. Serons-nous toujours dupes des mots ? et ne comprendrons-nous jamais qu'études, connoissances, sa-

---

(*a*) Il en a coûté la vie à Socrate pour avoir dit précisément les mêmes choses que moi. Dans le procès qui lui fut intenté, l'un de ses accusateurs plaidoit pour les artistes, l'autre pour les orateurs, le troisieme pour les poëtes, tous pour la prétendue cause des dieux. Les poëtes, les artistes, les fanatiques, les rhéteurs, triompherent; et Socrate périt. J'ai bien peur d'avoir fait trop d'honneur à mon siecle en avançant que Socrate n'y eût point bu la ciguë. On remarquera que je disois cela dès l'année 1752.

voir et philosophie, ne sont que de vains simulacres élevés par l'orgueil humain, et très indignes des noms pompeux qu'il leur donne ?

A mesure que le goût de ces niaiseries s'étend chez une nation, elle perd celui des solides vertus : car il en coûte moins pour se distinguer par du babil que par de bonnes mœurs, dès qu'on est dispensé d'être homme de bien pourvu qu'on soit un homme agréable.

Plus l'intérieur se corrompt, et plus l'extérieur se compose (*a*) : c'est ainsi que la culture des lettres engendre insensiblement

---

(*a*) Je n'assiste jamais à la représentation d'une comédie de Moliere que je n'admire la délicatesse des spectateurs. Un mot un peu libre, une expression plutôt grossiere qu'obscene, tout blesse leurs chastes oreilles ; et je ne doute nullement que les plus corrompus ne soient toujours les plus scandalisés. Cependant si l'on comparoit les mœurs du siecle de Moliere avec celles du nôtre, quelqu'un croira-t-il que le résultat fût à l'avantage de celui-ci ? Quand l'imagination est une fois salie, tout devient pour elle un sujet de scandale : quand on n'a plus rien de bon que l'extérieur, on redouble tous les soins pour le conserver.

la politesse. Le goût naît encore de la même source. L'approbation publique étant le premier prix des travaux littéraires, il est naturel que ceux qui s'en occupent réfléchissent sur les moyens de plaire ; et ce sont ces réflexions qui à la longue forment le style, épurent le goût, et répandent par-tout les graces et l'urbanité. Toutes ces choses seront, si l'on veut, le supplément de la vertu ; mais jamais on ne pourra dire qu'elles soient la vertu, et rarement elles s'associeront avec elle. Il y aura toujours cette différence, que celui qui se rend utile travaille pour les autres, et que celui qui ne songe qu'à se rendre agréable ne travaille que pour lui. Le flatteur, par exemple, n'épargne aucun soin pour plaire, et cependant il ne fait que du mal.

La vanité et l'oisiveté, qui ont engendré nos sciences, ont aussi engendré le luxe. Le goût du luxe accompagne toujours celui des lettres, et le goût des lettres accompagne souvent celui du luxe (*a*) : tou-

(*a*) On m'a opposé quelque part le luxe des Asiatiques, par cette même maniere de raisonner qui fait qu'on m'oppose les vices des peuples igno-

tes ces choses se tiennent assez fidele compagnie, parcequ'elles sont l'ouvrage des mêmes vices.

Si l'expérience ne s'accordoit pas avec ces propositions démontrées, il faudroit chercher les causes particulieres de cette contrariété. Mais la premiere idée de ces propositions est née elle-même d'une longue méditation sur l'expérience; et, pour voir à quel point elle les confirme, il ne faut qu'ouvrir les annales du monde.

Les premiers hommes furent très ignorans. Comment oseroit-on dire qu'ils étoient corrompus, dans des temps où les sources de la corruption n'étoient pas encore ouvertes?

---

rans. Mais, par un malheur qui poursuit mes adversaires, ils se trompent même dans les faits qui ne prouvent rien contre moi. Je sais bien que les peuples de l'orient ne sont pas moins ignorans que nous; mais cela n'empêche pas qu'ils ne soient aussi vains et ne fassent presque autant de livres. Les Turcs, ceux de tous qui cultivent le moins les lettres, comptoient parmi eux cinq cents quatre-vingts poëtes classiques vers le milieu du siecle dernier.

A travers l'obscurité des anciens temps et la rusticité des anciens peuples, on apperçoit chez plusieurs d'entre eux de fort grandes vertus, sur-tout une sévérité de mœurs qui est une marque infaillible de leur pureté, la bonne foi, l'hospitalité, la justice, et, ce qui est très important, une grande horreur pour la débauche (*a*), mere

---

(*a*) Je n'ai nul dessein de faire ma cour aux femmes ; je consens qu'elles m'honorent de l'épithete de pédant si redoutée de tous nos galans philosophes. Je suis grossier, maussade, impoli par principes, et ne veux point de prôneurs : ainsi je vais dire la vérité tout à mon aise.

L'homme et la femme sont faits pour s'aimer et s'unir ; mais, passé cette union légitime, tout commerce d'amour entre eux est une source affreuse de désordres dans la société et dans les mœurs. Il est certain que les femmes seules pourroient ramener l'honneur et la probité parmi nous : mais elles dédaignent des mains de la vertu un empire qu'elles ne veulent devoir qu'à leurs charmes ; ainsi elles ne font que du mal, et reçoivent souvent elles-mêmes la punition de cette préférence. On a peine à concevoir comment, dans une religion si pure, la chasteté a pu devenir une vertu basse et monacale, capable de rendre ridicule tout homme, et je

féconde de tous les autres vices. La vertu n'est donc pas incompatible avec l'ignorance.

---

dirois presque toute femme, qui oseroit s'en piquer, tandis que, chez les païens, cette même vertu étoit universellement honorée, regardée comme propre aux grands hommes, et admirée dans leurs plus illustres héros. J'en puis nommer trois qui ne céderont le pas à nul autre, et qui, sans que la religion s'en mêlât, ont tous donné des exemples mémorables de continence: Cyrus, Alexandre, et le jeune Scipion. De toutes les raretés que renferme le cabinet du roi, je ne voudrois voir que le bouclier d'argent qui fut donné à ce dernier par les peuples d'Espagne et sur lequel ils avoient fait graver le triomphe de sa vertu : c'est ainsi qu'il appartenoit aux Romains de soumettre les peuples, autant par la vénération due à leurs mœurs, que par l'effort de leurs armes; c'est ainsi que la ville des Falisques fut subjuguée, et Pyrrhus vainqueur chassé de l'Italie.

Je me souviens d'avoir lu quelque part une assez bonne réponse du poëte Dryden à un jeune seigneur anglois qui lui reprochoit que, dans une de ses tragédies, Cléomenes s'amusoit à causer tête à tête avec son amante au lieu de former quelque entreprise digne de son amour. Quand je suis auprès d'une belle, lui disoit le jeune lord, je sais mieux mettre

Elle

Elle n'est pas non plus toujours sa compagne : car plusieurs peuples très ignorans étoient très vicieux. L'ignorance n'est un obstacle ni au bien ni au mal; elle est seulement l'état naturel de l'homme (*a*).

On n'en pourra pas dire autant de la science. Tous les peuples savans ont été corrompus ; et c'est déja un terrible préjugé contre elle. Mais comme les comparaisons de peuple à peuple sont difficiles, qu'il y faut faire entrer un fort grand nombre d'objets, et qu'elles manquent toujours d'exac-

---

le temps à profit : Je le crois, lui répliqua Dryden ; mais aussi m'avouerez-vous bien que vous n'êtes pas un héros.

(*a*) Je ne puis m'empêcher de rire en voyant je ne sais combien de fort savans hommes qui m'honorent de leur critique, m'opposer toujours les vices d'une multitude de peuples ignorans, comme si cela faisoit quelque chose à la question. De ce que la science engendre nécessairement le vice, s'ensuit-il que l'ignorance engendre nécessairement la vertu ? Ces manieres d'argumenter peuvent être bonnes pour des rhéteurs, ou pour les enfants par lesquels on m'a fait réfuter dans mon pays ; mais les philosophes doivent raisonner d'autre sorte.

titude par quelque côté, on est beaucoup plus sûr de ce qu'on fait en suivant l'histoire d'un même peuple, et comparant les progrès de ses connoissances avec les révolutions de ses mœurs. Or, le résultat de cet examen est que le beau temps, le temps de la vertu de chaque peuple, a été celui de son ignorance ; et qu'à mesure qu'il est devenu savant, artiste et philosophe, il a perdu ses mœurs et sa probité ; il est redescendu à cet égard au rang des nations ignorantes et vicieuses qui font la honte de l'humanité. Si l'on veut s'opiniâtrer à y chercher des différences, j'en puis reconnoître une, et la voici : c'est que tous les peuples barbares, ceux même qui sont sans vertu, adorent cependant toujours la vertu; au lieu qu'à force de progrès, les peuples savans et philosophes parviennent enfin à la tourner en ridicule et à la mépriser. C'est quand une nation est une fois à ce point, qu'on peut dire que la corruption est au comble et qu'il ne faut plus espérer de remedes.

Tel est le sommaire des choses que j'ai avancées, et dont je crois avoir donné les

preuves. Voyons maintenant celui de la doctrine qu'on m'oppose.

« Les hommes sont méchans naturelle-
« ment ; ils ont été tels avant la formation
« des sociétés ; et, par-tout où les sciences
« n'ont pas porté leur flambeau, les peu-
« ples, abandonnés aux seules *facultés de*
« *l'instinct*, réduits avec les lions et les ours
« à une vie purement animale, sont demeu-
« rés plongés dans la barbarie et dans la
« misere.

« La Grèce seule, dans les anciens temps,
« pensa et *s'éleva par l'esprit* à tout ce qui
« peut rendre un peuple recommandable.
« Des philosophes formèrent ses mœurs
« et lui donnèrent des lois.

« Sparte, il est vrai, fut pauvre et igno-
« rante par institution et par choix ; mais
« ses lois avoient de grands défauts, ses
« citoyens un grand penchant à se laisser
« corrompre : sa gloire fut peu solide, et
« elle perdit bientôt ses institutions, ses
« lois et ses mœurs.

« Athènes et Rome dégénérèrent aussi.
« L'une céda à la fortune de la Macédoine ;
« l'autre succomba sous sa propre gran-

« deur, parceque les lois d'une petite ville
« n'étoient pas faites pour gouverner le
« monde. S'il est arrivé quelquefois que
« la gloire des grands empires n'ait pas
« duré long-temps avec celle des lettres,
« c'est qu'elle étoit à son comble lorsque
« les lettres y ont été cultivées, et que c'est
« le sort des choses humaines de ne pas
« durer long-temps dans le même état. En
« accordant donc que l'altération des lois
« et des mœurs ait influé sur ces grands
« évènemens, on ne sera point forcé de
« convenir que les sciences et les arts y
« aient contribué : et l'on peut observer,
« au contraire, que le progrès et la déca-
« dence des lettres est toujours en pro-
« portion avec la fortune et l'abaissement
« des empires.

« Cette vérité se confirme par l'expé-
« rience des derniers temps, où l'on voit,
« dans une monarchie vaste et puissante,
« la prospérité de l'état, la culture des
« sciences et des arts, et la vertu guerriere,
« concourir à la fois à la gloire et à la
« grandeur de l'empire.

« Nos mœurs sont les meilleures qu'on

« puisse avoir : plusieurs vices ont été pro-
« scrits parmi nous : ceux qui nous restent
« appartiennent à l'humanité, et les scien-
« ces n'y ont nulle part.

« Le luxe n'a rien non plus de commun
« avec elles ; ainsi les désordres qu'il peut
« causer ne doivent point leur être attri-
« bués. D'ailleurs le luxe est nécessaire dans
« les grands états ; il y fait plus de bien
« que de mal ; il est utile pour occuper
« les citoyens oisifs et donner du pain aux
« pauvres.

« La politesse doit être plutôt comptée
« au nombre des vertus qu'au nombre des
« vices : elle empêche les hommes de se
« montrer tels qu'ils sont ; précaution très
« nécessaire pour les rendre supportables
« les uns aux autres.

« Les sciences ont rarement atteint le
« but qu'elles se proposent ; mais au moins
« elles y visent. On avance à pas lents dans
« la connoissance de la vérité : ce qui n'em-
« pêche pas qu'on n'y fasse quelque pro-
« grès.

« Enfin, quand il seroit vrai que les
« sciences et les arts amollissent le courage,

« les biens infinis qu'ils nous procurent ne « seroient-ils pas préférables encore à cette « vertu barbare et farouche qui fait frémir « l'humanité »? Je passe l'inutile et pompeuse revue de ces biens: et, pour commencer sur ce dernier point par un aveu propre à prévenir bien du verbiage, je déclare une fois pour toutes que, si quelque chose peut compenser la ruine des mœurs, je suis prêt à convenir que les sciences font plus de bien que de mal. Venons maintenant au reste.

Je pourrois sans beaucoup de risque supposer tout cela prouvé, puisque, de tant d'assertions si hardiment avancées, il y en a très peu qui touchent le fond de la question, moins encore dont on puisse tirer contre mon sentiment quelque conclusion valable, et que même la plupart d'entre elles fourniroient de nouveaux argumens en ma faveur, si ma cause en avoit besoin.

En effet, 1. si les hommes sont méchans par leur nature, il peut arriver, si l'on veut, que les sciences produiront quelque bien entre leurs mains; mais il est très certain qu'elles y feront beaucoup plus de mal.

Il ne faut point donner d'armes à des furieux.

2. Si les sciences atteignent rarement leur but, il y aura toujours beaucoup plus de temps perdu que de temps bien employé. Et, quand il seroit vrai que nous aurions trouvé les meilleures méthodes, la plupart de nos travaux seroient encore aussi ridicules que ceux d'un homme qui, bien sûr de suivre exactement la ligne d'à-plomb, voudroit mener un puits jusqu'au centre de la terre.

3. Il ne faut point nous faire tant de peur de la vie purement animale, ni la considérer comme le pire état où nous puissions tomber; car il vaudroit encore mieux ressembler à une brebis qu'à un mauvais ange.

4. La Grece fut redevable de ses mœurs et de ses lois à des philosophes et à des législateurs. Je le veux. J'ai déja dit cent fois qu'il est bon qu'il y ait des philosophes, pourvu que le peuple ne se mêle pas de l'être.

5. N'osant avancer que Sparte n'avoit pas de bonnes lois, on blâme les lois de Sparte d'avoir eu de grands défauts: de

sorte que, pour rétorquer les reproches que je fais aux peuples savans d'avoir toujours été corrompus, on reproche aux peuples ignorans de n'avoir pas atteint la perfection.

6. Le progrès des lettres est toujours en proportion avec la grandeur des empires. Soit. Je vois qu'on me parle toujours de fortune et de grandeur. Je parlois, moi, de mœurs et de vertu.

7. Nos mœurs sont les meilleures que de méchans hommes comme nous puissent avoir. Cela peut être. Nous avons proscrit plusieurs vices; je n'en disconviens pas. Je n'accuse point les hommes de ce siecle d'avoir tous les vices; ils n'ont que ceux des ames lâches; ils sont seulement fourbes et frippons. Quant aux vices qui supposent du courage et de la fermeté, je les en crois incapables.

8. Le luxe peut être nécessaire pour donner du pain aux pauvres : mais s'il n'y avoit point de luxe, il n'y auroit point de pauvres (*a*). Il occupe des citoyens oisifs;

(*a*) Le luxe nourrit cent pauvres dans nos villes,

et pourquoi y a-t-il des citoyens oisifs ? Quand l'agriculture étoit en honneur, il n'y avoit ni misere ni oisiveté, et il y avoit beaucoup moins de vices.

9. Je vois qu'on a fort à cœur cette cause du luxe, qu'on feint pourtant de vouloir séparer de celle des sciences et des arts. Je conviendrai donc, puisqu'on le veut si absolument, que le luxe sert au soutien des états, comme les cariati-

---

et en fait périr cent mille dans nos campagnes : l'argent qui circule entre les mains des riches et des artistes pour fournir à leurs superfluités, est perdu pour la subsistance du laboureur ; et celui-ci n'a point d'habit, précisément parcequ'il faut du galon aux autres. Le gaspillage des matieres qui servent à la nourriture des hommes suffit seul pour rendre le luxe odieux à l'humanité. Mes adversaires sont bienheureux que la coupable délicatesse de notre langue m'empêche d'entrer là-dessus dans des détails qui les feroient rougir de la cause qu'ils osent défendre. Il faut des jus dans nos cuisines ; voilà pourquoi tant de malades manquent de bouillon. Il faut des liqueurs sur nos tables ; voilà pourquoi le paysan ne boit que de l'eau. Il faut de la poudre à nos perruques ; voilà pourquoi tant de pauvres n'ont point de pain.

des servent à soutenir les palais qu'elles décorent, ou plutôt comme ces poutres dont on étaie des bâtimens pourris, et qui souvent achevent de les renverser. Hommes sages et prudens, sortez de toute maison qu'on étaie !

Ceci peut montrer combien il me seroit aisé de retourner en ma faveur la plupart des choses qu'on prétend m'opposer; mais, à parler franchement, je ne les trouve pas assez bien prouvées pour avoir le courage de m'en prévaloir.

On avance que les premiers hommes furent méchans; d'où il suit que l'homme est méchant naturellement (*a*). Ceci n'est

---

(*a*) Cette note est pour les philosophes; je conseille aux autres de la passer.

Si l'homme est méchant par sa nature, il est clair que les sciences ne feront que le rendre pire; ainsi voilà leur cause perdue par cette seule supposition. Mais il faut bien faire attention que, quoique l'homme soit naturellement bon, comme je le crois, et comme j'ai le bonheur de le sentir, il ne s'ensuit pas pour cela que les sciences lui soient salutaires; car toute position qui met un peuple dans le cas de les cultiver, annonce nécessaire-

pas une assertion de légere importance : il me semble qu'elle eût bien valu la peine d'être prouvée. Les annales de tous les peuples qu'on ose citer en preuve sont beaucoup plus favorables à la supposition contraire ; et il faudroit bien des témoignages pour m'obliger de croire une absurdité. Avant que ces mots affreux de *tien* et de *mien* fussent inventés ; avant qu'il y eût de cette espece d'hommes cruels et brutaux qu'on appelle maîtres, et de cette autre espece d'hommes frippons et menteurs qu'on appelle esclaves; avant qu'il y eût des hommes assez abominables pour oser avoir du superflu pendant que d'autres hommes meurent de faim ; avant qu'une dépendance mutuelle les eût tous forcés à devenir fourbes, jaloux et traîtres; je voudrois bien qu'on m'expliquât en quoi pouvoient consister ces vices, ces crimes qu'on leur reproche

---

ment un commencement de corruption qu'elles accélerent bien vîte. Alors le vice de la constitution fait tout le mal qu'auroit pu faire celui de la nature, et les mauvais préjugés tiennent lieu des mauvais penchans.

avec tant d'emphase. On m'assure qu'on est depuis long-temps désabusé de la chimere de l'âge d'or. Que n'ajoutoit-on encore qu'il y a long-temps qu'on est désabusé de la chimere de la vertu ?

J'ai dit que les premiers Grecs furent vertueux avant que la science les eût corrompus ; et je ne veux pas me rétracter sur ce point, quoique, en y regardant de plus près, je ne sois pas sans défiance sur la solidité des vertus d'un peuple si babillard, ni sur la justice des éloges qu'il aimoit tant à se prodiguer, et que je ne vois confirmés par aucun autre témoignage. Que m'oppose-t-on à cela ? Que les premiers Grecs dont j'ai loué la vertu étoient éclairés et savans, puisque des philosophes formerent leurs mœurs et leur donnerent des lois. Mais, avec cette maniere de raisonner, qui m'empêchera d'en dire autant des autres nations ? Les Perses n'ont-ils pas eu leurs mages, les Assyriens leurs chaldéens, les Indes leurs gymnosophistes, les Celtes leurs druides ? Ochus n'a-t-il pas brillé chez les Phéniciens, Atlas chez les Libyens, Zoroastre chez les Perses, Zamolxis chez les

Thraces? Et plusieurs même n'ont-ils pas prétendu que la philosophie étoit née chez les barbares? C'étoient donc des savans à ce compte que tous ces peuples-là? « A « côté des Miltiade et des Thémistocle, « on trouvoit, me dit-on, les Aristide et « les Socrate ». A côté, si l'on veut; car que m'importe? Cependant Miltiade, Aristide, Thémistocle, qui étoient des héros, vivoient dans un temps; Socrate et Platon, qui étoient des philosophes, vivoient dans un autre; et, quand on commença à ouvrir des écoles publiques de philosophie, la Grece, avilie et dégénérée, avoit déja renoncé à sa vertu et vendu sa liberté.

« La superbe Asie vit briser ses forces in« nombrables contre une poignée d'hommes « que la philosophie conduisoit à la gloire ». Il est vrai : la philosophie de l'ame conduit à la véritable gloire; mais celle-là ne s'apprend point dans les livres. « Tel est l'infaillible « effet des connoissances de l'esprit ». Je prie le lecteur d'être attentif à cette conclusion. « Les mœurs et les lois sont la « seule source du véritable héroïsme ». Les sciences n'y ont donc que faire. « En un

« mot, la Grece dut tout aux sciences, et « le reste du monde dut tout à la Grece ». La Grece ni le monde ne durent donc rien aux lois ni aux mœurs. J'en demande pardon à mes adversaires ; mais il n'y a pas moyen de leur passer ces sophismes.

Examinons encore un moment cette préférence qu'on prétend donner à la Grece sur tous les autres peuples, et dont il semble qu'on se soit fait un point capital. « J'ad-« mirerai, si l'on veut, des peuples qui pas-« sent leur vie à la guerre ou dans les bois, « qui couchent sur la terre et vivent de lé-« gumes ». Cette admiration est en effet très digne d'un vrai philosophe. Il n'appartient qu'au peuple aveugle et stupide d'admirer des gens qui passent leur vie, non à défendre leur liberté, mais à se voler et se trahir mutuellement pour satisfaire leur mollesse ou leur ambition, et qui osent nourrir leur oisiveté de la sueur, du sang et des travaux d'un million de malheureux. « Mais est-ce parmi ces gens « grossiers qu'on ira chercher le bonheur »? On l'y chercheroit beaucoup plus raisonnablement que la vertu parmi les autres.

« Quel spectacle nous présenteroit le genre « humain, composé uniquement de labou- « reurs, de soldats, de chasseurs et de « bergers » ? Un spectacle infiniment plus beau que celui du genre humain composé de cuisiniers, de poëtes, d'imprimeurs, d'orfevres, de peintres et de musiciens. Il n'y a que le mot *soldat* qu'il faut rayer du premier tableau. La guerre est quelquefois un devoir, et n'est point faite pour être un métier. Tout homme doit être soldat pour la défense de sa liberté; nul ne doit l'être pour envahir celle d'autrui; et mourir en servant la patrie est un emploi trop beau pour le confier à des mercenaires. « Faut-il donc, pour être dignes « du nom d'hommes, vivre comme les « lions et les ours » ? Si j'ai le bonheur de trouver un seul lecteur impartial et ami de la vérité, je le prie de jeter un coup-d'œil sur la société actuelle, et d'y remarquer qui sont ceux qui vivent entre eux comme les lions et les ours, comme les tigres et les crocodiles. « Erigera-t-on « en vertu les facultés de l'instinct pour « se nourrir, se perpétuer et se défen-

« dré »? Ce sont des vertus, n'en doutons pas, quand elles sont guidées par la raison et sagement ménagées; et ce sont surtout des vertus quand elles sont employées à l'assistance de nos semblables. « Je ne « vois là que des vertus animales peu con- « formes à la dignité de notre être. Le « corps est exercé, mais l'ame esclave ne « fait que ramper et languir ». Je dirois volontiers, en parcourant les fastueuses recherches de toutes nos académies : *Je ne vois là que d'ingénieuses subtilités, peu conformes à la dignité de notre être. L'esprit est exercé, mais l'ame, esclave, ne fait que ramper et languir.* « Otez les arts « du monde, nous dit-on ailleurs, que « reste-t-il? les exercices du corps et les « passions ». Voyez, je vous prie, comment la raison et la vertu sont toujours oubliées! « Les arts ont donné l'être aux plaisirs de « l'ame, les seuls qui soient dignes de « nous ». C'est-à-dire qu'ils en ont substitué d'autres à celui de bien faire, beaucoup plus digne de nous encore. Qu'on suive l'esprit de tout ceci; on y verra, comme dans les raisonnemens de la plupart

part de mes adversaires, un enthousiasme si marqué sur les merveilles de l'entendement, que cette autre faculté, infiniment plus sublime et plus capable d'élever et d'ennoblir l'ame, n'y est jamais comptée pour rien? Voilà l'effet toujours assuré de la culture des lettres. Je suis sûr qu'il n'y a pas actuellement un savant qui n'estime beaucoup plus l'éloquence de Cicéron que son zele, et qui n'aimât infiniment mieux avoir composé les Catilinaires que d'avoir sauvé son pays.

L'embarras de mes adversaires est visible toutes les fois qu'il faut parler de Sparte. Que ne donneroient-ils point pour que cette fatale Sparte n'eût jamais existé! et eux qui prétendent que les grandes actions ne sont bonnes qu'à être célébrées, à quel prix ne voudroient-ils point que les siennes ne l'eussent jamais été! C'est une terrible chose qu'au milieu de cette fameuse Grece, qui ne devoit, dit-on, sa vertu qu'à la philosophie, l'état où la vertu a été la plus pure et a duré le plus long-temps, ait été précisément celui où il n'y avoit point de philosophes. Les mœurs de Sparte

ont toujours été proposées en exemples à toute la Grece; toute la Grece étoit corrompue, et il y avoit encore de la vertu à Sparte; toute la Grece étoit esclave, Sparte seule étoit encore libre : cela est désolant. Mais enfin la fiere Sparte perdit ses mœurs et sa liberté, comme les avoit perdues la savante Athenes; Sparte a fini. Que puis-je répondre à cela ?

Encore deux observations sur Sparte, et je passe à autre chose : voici la premiere. « Après avoir été plusieurs fois sur le point « de vaincre, Athenes fut vaincue, il est « vrai; et il est surprenant qu'elle ne l'eût « pas été plutôt, puisque l'Attique étoit un « pays tout ouvert, et qui ne pouvoit se « défendre que par la supériorité de suc-« cès ». Athenes eût dû vaincre par toutes sortes de raisons. Elle étoit plus grande et beaucoup plus peuplée que Lacédémone; elle avoit de grands revenus, et plusieurs peuples étoient ses tributaires; Sparte n'avoit rien de tout cela. Athenes, sur-tout par sa position, avoit un avantage dont Sparte étoit privée, qui la mit en état de désoler plusieurs fois le Péloponnese, et qui devoit seul

lui assurer l'empire de la Grece : c'étoit un port vaste et commode; c'étoit une marine formidable, dont elle étoit redevable à la prévoyance de ce rustre de Thémistocle qui ne savoit pas jouer de la flûte. On pourroit donc être surpris qu'Athenes, avec tant d'avantages, ait pourtant enfin succombé. Mais quoique la guerre du Péloponnese, qui a ruiné la Grece, n'ait fait honneur ni à l'une ni à l'autre république, et qu'elle ait sur-tout été, de la part des Lacédémoniens, une infraction des maximes de leur sage législateur; il ne faut pas s'étonner qu'à la longue le vrai courage l'ait emporté sur les ressources, ni même que la réputation de Sparte lui en ait donné plusieurs qui lui faciliterent la victoire. En vérité j'ai bien de la honte de savoir ces choses-là et d'être forcé de les dire.

L'autre observation ne sera pas moins remarquable. En voici le texte, que je crois devoir remettre sous les yeux du lecteur.

« Je suppose que tous les états dont la « Grece étoit composée eussent suivi les « mêmes lois que Sparte, que nous reste« roit-il de cette contrée si célebre ? A peine

« son nom seroit parvenu jusqu'à nous.
« Elle auroit dédaigné de former des his-
« toriens pour transmettre sa gloire à la
« postérité ; le spectacle de ses farouches
« vertus eût été perdu pour nous ; il nous
« seroit indifférent par conséquent qu'elles
« eussent existé ou non. Les nombreux
« systêmes de philosophie qui ont épuisé
« toutes les combinaisons possibles de nos
« idées, et qui, s'ils n'ont pas étendu beau-
« coup les limites de notre esprit, nous ont
« appris du moins où elles étoient fixées ;
« ces chefs-d'œuvre d'éloquence et de poé-
« sie, qui nous ont enseigné toutes les rou-
« tes du cœur ; les arts utiles ou agréables,
« qui conservent ou embellissent la vie ;
« enfin l'inestimable tradition des pensées
« et des actions de tous les grands hom-
« mes qui ont fait la gloire ou le bonheur
« de leurs pareils : toutes ces précieuses
« richesses de l'esprit eussent été perdues
« pour jamais. Les siecles se seroient ac-
« cumulés, les générations des hommes se
« seroient succédé, comme celles des ani-
« maux, sans aucun fruit pour la posté-
« rité, et n'auroient laissé après elles qu'un

« souvenir confus de leur existence; le « monde auroit vieilli, et les hommes se« roient demeurés dans une enfance éter« nelle. »

Supposons à notre tour qu'un Lacédémonien, pénétré de la force de ces raisons, eût voulu les exposer à ses compatriotes, et tâchons d'imaginer le discours qu'il eût pu faire dans la place publique de Sparte.

« Citoyens, ouvrez les yeux, et sortez de « votre aveuglement. Je vois avec douleur « que vous ne travaillez qu'à acquérir de la « vertu, qu'à exercer votre courage et main« tenir votre liberté; et cependant vous ou« bliez le devoir le plus important d'amu« ser les oisifs des races futures. Dites-moi, « A quoi peut être bonne la vertu, si ce « n'est à faire du bruit dans le monde? Que « vous aura servi d'être gens de bien, quand « personne ne parlera de vous? Qu'impor« tera aux siecles à veni que vous vous « soyez dévoués à la mort aux Thermopyles « pour le salut des Athéniens, si vous ne « laissez comme eux n systêmes de phi« losophie, ni vers, ni comédies, ni sta-

« tues (*a*)? Hâtez-vous donc d'abandonner « des lois qui ne sont bonnes qu'à vous ren- « dre heureux ; ne songez qu'à faire beau-

---

(*a*) Périclès avoit de grands talens, beaucoup d'éloquence, de magnificence et de goût: il embellit Athenes d'excellens ouvrages de sculpture, d'édifices somptueux et de chefs-d'œuvre dans tous les àrts. Aussi Dieu sait comme il a été prôné par la foule des écrivains ! Cependant il reste encore à savoir si Périclès a été un bon magistrat : car, dans la conduite des états, il ne s'agit pas d'élever des statues, mais de bien gouverner des hommes. Je ne m'amuserai point à développer les motifs secrets de la guerre du Péloponnese, qui fut la ruine de la république; je ne rechercherai point si le conseil d'Alcibiade étoit bien ou mal fondé, si Périclès fut justement ou injustement accusé de malversation : je demanderai seulement si les Athéniens devinrent meilleurs ou pires sous son gouvernement: je prierai qu'on me nomme quelqu'un, parmi les citoyens, parmi les esclaves, même parmi ses propres enfans, dont ses soins aient fait un homme de bien. Voilà pourtant, ce me semble, la premiere fonction du magistrat et du souverain. Car le plus court et le plus sûr moyen de rendre les hommes heureux, n'est pas d'orner leurs villes ni même de les enrichir, mais de les rendre bons.

« coup parler de vous quand vous ne serez « plus; et n'oubliez jamais que, si on ne « célébroit les grands hommes, il seroit « inutile de l'être. »

Voilà, je pense, à-peu-près ce qu'auroit pu dire cet homme, si les éphores l'eussent laissé achever.

Ce n'est pas dans cet endroit seulement qu'on nous avertit que la vertu n'est bonne qu'à faire parler de soi. Ailleurs on nous vante encore les pensées du philosophe, parcequ'elles sont immortelles et consacrées à l'admiration de tous les siecles; « tandis que les autres voient disparoître « leurs idées avec le jour, la circonstance, « le moment qui les a vues naître. Chez les « trois quarts des hommes, le lendemain « efface la veille, sans qu'il en reste la « moindre trace ». Ah! il en reste au moins quelqu'une dans le témoignage d'une bonne conscience, dans les malheureux qu'on a soulagés, dans les bonnes actions qu'on a faites, et dans la mémoire de ce Dieu bienfaisant qu'on aura servi en silence. *Mort ou vivant*, disoit le bon Socrate, *l'homme de bien n'est jamais oublié des dieux*. On me

répondra peut-être que ce n'est pas de ces sortes de pensées qu'on a voulu parler : et moi je dis que toutes les autres ne valent pas la peine qu'on en parle.

Il est aisé de s'imaginer que, faisant si peu de cas de Sparte, on ne montre guere plus d'estime pour les anciens Romains. « On « consent à croire que c'étoient de grands « hommes, quoiqu'ils ne fissent que de « petites choses ». Sur ce pied-là j'avoue qu'il y a long-temps qu'on n'en fait plus que de grandes. On reproche à leur tempérance et à leur courage de n'avoir pas été de vraies vertus, mais des qualités forcées (*a*) : cepen-

---

(*a*) Je vois la plupart des esprits de mon temps faire les ingénieux à obscurcir la gloire des belles et généreuses actions anciennes, leur donnant quelque interprétation vile, et leur controuvant des occasions et des causes vaines. Grande subtilité ! Qu'on me donne l'action la plus excellente et pure, je m'en vais y fournir vraisemblablement cinquante vicieuses intentions. Dieu sait, à qui les veut étendre, quelle diversité d'images ne souffre notre interne volonté. Ils ne font pas tant malicieusement que lourdement et grossièrement les ingénieux avec leur médisance. La même peine qu'on

dant, quelques pages après, on avoue que Fabricius méprisoit l'or de Pyrrhus; et l'on ne peut ignorer que l'histoire romaine est pleine d'exemples de la facilité qu'eussent eue à s'enrichir ces magistrats, ces guerriers vénérables qui faisoient tant de cas de leur pauvreté (*a*). Quant au courage, ne sait-

---

prend à détracter ces grands noms, et la même licence, je la prendrois volontiers à leur donner un tour d'épaule pour les hausser. Ces rares figures, et triées pour l'exemple du monde par le consentement des sages, je ne me feindrois pas de les recharger d'honneur, autant que mon invention pourroit, èn interprétation et favorables circonstances. Et il faut croire que les efforts de notre invention sont bien au-dessous de leur mérite. C'est l'office de gens de bien de peindre la vertu la plus belle qu'il se puisse, et ne messiéroit pas quand la passion nous transporteroit à la faveur de si saintes formes.... Ce n'est pas Rousséau qui dit tout cela, c'est Montagne.

(*a*) Curius, refusant les présens des Samnites, disoit qu'il aimoit mieux commander à ceux qui avoient de l'or que d'en avoir lui-même. Curius avoit raison. Ceux qui aiment les richesses sont faits pour servir, et ceux qui les méprisent pour commander. Ce n'est pas la force de l'or qui as-

on pas que la lâcheté ne sauroit entendre raison ? et qu'un poltron ne laisse pas de fuir, quoique sûr d'être tué en fuyant ? « C'est, dit-on, vouloir contraindre un « homme fort et robuste à bégayer dans un « berceau, que de vouloir rappeler les « grands états aux petites vertus des petites « républiques ». Voilà une phrase qui ne doit pas être nouvelle dans les cours. Elle eût été très digne de Tibere ou de Catherine de Médicis, et je ne doute pas que l'un et l'autre n'en aient souvent employé de semblables.

Il seroit difficile d'imaginer qu'il fallût mesurer la morale avec un instrument d'arpenteur. Cependant on ne sauroit dire que l'étendue des états soit tout-à-fait indifférente aux mœurs des citoyens. Il y a sûrement quelque proportion entre ces choses ; je ne sais si cette proportion ne seroit point inverse (*a*). Voilà une importante question

---

servit les pauvres aux riches, mais c'est qu'ils veulent s'enrichir à leur tour ; sans cela ils seroient nécessairement les maîtres.

(*a*) La hauteur de mes adversaires me donneroit

à méditer, et je crois qu'on peut bien la regarder encore comme indécise, malgré le ton plus méprisant que philosophique avec lequel elle est ici tranchée en deux mots.

« C'étoit, continue-t-on, la folie de Ca-« ton : avec l'humeur et les préjugés héré-« ditaires dans sa famille, il déclama toute « sa vie, combattit, et mourut sans avoir « rien fait d'utile pour sa patrie ». Je ne sais s'il n'a rien fait pour sa patrie; mais je sais qu'il a beaucoup fait pour le genre humain, en lui donnant le spectacle et le modele de la vertu la plus pure qui ait jamais existé: il a appris à ceux qui aiment sincèrement le véritable honneur, à savoir résister aux vices de leur siecle, et à détester cette horrible maxime des gens à la mode, *qu'il faut faire comme les autres ;* maxime avec laquelle ils iroient loin sans doute, s'ils avoient le malheur de tomber dans quelque bande de Cartouchiens. Nos descen-

à la fin de l'indiscrétion, si je continuois à disputer contre eux. Ils croient m'en imposer avec leur mépris pour les petits états : ne craignent-ils point que je ne leur demande une fois s'il est bon qu'il y en ait de grands ?

dans apprendront un jour que, dans ce siecle de sages et de philosophes, le plus vertueux des hommes a été tourné en ridicule et traité de fou pour n'avoir pas voulu souiller sa grande ame des crimes de ses contemporains, pour n'avoir pas voulu être un scélérat avec César et les autres brigands de son temps.

On vient de voir comment nos philosophes parlent de Caton. On va voir comment en parloient les anciens philosophes. *Ecce spectaculum dignum ad quod respiciat, intentus operi suo, Deus. Ecce par Deo dignum, vir fortis cum mala fortuna compositus. Non video, inquam, quid habeat in terris Jupiter pulchrius, si convertere animum velit, quàm ut spectet Catonem, jam partibus non semel fractis, nihilominus inter ruinas publicas erectum.*

Voici ce qu'on nous dit ailleurs des premiers Romains. « J'admire les Brutus, les « Décius, les Lucrece, les Virginius, les « Scévola ». C'est quelque chose dans le siecle où nous sommes. « Mais j'admirerai « encore plus un état puissant et bien « gouverné ». Un état puissant et bien

gouverné ! Et moi aussi, vraiment. « Où les « citoyens ne seront point condamnés à « des vertus si cruelles ». J'entends ; il est plus commode de vivre dans une constitution de choses où chacun soit dispensé d'être homme de bien. Mais si les citoyens de cet état qu'on admire se trouvoient réduits par quelque malheur ou à renoncer à la vertu, ou à pratiquer ces vertus cruelles, et qu'ils eussent la force de faire leur devoir, seroit-ce donc une raison de les admirer moins ?

Prenons l'exemple qui révolte le plus notre siecle, et examinons la conduite de Brutus, souverain magistrat, faisant mourir ses enfans qui avoient conspiré contre l'état dans un moment critique où il ne falloit presque rien pour le renverser. Il est certain que, s'il leur eût fait grace, son collegue eût infailliblement sauvé tous les autres complices, et que la république étoit perdue. Qu'importe? me dira-t-on. Puisque cela est si indifférent, supposons donc qu'elle eût subsisté, et que Brutus ayant condamné à mort quelque malfaiteur, le coupable lui eût parlé ainsi : « Consul, pourquoi me

« fais-tu mourir ? Ai-je fait pis que de trahir « ma patrie ? et ne suis-je pas aussi ton en« fant »? Je voudrois bien qu'on prît la peine de me dire ce que Brutus auroit pu répondre.

Brutus, me dira-t-on encore, devoit abdiquer le consulat plutôt que de faire périr ses enfans. Et moi je dis que tout magistrat qui, dans une circonstance aussi périlleuse, abandonne le soin de la patrie et abdique la magistrature, est un traître qui mérite la mort.

Il n'y a point de milieu; il falloit que Brutus fût un infâme, ou que les têtes de Titus et de Tibérinus tombassent par son ordre sous la hache des licteurs. Je ne dis pas pour cela que beaucoup de gens eussent choisi comme lui.

Quoiqu'on ne se décide pas ouvertement pour les derniers temps de Rome, on laisse pourtant assez entendre qu'on les préfere aux premiers ; et l'on a autant de peine à appercevoir de grands hommes à travers la simplicité de ceux-ci, que j'en ai moi-même à appercevoir d'honnêtes gens à travers la pompe des autres. On oppose Titus

à Fabricius : mais on a omis cette différence, qu'au temps de Pyrrhus, tous les Romains étoient des Fabricius, au lieu que, sous le regne de Tite, il n'y avoit que lui seul d'homme de bien (*a*). J'oublierai, si l'on veut, les actions héroïques des premiers Romains et les crimes des derniers : mais ce que je ne saurois oublier, c'est que la vertu étoit honorée des uns et méprisée des autres ; et que, quand il y avoit des couronnes pour les vainqueurs des jeux du cirque, il n'y en avoit plus pour celui qui sauvoit la vie à un citoyen. Qu'on ne croie pas, au reste, que ceci soit particulier à Rome. Il fut un temps où la république d'Athenes étoit assez riche pour dépenser des sommes immenses à ses spectacles, et pour payer très

---

(*a*) Si Titus n'eût été empereur, nous n'aurions jamais entendu parler de lui ; car il eût continué de vivre comme les autres : et il ne devint homme de bien que, quand, cessant de recevoir l'exemple de son siecle, il lui fut permis d'en donner un meilleur. *Privatus, atque etiam sub patre principe, ne odio quidem, nedum vituperatione publicâ, caruit. At illi ea fama pro bono cessit, conversaque est in maximas laudes.*

chèrement les auteurs, les comédiens, et même les spectateurs : ce même temps fut celui où il ne se trouva point d'argent pour défendre l'état contre les entreprises de Philippe.

On vient enfin aux peuples modernes ; et je n'ai garde de suivre les raisonnemens qu'on juge à propos de faire à ce sujet. Je remarquerai seulement que c'est un avantage peu honorable que celui qu'on se procure, non en réfutant les raisons de son adversaire, mais en l'empêchant de les dire.

Je ne suivrai pas non plus toutes les réflexions qu'on prend la peine de faire sur le luxe, sur la politesse, sur l'admirable éducation de nos enfans (*a*), sur les meil-

---

(*a*) Il ne faut pas demander si les peres et les maîtres seront attentifs à écarter mes dangereux écrits des yeux de leurs enfans et de leurs éleves. En effet, quel affreux désordre, quelle indécence ne seroit-ce point, si ces enfans, si bien élevés, venoient à dédaigner tant de jolies choses, et à préférer tout de bon la vertu au savoir ? Ceci me rappelle la réponse d'un précepteur lacédémonien à qui l'on demandoit par moquerie ce qu'il enseigneroit à son éleve : *Je lui apprendrai*, dit-il, *à*

leures

leures méthodes pour étendre nos connoissances, sur l'utilité des sciences et l'agrément des beaux arts, et sur d'autres points dont plusieurs ne me regardent pas, dont quelques uns se réfutent d'eux-mêmes, et dont les autres ont déja été réfutés. Je me contenterai de citer encore quelques morceaux pris au hasard, et qui me paroîtront avoir besoin d'éclaircissement. Il faut bien que je me borne à des phrases, dans l'impossibilité de suivre des raisonnemens dont je n'ai pu saisir le fil.

On prétend que les nations ignorantes, qui ont eu « des idées de la gloire et de la « vertu, sont des exceptions singulieres, « qui ne peuvent former aucun préjugé « contre les sciences ». Fort bien. Mais toutes les nations savantes, avec leurs belles idées de gloire et de vertu, en ont toujours

---

aimer les choses honnêtes. Si je rencontrois un tel homme parmi nous, je lui dirois à l'oreille : Gardez-vous bien de parler ainsi, car jamais vous n'auriez de disciples ; mais dites que vous leur apprendrez à babiller agréablement, et je vous réponds de votre fortune.

perdu l'amour et la pratique. Cela est sans exception : passons à la preuve. « Pour nous « en convaincre, jetons les yeux sur l'im« mense continent de l'Afrique, où nul « mortel n'est assez hardi pour pénétrer, ou « assez heureux pour l'avoir tenté impu« nément ». Ainsi de ce que nous n'avons pu pénétrer dans le continent de l'Afrique, de ce que nous ignorons ce qui s'y passe, on nous fait conclure que les peuples en sont chargés de vices : c'est si nous avions trouvé le moyen d'y porter les nôtres, qu'il faudroit tirer cette conclusion. Si j'étois chef de quelqu'un des peuples de la Nigritie, je déclare que je ferois élever sur la frontiere du pays une potence où je ferois pendre sans rémission le premier Européen qui oseroit y pénétrer, et le premier citoyen qui tenteroit d'en sortir (*a*). « L'Amérique ne nous offre pas de

---

(*a*) On me demandera peut-être quel mal peut faire à l'état un citoyen qui en sort pour n'y plus rentrer. Il fait du mal aux autres par le mauvais exemple qu'il donne, il en fait à lui-même par les vices qu'il va chercher. De toutes manieres c'est

« spectacles moins honteux pour l'espece « humaine ». Sur-tout depuis que les Européens y sont. « On comptera cent peu« ples barbares ou sauvages dans l'igno« rance pour un seul vertueux ». Soit; on en comptera du moins un : mais de peuple vertueux et cultivant les sciences, on n'en a jamais vu. « La terre abandonnée sans « culture n'est point oisive ; elle produit « des poisons, elle nourrit des monstres ». Voilà ce qu'elle commence à faire dans les lieux où le goût des arts frivoles a fait abandonner celui de l'agriculture. Notre ame, peut-on dire aussi, n'est point oisive quand la vertu l'abandonne. Elle produit des fictions, des romans, des satyres, des vers; elle nourrit des vices.

« Si des barbares ont fait des conquê« tes, c'est qu'ils étoient très injustes ». Qu'étions-nous donc, je vous prie, quand nous avons fait cette conquête de l'Amérique qu'on admire si fort? Mais le moyen que des gens qui ont du canon, des car-

---

à la loi de le prévenir, et il vaut encore mieux qu'il soit pendu que méchant.

tes marines et des boussoles, puissent commettre des injustices? Me dira-t-on que l'évènement marque la valeur des conquérans? Il marque seulement leur ruse et leur habileté; il marque qu'un homme adroit et subtil peut tenir de son industrie les succès qu'un brave homme n'attend que de sa valeur. Parlons sans partialité. Qui jugerons-nous le plus courageux, de l'odieux Cortez subjuguant le Mexique à force de poudre, de perfidie et de trahisons, ou de l'infortuné Guatimozin étendu par d'honnêtes Européens sur des charbons ardens pour avoir ses trésors, tançant un de ses officiers à qui le même traitement arrachoit quelques plaintes, et lui disant fièrement : Et moi, suis-je sur des roses?

« Dire que les sciences sont nées de « l'oisiveté, c'est abuser visiblement des « termes ; elles naissent du loisir, mais « elles garantissent de l'oisiveté ». De sorte qu'un homme qui s'amuseroit au bord d'un grand chemin à tirer sur les passans, pourroit dire qu'il occupe son loisir à se garantir de l'oisiveté. Je n'entends point

cette distinction de l'oisiveté et du loisir. Mais je sais très certainement que nul honnête homme ne peut jamais se vanter d'avoir du loisir, tant qu'il y aura du bien à faire, une patrie à servir, des malheureux à soulager; et je défie qu'on me montre dans mes principes aucun sens honnête dont ce mot *loisir* puisse être susceptible. « Le citoyen que ses besoins « attachent à la charrue n'est pas plus oc- « cupé que le géometre ou l'anatomiste ». Pas plus que l'enfant qui éleve un château de cartes, mais plus utilement. « Sous « prétexte que le pain est nécessaire, faut- « il que tout le monde se mette à labou- « rer la terre »? Pourquoi non? Qu'ils paissent même, s'il le faut. J'aime encore mieux voir les hommes brouter l'herbe dans les champs, que de s'entre-dévorer dans les villes. Il est vrai que, tels que je les demande, ils ressembleroient beaucoup à des bêtes; et que, tels qu'ils sont, ils ressemblent beaucoup à des hommes.

« L'état d'ignorance est un état de crainte « et de besoin. Tout est danger alors pour « notre fragilité. La mort gronde sur nos

« têtes ; elle est cachée dans l'herbe que
« nous foulons aux pieds : lorsqu'on craint
« tout et qu'on a besoin de tout, quelle
« disposition plus raisonnable que celle
« de vouloir tout connoître » ? Il ne faut que considérer les inquiétudes continuelles des médecins et des anatomistes sur leur vie et sur leur santé, pour savoir si les connoissances servent à nous rassurer sur nos dangers. Comme elles nous en découvrent toujours beaucoup plus que de moyens de nous en garantir, ce n'est pas une merveille si elles ne font qu'augmenter nos alarmes et nous rendre pusillanimes. Les animaux vivent sur tout cela dans une sécurité profonde, et ne s'en trouvent pas plus mal. Une génisse n'a pas besoin d'étudier la botanique pour apprendre à trier son foin, et le loup dévore sa proie sans songer à l'indigestion. Pour répondre à cela, osera-t-on prendre le parti de l'instinct contre la raison ? C'est précisément ce que je demande.

« Il semble, nous dit-on, qu'on ait trop
« de laboureurs, et qu'on craigne de man-
« quer de philosophes. Je demanderai, à

« mon tour, si l'on craint que les pro-
« fessions lucratives ne manquent de sujets
« pour les exercer. C'est bien mal connoî-
« tre l'empire de la cupidité. Tout nous
« jette dès notre enfance dans les condi-
« tions utiles. Et quels préjugés n'a-t-on
« pas à vaincre, quel courage ne faut-il
« pas, pour oser n'être qu'un Descartes,
« un Newton, un Locke ! »

Leibnitz et Newton sont morts comblés de biens et d'honneurs, et ils en méritoient encore davantage. Dirons-nous que c'est par modération qu'ils ne se sont point élevés jusqu'à la charrue ? Je connois assez l'empire de la cupidité, pour savoir que tout nous porte aux professions lucratives ; voilà pourquoi je dis que tout nous éloigne des professions utiles. Un Hebert, un Lafrenaye, un Dulac, un Martin, gagnent plus d'argent en un jour, que tous les laboureurs d'une province ne sauroient faire en un mois. Je pourrois proposer un problême assez singulier sur le passage qui m'occupe actuellement. Ce seroit, en ôtant les deux premieres lignes et le lisant isolé, de deviner s'il est tiré de

mes écrits ou de ceux de mes adversaires.

« Les bons livres sont la seule défense « des esprits foibles, c'est-à-dire des trois « quarts des hommes, contre la conta- « gion de l'exemple ». Premièrement, les savans ne feront jamais autant de bons livres qu'ils donnent de mauvais exemples. Secondement, il y aura toujours plus de mauvais livres que de bons. En troisieme lieu, les meilleurs guides que les honnêtes gens puissent avoir, sont la raison et la conscience : *Paucis est opus litteris ad mentem bonam.* Quant à ceux qui ont l'esprit louche ou la conscience endurcie, la lecture ne peut jamais leur être bonne à rien. Enfin, pour quelque homme que ce soit, il n'y a de livres nécessaires que ceux de la religion, les seuls que je n'ai jamais condamnés.

« On prétend nous faire regretter l'é- « ducation des Perses ». Remarquez que c'est Platon qui prétend cela. J'avois cru me faire une sauve-garde de l'autorité de ce philosophe : mais je vois que rien ne me peut garantir de l'animosité de mes ad-

versaires : *Tros Rutulusve fuat;* ils aiment mieux se percer l'un l'autre que de me donner le moindre quartier, et se font plus de mal qu'à moi (*a*). « Cette éducation « étoit, dit-on, fondée sur des principes « barbares, parcequ'on donnoit un maî-« tre pour l'exercice de chaque vertu, « quoique la vertu soit indivisible; parce-« qu'il s'agit de l'inspirer, et non de l'en-« seigner ; d'en faire aimer la pratique, et « non d'en démontrer la théorie ». Que de choses n'aurois-je point à répondre ! mais il ne faut pas faire au lecteur l'injure de lui tout dire. Je me contenterai de ces deux remarques. La premiere, que celui qui veut élever un enfant, ne commence pas par lui dire qu'il faut pratiquer la vertu; car il n'en seroit pas entendu : mais il lui

(*a*) Il me passe par la tête un nouveau projet de défense, et je ne réponds pas que je n'aie encore la foiblesse de l'exécuter quelque jour. Cette défense ne sera composée que de raisons tirées des philosophes; d'où il s'ensuivra qu'ils ont tous été des bavards comme je le prétends, si l'on trouve leurs raisons mauvaises; ou que j'ai cause gagnée, si on les trouve bonnes.

enseigne premièrement à être vrai, et puis à être tempérant, et puis courageux, etc.; et enfin il lui apprend que la collection de toutes ces choses s'appelle vertu. La seconde, que c'est nous qui nous contentons de démontrer la théorie; mais les Perses enseignoient la pratique. Voyez mon discours, page 60.

« Tous les reproches qu'on fait à la phi-« losophie attaquent l'esprit humain». J'en conviens. « Ou plutôt l'auteur de la na-« ture, qui nous a faits tels que nous som-« mes ». S'il nous a faits philosophes, à quoi bon nous donner tant de peine pour le devenir? « Les philosophes étoient des « hommes; ils se sont trompés : doit-on « s'en étonner »? C'est quand ils ne se tromperont plus qu'il faudra s'en étonner. « Plaignons-les, profitons de leurs « fautes, et corrigeons-nous ». Oui, corrigeons-nous, et ne philosophons plus... « Mille routes conduisent à l'erreur, une « seule mene à la vérité ». Voilà précisément ce que je disois. « Faut-il être sur-« pris qu'on se soit mépris si souvent sur « celle-ci, et qu'elle ait été découverte si

« tard » ? Ah ! nous l'avons donc trouvée à la fin !

« On nous oppose un jugement de So-« crate, qui porta, non sur les savans, « mais sur les sophistes, non sur les scien-« ces, mais sur l'abus qu'on en peut faire ». Que peut demander de plus celui qui soutient que toutes nos sciences ne sont qu'abus et tous nos savans que de vrais sophistes ? « Socrate étoit chef d'une secte « qui enseignoit à douter ». Je rabattrois bien de ma vénération pour Socrate, si je croyois qu'il eût eu la sotte vanité de vouloir être chef de secte. « Et il censuroit « avec justice l'orgueil de ceux qui pré-« tendoient tout savoir ». C'est-à-dire l'orgueil de tous les savans. « La vraie science « est bien éloignée de cette affectation ». Il est vrai, mais c'est de la nôtre que je parle. « Socrate est ici témoin contre lui-« même ». Ceci me paroît difficile à entendre. « Le plus savant des Grecs ne rougis-« soit point de son ignorance ». Le plus savant des Grecs ne savoit rien, de son propre aveu ; tirez la conclusion pour les autres. « Les sciences n'ont donc pas leurs

« sources dans nos vices ». Nos sciences ont donc leurs sources dans nos vices. « Elles « ne sont donc pas toutes nées de l'orgueil humain ». J'ai déja dit mon sentiment là-dessus. « Déclamation vaine, qui ne peut « faire illusion qu'à des esprits prévenus ». Je ne sais point répondre à cela.

En parlant des bornes du luxe, on prétend qu'il ne faut pas raisonner sur cette matiere du passé au présent. « Lorsque « les hommes marchoient tout nus, ce-« lui qui s'avisa le premier de porter des « sabots passa pour un voluptueux; de « siecle en siecle, on n'a cessé de crier à « la corruption, sans comprendre ce qu'on « vouloit dire ».

Il est vrai que, jusqu'à ce temps, le luxe, quoique souvent en regne, avoit du moins été regardé dans tous les âges comme la source funeste d'une infinité de maux. Il étoit réservé à M. Melon de publier le premier cette doctrine empoisonnée, dont la nouveauté lui a acquis plus de sectateurs que la solidité de ses raisons. Je ne crains point de combattre seul dans mon siecle ces maximes odieuses qui ne tendent qu'à

détruire et avilir la vertu, et à faire des riches et des misérables, c'est-à-dire toujours des méchans.

On croit m'embarrasser beaucoup en me demandant à quel point il faut borner le luxe. Mon sentiment est qu'il n'en faut point du tout. Tout est source de mal au-delà du nécessaire physique. La nature ne nous donne que trop de besoins; et c'est au moins une très haute imprudence de les multiplier sans nécessité, et de mettre ainsi son ame dans une plus grande dépendance. Ce n'est pas sans raison que Socrate, regardant l'étalage d'une boutique, se félicitoit de n'avoir à faire de rien de tout cela. Il y a cent à parier contre un, que le premier qui porta des sabots étoit un homme punissable, à moins qu'il n'eût mal aux pieds. Quant à nous, nous sommes trop obligés d'avoir des souliers, pour n'être pas dispensés d'avoir de la vertu.

J'ai déja dit ailleurs que je ne proposois point de bouleverser la société actuelle, de brûler les bibliotheques et tous les livres, de détruire les colleges et les académies: et je dois ajouter ici que je ne propose

point non plus de réduire les hommes à se contenter du simple nécessaire. Je sens bien qu'il ne faut pas former le chimérique projet d'en faire d'honnêtes gens : mais je me suis cru obligé de dire sans déguisement la vérité qu'on m'a demandée. J'ai vu le mal et tâché d'en trouver les causes : d'autres plus hardis ou plus insensés pourront chercher le remede.

Je me lasse, et je pose la plume pour ne la plus reprendre dans cette trop longue dispute. J'apprends qu'un très grand nombre d'auteurs (*a*) se sont exercés à me réfuter. Je suis très fâché de ne pouvoir répondre à tous ; mais je crois avoir montré, par ceux que j'ai choisis (*b*) pour cela, que

(*a*) Il n'y a pas jusqu'à de petites feuilles critiques faites pour l'amusement des jeunes gens, où l'on ne m'ait fait l'honneur de se souvenir de moi. Je ne les ai point lues et ne les lirai point très assurément ; mais rien ne m'empêche d'en faire le cas qu'elles méritent, et je ne doute point que tout cela ne soit fort plaisant.

(*b*) On m'assure que M. Gautier m'a fait l'honneur de me répliquer, quoique je ne lui eusse point répondu et que j'eusse même exposé mes raisons pour n'en rien faire. Apparemment que M. Gautier

ce n'est pas la crainte qui me retient à l'égard des autres.

J'ai tâché d'élever un monument qui ne dût point à l'art sa force et sa solidité : la vérité seule, à qui je l'ai consacré, a droit de le rendre inébranlable : et, si je repousse encore une fois les coups qu'on lui porte, c'est plus pour m'honorer moi-même en la défendant, que pour lui prêter un secours dont elle n'a pas besoin.

Qu'il me soit permis de protester, en finissant, que le seul amour de l'humanité et de la vertu m'a fait rompre le silence; et que l'amertume de mes invectives contre les vices dont je suis le témoin ne naît que de la douleur qu'ils m'inspirent, et du desir ardent que j'aurois de voir les hommes plus heureux, et sur-tout plus dignes de l'être.

---

ne trouve pas ces raisons bonnes, puisqu'il prend la peine de les réfuter. Je vois bien qu'il faut céder à M. Gautier ; et je conviens de très bon cœur du tort que j'ai eu de ne lui pas répondre ; ainsi nous voilà d'accord. Mon regret est de ne pouvoir réparer ma faute ; car par malheur il n'est plus temps, et personne ne sauroit de quoi je veux parler.

RÉPLIQUE

RÉPLIQUE
DE
M. BORDES
A
LA RÉPONSE
DE
J. J. ROUSSEAU,
OU
SECOND DISCOURS
SUR
LES AVANTAGES DES SCIENCES ET DES ARTS.

RÉPLIQUE DE M. BORDES A LA RÉPONSE DE J. J. ROUSSEAU, OU SECOND DISCOURS SUR LES AVANTAGES DES SCIENCES ET DES ARTS.

Je n'avois regardé le premier discours de M. Rousseau que comme un paradoxe ingénieux ; et c'est sur ce ton que j'avois répondu. Sa derniere réponse nous a dévoilé un systême décidé, qui m'a engagé dans un examen plus réfléchi de cette grande question de l'influence des sciences et des

arts sur les mœurs. L'importance de la matiere, des détails plus approfondis, quelques vues nouvelles que je crois avoir découvertes, m'excuseront d'avoir traité un sujet déja si rebattu. Il s'agit ici tout-à-la-fois de la vertu et du bonheur, les deux points principaux de notre être. Que ne doit-on pas entreprendre pour achever de dissiper les nuages qui obscurcissent encore la plus utile vérité !

Je commence par examiner les effets de l'ignorance dans tous les temps : je fais voir qu'elle n'a jamais produit ni dû produire cette pureté de mœurs si exagérée et si vantée, et dont on fait un argument si puissant contre les sciences : je lui oppose ensuite les vices et la barbarie des peuples ignorans qui existent de nos jours : de là je passe à l'examen de ce que l'on doit entendre par ces mots, *vertu* et *corruption ;* et je finis par considérer quels sont leurs rapports avec les arts et les sciences, que je justifie contre tous les nouveaux reproches qu'on a osé leur faire. J'attaque successivement toutes les preuves de mon adversaire, à mesure qu'elles se rencon-

trent sur ma route, dans le plan que je me suis tracé; et je n'en laisse absolument aucune sans réponse.

Je parcours d'abord les traditions des premiers siecles du monde. Ici je vois les hommes représentés comme d'heureux bergers gardant leurs troupeaux au sein d'une paix profonde, et chantant leurs amours dans des prairies émaillées de fleurs : là, ce sont des manieres de monstres disputant les forêts et les cavernes aux animaux les plus sauvages. D'un côté je trouve les fictions des poëtes ; de l'autre les conjectures des philosophes. Qui croirai-je, de l'imagination ou de la raison ?

Quelle pouvoit être la vertu chez des hommes qui n'en avoient pas même l'idée, et qui manquoient de termes pour se la communiquer ? Ou si leur innocence étoit un don de la nature, pourquoi nos enfans en sont-ils privés ? pourquoi leurs passions précedent-elles de si loin la raison, et leur enseignent-elles le vice si naturellement, tandis qu'il faut tant d'art et de culture pour faire germer la vertu dans leurs ames ?

Cet âge d'or, dont on fait un point de foi, que l'on nous reproche si amèrement de ne pas croire, étoit donc un temps de prodiges : il ne manquoit plus que de couvrir la terre de moissons et de fruits, sans que les hommes s'en mêlassent, et de faire couler des ruisseaux de miel et de lait. Le miracle du bonheur des premiers hommes est aussi croyable que celui de leurs vertus.

Mais comment des traditions aussi absurdes avoient-elles pu acquérir quelque crédit? Elles flattoient la vanité; elles étoient propres à exciter l'émulation. Les traditions les plus sacrées de l'ignorance étoient-elles plus raisonnables? Qu'on en juge par l'histoire de ses dieux, l'objet du culte de tant de siecles, et du mépris de tous les autres.

D'ailleurs, le préjugé de la dégradation perpétuelle de l'espece humaine devoit être alors dans toute sa force; rien n'étoit écrit; les connoissances n'étoient que traditionnelles; on manquoit d'objets de comparaison pour s'instruire; les livres n'enseignoient point à juger les hommes par

les hommes, un peuple par un autre peuple, un siecle par un autre siecle. Quelle devoit être alors la souveraineté d'une génération sur l'autre, de celle qui donnoit tout sur celle qui recevoit tout! et dans quelle progression le culte de la postérité devoit-il s'augmenter à mesure de l'éloignement! On appela des dieux ceux que dans d'autres siecles on eût à peine appelés des hommes : les temps héroïques ont été depuis plus justement nommés les temps fabuleux.

On demande quels pouvoient être les vices et les crimes des hommes, avant que ces noms affreux de *tien* et de *mien* fussent inventés. Je demanderois plutôt quelle pouvoit être la sûreté de la vie et des biens, avant l'existence de ces noms sacrés. Car j'appelle sacré ce qui est la base de la foi et de la paix de la société, le principe de l'industrie et de l'émulation. Tous les droits étant égaux, les concurrences devoient être sans fin. Lorsque la loi du plus fort étoit la seule, et avant qu'il y en eût d'autres pour fixer les propriétés acquises

par le travail et l'industrie, et nécessaires à chacun pour sa subsistance, le droit de premier occupant, et celui de bienséance, devoient être dans une guerre perpétuelle: la force et la crainte décidoient tout : un meilleur terrain, une exposition plus agréable, une femme, armoient sans cesse de nouveaux prétendans : l'habitant de la montagne aride, le possesseur des vallées fertiles, étoient ennemis nés. Le détail des sujets de divisions ne suffiroit pas. Les passions n'avoient qu'un petit nombre d'objets, et n'en avoient que plus de vivacité: la pauvreté et le besoin desirent plus fortement que la cupidité et l'abondance. Jamais un boisseau d'or n'a pu exciter autant de desirs qu'un boisseau de glands en de certaines circonstances.

Quelle que fût l'autorité paternelle et celle de la vieillesse, ces liens d'une dépendance volontaire durent bientôt s'affoiblir en s'étendant et en se multipliant: il ne fallut qu'un seul homme plus robuste, ou d'une imagination plus forte, pour détruire cette félicité fragile. Les premieres

histoires parlent sans cesse des géans qui n'avoient point d'autre profession que le brigandage. Dans cette égalité et cette liberté sauvage, où tous sont contre un et un seul contre tous, les contre-coups d'une premiere violence ont dû se multiplier à l'infini : plus vous supposez l'homme indépendant et isolé, plus vous livrez le foible au fort et le vertueux au méchant.

L'expérience confirme ces conjectures. Si ce premier état eût été celui de la vertu et du bonheur, comment eût-il changé ? S'il n'y avoit ni fraudes ni violences, d'où naquit l'idée des lois et des murailles ? Si les hommes ont été libres et égaux, comment ont-ils cessé de l'être ? La violence seule a pu changer leur condition, ou en les assujettissant, ou en les mettant dans la nécessité de se réunir sous des chefs pour lui résister. S'il y a eu un âge d'or, c'est un beau songe, qui a duré bien peu d'instans, et qui ne devoit pas durer davantage. En quelque état qu'on suppose les hommes, jamais les mœurs n'ont pu leur tenir lieu de lois : c'est une folie de prétendre

qu'elles puissent jamais être assez pures pour assoupir toutes les passions, ou assez puissantes pour les soumettre. J'ajouterai que mon opinion a pour elle l'autorité du monument historique le plus ancien et le plus respectable, quand même il ne seroit pas divin (*a*).

(*a*) On m'accuse d'avoir avancé que les hommes sont méchans par leur nature; ce que je n'ai jamais pensé, et ce que je ne crois pas avoir dit : je suppose seulement qu'ils étoient sujets à des passions, et ces passions devoient produire de grands désordres, lorsqu'il n'y avoit point de lois pour leur imposer un frein. Mon adversaire pense bien différemment : toute société, tout gouvernement lui paroît une source de vices; la propriété des héritages est qualifiée d'*affreuse*; la distinction des maîtres et des esclaves ne produit, selon lui, que des hommes *cruels et brutaux, fripons et menteurs*. L'inégalité des biens forme *des hommes abominables : une dépendance mutuelle nous force tous à devenir fourbes, jaloux et traîtres*. Mais s'il n'a jamais été de société et s'il n'en peut jamais être sans ces distinctions et cette dépendance, cause nécessaire de tant de crimes, il me reste à demander où est la vertu. Combattroit-il pour une dame imaginaire? N'auroit-elle

Les hommes s'instruisirent par leurs malheurs. Des miseres de l'égalité et de l'indépendance naquirent la subordination politique et la puissance civile. Ici l'histoire commence à mériter quelque confiance : elle est fondée sur quelques faits. Mais, je le répete encore, on ne peut trop se défier de nos préjugés éternels en faveur de l'antiquité : à peine avons-nous commencé à en secouer le joug dans ce siecle, le premier qui soit un peu digne du nom de philosophe.

Je ne fais point usage des traditions vagues qui nous sont restées sur quelques peuples de l'antiquité. Il est aisé de donner de grandes idées d'une nation, lorsqu'on ne fait que citer quelques unes de ses lois : c'est par ses actions seules qu'on peut la connoître : tous ces éloges de la vertu des anciens Crétois, de l'innocence des Scy-

---

existé que dans cet âge d'or qui lui inspire une foi si vive, ou parmi les peuples de la Nigritie pour lesquels il paroît ressentir la plus tendre prédilection ?

thes et des Perses, sont sans preuves dès qu'ils sont sans faits : écrits à une longue distance de temps et de lieux, on y trouve les jugemens de l'ignorance ornés par l'imagination. Cette pureté sans mélange dans de grands peuples est faite pour être admirée et non pour être crue : on n'y reconnoît point la nature humaine : ce sont des romans de vertu qui peuvent servir à l'édification des foibles, mais qui ne sauroient instruire les sages.

Les peuples les plus illustres parmi les anciens ont été les Grecs et les Romains : ce sont eux aussi dont l'histoire nous a conservé les plus grands détails. On prétend qu'ils furent d'abord ignorans et vertueux; et c'est leur exemple qu'on oppose principalement à nos mœurs actuelles. Cependant, dès les premiers temps où l'histoire commence à se mêler avec la fable, lorsque la précieuse ignorance des Grecs étoit encore dans toute sa pureté, nous ne trouvons que meurtres et violences : les héros étoient des chevaliers errans, qui n'étoient occupés qu'à massacrer des brigands pu-

blics, à châtier des peuples séditieux, à détrôner des tyrans : chemin faisant, ces demi-dieux eux-mêmes usurpoient les couronnes, tuoient tout ce qui osoit leur résister, sans autre droit que celui du plus fort; enlevoient les femmes et les filles, et remplissoient le monde d'une postérité fort équivoque. La force du corps faisoit alors tout le mérite des hommes, et la violence toutes leurs mœurs. Les héros du siege de Troie vivoient durement, ne savoient pas un mot de philosophie, et n'en étoient pas meilleurs. Les poëmes d'Homere sont trop connus pour que je doive entrer dans des détails. Qu'on juge des mœurs de ces peuples par leur religion : quelles vertus auroit-on pu en attendre? Ils s'étoient fait des dieux pour tous les vices. La religion, il est vrai, pouvoit beaucoup sur leurs esprits; les barbares qu'ils étoient lui sacrifioient jusqu'à leurs enfans!

Les villes et les républiques flotterent long-temps entre l'anarchie et la tyrannie, entre les crimes de tous et les crimes d'un seul. Enfin Lycurgue et Dracon furent les

réformateurs de Sparte et d'Athenes, qui devinrent les plus célebres villes du monde. La rigueur de leurs lois est une nouvelle preuve des malheurs qui les avoient précédées. Jamais ces peuples ne s'y seroient soumis, si leurs miseres ne les y avoient préparés et forcés. L'ignorance alors diminua, et les vertus se perfectionnerent. Sans ces deux philosophes, qui sans doute n'étoient pas des ignorans, les mœurs de ces deux républiques auroient vraisemblablement empiré toujours de plus en plus; car la corruption dans l'ignorance ne connoît ni limites ni remedes; elle est de tous les maux le plus incurable (*a*).

(*a*) J'avois dit que *les mœurs et les lois étoient la seule source du véritable héroïsme.* On répond : *Les sciences n'y ont donc que faire.* Mais toutes les lois de la Grece, qui est le peuple dont il s'agit ici, lui furent données par des savans et des sages. La science, qui produisit ces lois, ne peut-elle pas être appelée la source primitive de l'héroïsme des Grecs ?

On m'impute d'avoir dit que les *premiers Grecs étoient éclairés et savans, puisque des philosophes*

L'irruption de la Perse fit des Grecs un peuple nouveau : les passions particulieres se réunirent contre le danger commun ;

---

formerent leurs mœurs et leur donnerent des lois ; et on ne manque pas de m'imputer toutes les conséquences ridicules qu'il est possible de tirer de cette proposition. Mais comme je ne l'ai point apperçue dans tout mon discours, quoique je l'aie cherchée soigneusement, je me crois dispensé de répondre jusqu'à ce qu'on me l'ait montrée.

J'ai placé *Aristide* et *Socrate* à côté de *Miltiade* et de *Thémistocle.* On répond : *A côté si l'on veut ; car que m'importe ? cependant Miltiade, Aristide, Thémistocle, qui étoient des héros, vivoient dans un temps ; Socrate et Platon, qui étoient des philosophes, vivoient dans un autre.*

J'avoue que j'aurois pu dater les olympiades où ces grands hommes ont commencé et fini d'exister, et prévenir par là les petits scrupules chronologiques dont quelques lecteurs pourroient être tourmentés : mais n'étant question, dans le passage dont il s'agit, que de faire un tableau général de la gloire d'Athenes, j'avois cru que cette mince érudition y auroit été déplacée. J'ai placé *Socrate* à côté d'*Aristide,* comme on auroit pu faire dans une galerie de portraits où l'on auroit rassemblé tous ceux des hommes illustres d'Athenes. Il est très vrai qu'en ce cas les portraits d'*Aristide* et de

tout fut héros et citoyen ; il n'y eut plus que des vertus, on n'eut pas le loisir d'avoir des vices. Un succès inoui produisit une confiance qui ne l'étoit pas moins ; c'étoit une ivresse héroïque. Les Grecs se crurent invincibles, et ils le furent. Ces vertus de passage, nées du danger, s'évanouirent avec lui : la prospérité, comme il arrive toujours, détendit ce puissant ressort qui avoit remué toutes les ames. On voulut se reposer dans la gloire ; aussitôt chacun retourna à ses passions enflammées par le bonheur : l'orgueil d'Athenes, la dureté de Sparte, la jalousie et l'ambition de toutes deux, allumerent une guerre sanglante, et également honteuse aux deux peuples.

Dans les plus beaux jours d'Athenes on est bien éloigné de trouver cette pureté de mœurs que le préjugé veut lui prêter. Ce peuple étoit dès lors vain, présomptueux, léger, inconstant, divisé en autant de factions qu'il y avoit de citoyens qui

---

Socrate se seroient trouvés à côté l'un de l'autre ; tout au plus auroit-on placé entre eux celui de *Cimon*.

cherchoient

cherchoient à s'élever : la république portoit déja dans son sein les vices que la prospérité ne fit que développer dans la suite.

Il n'y avoit que la corruption du plus grand nombre de citoyens qui eût pu faire supporter la tyrannie de Pisistrate et de ses fils. Thémistocle étoit ardent, jaloux, ennemi né de tout citoyen vertueux ; son faste et son ambition pilloient et déchiroient la patrie sauvée par son courage. Aristide, étant employé au maniement des deniers publics, n'étoit environné que de collegues infideles : Thémistocle lui-même, enrichi à force de rapines, poussa la scélératesse au point de l'accuser de malversation, et parvint à faire condamner, à force de brigues et de cabales, le plus honnête homme de la république. Le même Aristide fut banni ensuite par un peuple las de l'entendre appeler *le Juste :* il méritoit en effet ce titre par ses vertus privées, quoiqu'il ne portât pas le même scrupule dans les affaires publiques, et qu'il ne craignît pas de faire passer un décret, en disant : *Il n'est pas juste, mais il est utile.* Les héros

de Marathon et de Platée redevenoient des hommes à Athenes : toutes les voies de la séduction étoient employées par ceux qui vouloient gouverner ; il falloit plaire au peuple, et on ne lui plaisoit qu'en le corrompant. Quels vices ne doivent pas naître dans une multitude victorieuse, souveraine et toujours flattée ! Tous les extrêmes se rapprochent dans la démocratie : un peuple-roi peut avoir des accès d'héroïsme ; c'est par sa nature un terrible monstre.

Sparte, ce grand boulevard de nos adversaires, dont ils prétendent nous faire tant peur, a fait l'admiration de la politique ; mais elle n'a jamais eu l'approbation de la morale. Platon, Aristote et Polybe, ont reproché à Lycurgue que ses lois étoient plus propres à rendre les hommes vaillans, qu'à les rendre justes. La politique des Lacédémoniens dans la guerre du Péloponnese fut tour-à-tour lâche et cruelle. Ils rechercherent bassement l'alliance de la Perse : vils courtisans des satrapes d'Asie, ils massacroient sans pitié les prisonniers grecs ; et finirent par en égorger trois

mille après la bataille d'ÆEgos-Potamos, au moment même où Athenes périssoit, et n'avoit plus de défense contre eux. Les Spartiates ont eu peu de vices; mais ils manquoient de beaucoup de vertus : ils devoient être, et ils étoient en effet les meilleurs soldats de la Grece; mais ils n'étoient que des soldats. Pour éviter une extrémité, ils n'avoient trouvé de secret que de se précipiter dans l'autre : ils se garantissoient de la volupté par la mal-propreté; du luxe, par la misere; de l'intempérance, par une austérité féroce.

Le crime de l'incontinence n'étoit pas connu à Sparte; mais on avoit le droit d'enlever la fille que l'on aimoit. On empruntoit la femme dont on avoit envie; et les dames de Lacédémone employoient leurs esclaves pour faire des sujets à la république, lorsque leurs maris étoient trop long-temps à la guerre : on avoit prévenu les fureurs de la jalousie en permettant l'adultere. L'honnêteté et la pudeur ne pouvoient jamais être violées, puisqu'on les avoit bannies : l'habillement des femmes laissoit voir leurs cuisses découvertes; elles

étoient obligées de danser, et de lutter toutes nues avec les jeunes gens aussi tout nus, dans les fêtes publiques. Avec de pareils spectacles, on conçoit sans peine que Sparte a dû mépriser ceux d'Euripide et de Sophocle: l'amitié même des jeunes gens entre eux étoit si singulièrement favorisée par les lois, qu'on n'imagine point qu'elle pût se conserver innocente. Xénophon convient de la mauvaise idée qu'on en avoit, et n'ose en entreprendre la justification.

Les enfans d'une constitution foible et délicate étoient précipités par des barbares, qui ne voyoient dans l'homme que le corps, et qui plaçoient toute leur ame dans leurs bras. Ce législateur qui partagea les biens avec une si scrupuleuse égalité, par un contraste monstrueux, établit entre les hommes mêmes la plus barbare inégalité qui fût jamais. Son peuple fut divisé en maîtres et en esclaves: il imposa aux premiers pour distinction une oisiveté inviolable, et ne leur permit aucun autre art que celui de verser le sang de leurs ennemis; les autres, dégradés de leur être, furent livrés à tous les caprices d'inhumanité de ceux

que la nature avoit faits leurs égaux, mais que la loi rendoit maîtres de leur vie.

Enfin Lycurgue avoit eu tant d'attention à prévenir toute espece de cupidité, qu'ayant banni l'or et l'argent et tous les meubles de prix, il autorisa le vol des alimens, les seules choses valables qui restassent dans sa ville. Ce peuple conserva fidèlement ses lois pendant une longue suite d'années. Je demanderois volontiers : Que pouvoit-il faire de mieux? Elles avoient calmé habilement toutes les passions, mais c'étoit en les satisfaisant, et détruit la plupart des vices en leur donnant simplement le nom de vertus : ceux même auxquels notre misérable corruption n'a pu atteindre, et dont elle a la foiblesse d'avoir horreur, étoient imposés comme des devoirs d'habitude. Telles sont les mœurs qui excitent l'admiration et les regrets de nos adversaires ; telles sont les armes avec lesquelles ils croient nous terrasser (*a*).

(*a*) J'ai dit que si tous les états de la Grece avoient suivi les mêmes lois que Sparte, le fruit des talens et des travaux de ses grands hommes,

Si nous considérons Rome à sa fondation, elle ne fut d'abord composée que de brigands, qui n'étoient pourtant ni artistes ni philosophes : sept rois de suite leur donnerent des lois. Pendant plus de deux siecles ce peuple n'eut rien de bien distingué. Romulus tua son frere, et fut à son tour mas-

---

l'exemple et l'émulation de leurs vertus, eussent été perdus pour la postérité ; qu'enfin le monde, sans le secours des arts et des sciences, seroit demeuré dans une enfance éternelle.

Un raisonnement si évident ne pouvoit être réfuté : on a voulu le rendre ridicule ; on a supposé pour cela que, dans mes principes, *la vertu n'étoit bonne qu'à faire du bruit dans le monde ; qu'il ne serviroit de rien d'être gens de bien, si personne n'en parloit après que nous ne serons plus ; et qu'enfin, si l'on ne célébroit les grands hommes, il seroit inutile de l'être.*

Oui, il seroit inutile à la postérité que de grandes vertus eussent existé, si le souvenir n'en eût été conservé jusqu'à elle ; c'est ce que j'ai dit, et ce que je persiste à dire. Mais que la vertu soit inutile à ceux même qui la pratiquent, si elle ne fait du bruit et si elle n'est célébrée, c'est ce que je n'ai jamais ni pensé ni dit ; et c'est pourtant ce qu'on me fait dire par la bouche d'un Lacédémonien mal instruit de l'état de la question.

sacré par le sénat; Tarquin l'ancien périt par les coups des fils d'Ancus, sur lesquels il avoit usurpé la couronne; la fille de Servius Tullius, unie à Tarquin par un double adultere et un double assassinat, fit passer son char sur le corps de son pere égorgé par ses ordres. On connoît la tyrannie de Tarquin et le forfait de son fils. De grands crimes sont ce qu'il y a de plus mémorable dans ces premiers siecles.

Où étoit donc alors cette pureté de mœurs si sûrement enfantée par l'ignorance? Rome irritée chassa Tarquin: il fallut combattre long-temps; et ce ne fut qu'à force de courage qu'elle vint à bout de se délivrer d'un tyran, qui l'eût punie par le fer et le feu, s'il eût été vainqueur. L'extrême valeur naquit de l'extrême danger. Les Romains, peuple jusqu'alors assez commun, devinrent des héros, parcequ'il fallut périr ou l'être. Numance et Sagunte ont eu le malheur de succomber avec autant d'opiniâtreté et de courage: le succès justifia et éleva les Romains. De ces circonstances singulieres se forma en eux

cet amour de la patrie, fanatisme héroïque qu'ils ont porté plus loin qu'aucun autre peuple du monde, et qui nous fait tant d'illusions sur leurs autres qualités.

Les commencemens de la république virent éclater de grandes vertus. Il en est de même dans la plupart des sociétés : foibles d'abord et exposées à toutes sortes de dangers domestiques ou extérieurs, elles ont besoin que les vertus soient des passions : une ferveur d'héroïsme s'empare des esprits : les grands périls font les grands hommes. Appius et Tarquin devoient trouver des Virginius et des Brutus : des crimes barbares sont punis par des vertus qui leur ressemblent.

Dans ce premier état, les hommes doivent être et sont ordinairement assez vertueux : les lois sont nouvelles ; l'art de les éluder n'est pas encore trouvé ; leur nouveauté attache et échauffe les esprits par la nature même de l'esprit de l'homme. Les Romains étoient braves ; il falloit vaincre ou cesser d'être : ils aimoient la patrie ; leur existence étoit attachée à la sienne, et elle ne cessoit point d'être en

danger : ils étoient sobres ; comment ne l'auroient-ils pas été ? ils n'avoient que leurs bestiaux, leurs grains et leurs légumes, encore souvent ravagés par l'ennemi : on doit aimer beaucoup ces choses-là, lorsqu'on n'a qu'elles et que l'on craint sans cesse de les perdre : ils conservoient l'égalité des biens ; c'est qu'ils étoient pauvres : les partages ne pouvoient souffrir la moindre inégalité, sans exposer quelqu'un à mourir de faim ; chacun à peine avoit sa subsistance : un pere de famille mal à son aise ne fait point d'héritier.

Cependant, au milieu même de ces circonstances forcées, quels vices n'apperçoit-on pas dans les mœurs de ce peuple si singulier ? Que dire des factions éternelles de la place publique? Comment justifier la jalousie envenimée du sénat et du peuple, la tyrannie, l'orgueil et les vexations des patriciens, la cruauté des créanciers, la dureté des maîtres pour leurs esclaves, la violence presque toujours nécessaire pour établir les lois les plus justes, la séduction employée pour obtenir les suffrages, l'abus enfin que les magistrats faisoient si

souvent de l'autorité? Ce n'est pas un seul Sylla que l'on trouve dès ce temps-là; on en voit dix à la fois dans les décemvirs. Quelle corruption ne doit-il pas y avoir dans une ville où le choix tombe sur dix magistrats aussi détestables!

La politique des Romains ne voyoit rien de juste que ce qui étoit utile. Quel art n'employoient-ils pas pour diviser, affoiblir, tromper ou effrayer tous les peuples, et les détruire les uns par les autres! Quelles chicanes, quelles subtilités honteuses pour attaquer ou soumettre des nations qui ne leur avoient donné aucun sujet légitime de leur faire la guerre! Quel poison caché sous ces beaux noms de traités et d'alliances! quelle insolence et quelle dureté dans la victoire? Brigands politiques, ils pillerent l'univers; les trésors des vaincus ornoient le spectacle de ces triomphes qui faisoient gémir l'humanité: invention funeste par qui toutes les passions étoient armées pour la destruction des hommes. Ils ne se contentoient pas d'enchaîner les rois et de les traîner à leurs chars; contre toute sorte d'humanité et de

justice, ils osoient les condamner à la mort. Les sciences n'existoient pas encore; Rome ignorante avoit déja commis tous les crimes de la guerre, de la politique et de l'ambition.

Je sens à quel point j'offense le préjugé dans la censure qu'une juste défense m'a obligé de faire de ces peuples célebres. La plupart des hommes ont la louable foiblesse de croire à la chimere de la perfection: il n'a pas tenu aux poëtes et aux déclamateurs de college que nous ne crussions l'avoir trouvée dans les ruines de ces vieux siecles embellis par leur imagination. Des ténebres de l'antiquité sortent quelques rayons lumineux: nous les suivons, nous les admirons: plus ils nous éblouissent, moins ils sont propres à nous éclairer sur l'obscurité des objets qui les environnent. Les philosophes moraux, les politiques spéculatifs ont encore ajouté à l'illusion; les premiers en cherchant à augmenter l'émulation de la vertu par des exemples miraculeux; les autres en voulant à toute force trouver ou donner des causes certaines à tous les effets, pour parvenir à éta-

blir sur des principes fixes une science qu'ils croient destinée à détrôner la fortune. De ce que ces peuples ont fait de grandes choses, on a conclu qu'ils devoient nécessairement les faire ; les merveilles de leurs succès ont fait croire celles de leur gouvernement et de leurs mœurs : ainsi s'est formée l'idée d'une vertu parfaite. Cette prétendue pureté a été regardée comme la fille de l'ignorance, et est devenue le plus grand argument de nos adversaires : mais, après que leur chimere est évanouie, que reste-t-il à l'ignorance ? Si elle n'avoit pour elle que cette perfection de mœurs, comme ses partisans sont forcés d'en convenir, et si cette perfection n'a jamais existé, quels motifs de préférence peut-elle encore s'attribuer ?

Si de là nous descendons aux premiers siecles des nations modernes, quel spectacle nous présente l'Europe ravagée par les barbares descendus du nord ? L'ignorance usurpa tous les trônes ; l'esprit humain reçut des fers ; les noms de mœurs et de vertus disparurent avec ceux de sciences et d'arts ; il n'y eut plus de gloire

que celle de détruire les hommes, ou de les rendre esclaves. A se renfermer dans notre nation, quelles cruautés politiques ne commit pas Clovis, le plus grand homme de sa race? exemple qui ne fut que trop bien suivi par sa postérité! Les freres n'eurent point de plus cruels ennemis que leurs freres; la guerre qu'ils se faisoient étoit le moindre de leurs crimes; leurs armes les plus ordinaires furent le poison et l'assassinat. Frédégonde et Brunehaut furent les modeles les plus accomplis de la scélératesse. Les rois étoient dépouillés par des maires ambitieux; les peuples, pillés et déchirés, flottoient dans ces malheureuses révolutions achetées par leur sang et par leurs miseres. Les trônes des Goths en Espagne, et des Lombards en Italie, ne furent pas teints de moins de sang.

Qui pourroit aujourd'hui nous proposer ces siecles funestes pour modeles? Qui pourroit les regretter? Le beau temps, le temps de la vertu de chaque peuple, n'est donc pas toujours celui de son ignorance, comme nos adversaires le préten-

dent ; proposition absolument insoutenable à l'égard de tous les peuples modernes de l'Europe.

Je ne suivrai point notre histoire dans tous ses détails : des guerres barbares et interminables, sans justice dans les motifs, sans utilité dans l'objet ; tous les vices de l'aristocratie dans une constitution monarchique ; un éternel esprit de révolte et d'ambition, source nécessaire de la mauvaise foi, de l'injustice et de la violence ; le corps entier de la nation esclave né des passions de mille tyrans ; sont les traits répétés à chaque page de nos fastes. Ajoutons une dissolution dans les mœurs hardie et violente : si elle n'éclate pas partout également, c'est faute de détails ; mais le philosophe voit dans ce que dit l'histoire tout ce qu'elle n'a pas dit ; les principes montrent les conséquences : celles de nos époques qui sont éclairées d'une plus grande lumiere ne nous permettent pas d'en douter ; je me contenterai de donner pour exemple le temps des croisades.

L'ignorance fut remplacée par de faus-

ses opinions : de mauvaises études prirent le nom de sciences ; et le monde n'en fut pas mieux : les mœurs s'adoucirent pourtant de l'expérience du malheur. Il me suffit de remarquer que les mœurs des regnes de Charles VI, Charles VII et Louis XI n'étoient pas meilleures que celles du regne de François I[er], qui appela les lettres en France ; et qu'enfin le temps de Catherine de Médicis et de ses fils ne sont nullement comparables à ceux de Louis XIV et de Louis XV, les seuls dans notre histoire où les sciences et les arts aient pris un accroissement capable de leur donner une influence marquée sur les mœurs.

S'il pouvoit rester quelque doute à l'égard de mes conjectures sur les vices des premiers âges du monde, un coup-d'œil jeté sur tant de peuples ignorans qui existent encore, suffiroit pour donner le plus haut degré de certitude. Que verrons-nous dans les trois quarts de l'Asie ? Le despotisme et l'esclavage ; les caprices d'un tyran invisible pour toutes lois, la terreur dans les peuples pour toutes mœurs ; un sexe entier victime à la fois de la force

et de la foiblesse de l'autre ; des milliers d'hommes sacrifiés inhumainement à la jalousie d'un seul, et privés à jamais des plaisirs dont ils auroient dû jouir, pour un maître qui n'en jouit pas ; par-tout le sang humain compté pour rien, et les droits les plus saints de la nature méconnus ou violés. Les côtes d'Afrique, la patrie d'Annibal, de Térence et de S. Augustin, ne nous offrent que les citadelles du crime habitées par des scélérats, brigands et assassins par état, dignes compatriotes des ours et des lions de leurs forêts.

Plus loin nous trouverons les contrées immenses des Negres, peuples lâches et orgueilleux, chez qui la débauche et la paresse perpétuent la misere, privés des notions les plus simples de l'honnêteté et de la justice, sacrifiant leurs prisonniers de sang froid ou les mangeant, parés de colliers faits des dents de leurs ennemis, ou faisant des parquets de leurs crânes. L'Amérique n'est pas moins peuplée de monstres humains.

Tous les peuples de l'antiquité qui ont eu

eu des mœurs et des lois, les ont dues à des savans qui ont été leurs législateurs; tels ont été Zoroastre, Minos, Lycurgue, Dracon, Solon, Numa, etc. Il fallut que la science vînt réformer ce que l'ignorance avoit corrompu. Les nations, éclairées par sa lumiere, ont paru tour-à-tour sur la scene du monde avec plus ou moins de vertus, d'éclat et de succès; tandis que la barbarie la plus honteuse regne encore, après tant de siecles, par-tout où l'ignorance s'est conservée.

De quelques hyperboles que l'on veuille exalter les vices des peuples policés, les Cannibales en savent plus que nous sur cet article, sans avoir rien appris de la philosophie ni des arts : ils ne s'amusent point à médire de leur prochain, mais ils le rôtissent et le mangent en chantant et en dansant : les Mumbos ont des marchés de chair humaine. Comment nos sciences corrompues n'ont-elles point trouvé de tournure pour nous procurer le droit et le plaisir d'un semblable établissement ? D'où naît l'horreur que nous en avons ? est-ce foiblesse ou préjugé ? Il est pour-

tant difficile de ne pas convenir que ces gens-là ont des mœurs plus dépravées que les nôtres.

On croit faire illusion en avançant que l'ignorance est l'état naturel de l'homme ; oui, à-peu-près comme il lui est naturel de marcher à quatre pieds, parceque les enfans ne peuvent d'abord se soutenir sur leurs jambes. L'ignorance est le premier état de l'homme ; mais c'est pour en sortir par l'accroissement de ses connoissances, comme il doit s'affranchir des foiblesses de l'enfance par le progrès de ses forces. L'ame nous est donnée aussi foible que le corps ; c'est à nous de fortifier l'un et l'autre par les exercices qui leur sont propres. Un juste équilibre est difficile à observer entre ces deux êtres dont nous sommes composés. Mais si les hommes qui ne veulent être que savans ne parviennent pas toujours à être sages, ceux qui ne veulent être que robustes ne peuvent guere avoir que des vertus bien foibles.

On m'opposera sans doute des actes et des notions d'humanité, de bonne foi et de justice, chez les peuples les plus barbares ;

et j'en conviendrai sans peine : l'homme ne sauroit être tout méchant, parceque ce seroit tendre directement à sa destruction, et que le plus foible rayon de raison suffit pour l'en empêcher : les brigands mêmes ne sont point et ne peuvent être absolument sans foi et sans équité : au sein de la barbarie on trouve des peuples d'un caractere plus doux ; les climats, les terrains, quelques circonstances singulieres jettent des variétés dans les températures et dans les inclinations. Il y a des vertus d'instinct, dont la semence ne peut être entièrement étouffée : mais si le naturel d'un peuple ignorant peut être bon, ses passions sont toujours redoutables ; la raison perfectionnée peut seule leur marquer de justes limites : chez les nations non civilisées, les haines sont cruelles, et les vengeances atroces.

Enfin, si l'ignorance ne produit pas immédiatement tous les excès des nations barbares, on ne peut nier qu'elle ne soit la source de cette rusticité brutale et féroce qui les familiarise avec les violences et le sang, ainsi que de l'oisiveté éternelle qui

ne leur permet pas d'autre industrie que le brigandage.

Les Hottentots (*a*), après la cérémonie qui les constitue à l'âge de dix-huit ans dans la qualité d'hommes, ont le droit de battre leur mere, et se hâtent ordinairement d'en user. Les souverains ne tirent que de légeres impositions; mais c'est pour eux un amusement royal de tuer des hommes : l'empereur du Monomotapa, dans certaines fêtes, fait donner la mort aux seigneurs de sa cour qu'il aime le moins. Le massacre des prisonniers de guerre est de droit : le roi de Dahomay en sacrifia, selon le récit des voyageurs, jusqu'à quatre mille en un seul jour ; et c'est, pour le dire en passant, une excuse pour l'usage des Européens d'acheter des esclaves negres; puisque ce sont tous des malfaiteurs ou des captifs destinés à la mort, que la vengeance auroit sacrifiés, et que l'avarice aime mieux vendre. Le roi des Jaggas, nation errante, qui ne vit que de brigandage, fait lâcher un lion furieux au milieu de son peuple désarmé et rassemblé en cercle

(*a*) *Histoire des voyages.*

dans une vaste plaine ; le lion tue autant qu'il peut de ces malheureux, jusqu'à ce qu'il succombe lui-même sous les coups de la multitude ; les survivans finissent par manger les morts avec des cris de joie : c'est ainsi qu'ils célebrent le jour de la naissance de leur souverain, qui jouit de ce spectacle au haut d'un arbre, où il est à l'abri du danger avec ceux qui composent sa cour. Ces mêmes Jaggas massacrent leurs enfans aussitôt qu'ils sont nés ; et cette abominable nation ne se perpétue que par les jeunes prisonniers qu'elle fait sur ses ennemis, et qu'elle éleve dans les principes de sa barbarie. D'autres peuples abandonnent aux bêtes féroces leurs peres et leurs meres lorsqu'ils sont parvenus à un certain point de décrépitude, ou les égorgent eux-mêmes : ainsi le parricide est regardé par l'ignorance comme un service d'humanité. Un très grand nombre de nations mangent leurs prisonniers: les Anzikos, peuple d'Afrique, mangent leurs propres esclaves, lorsqu'ils les trouvent assez gras, ou les vendent pour la boucherie publique.

Combien de sang verse encore l'igno-

rance par les mains des préjugés et des superstitions qu'elle enfante et qu'elle éternise ! Dans le pays d'Adra, une femme qui met au monde deux enfans à la fois est punie de mort comme adultere : au Cap, si deux filles naissent ensemble, on tue la plus laide ; si c'est une fille et un garçon, la fille est exposée sur une branche d'arbre, ou ensevelie toute vivante : au royaume de Congo, s'il tombe trop ou trop peu de pluie, si les saisons sont mauvaises, c'est au roi que le peuple s'en prend ; on se révolte, et il est massacré : à la mort du roi de Juida, on laisse un interregne de quelques jours, pendant lesquels chacun pille, tue ou viole à sa fantaisie. L'usage de sacrifier les femmes sur le tombeau de leurs maris et les esclaves sur celui de leurs maîtres n'est point une singularité de quelques cantons sauvages ; c'est une superstition sanglante qui souille une très grande partie de la terre. A la Côte-d'or on immole jusqu'à cinq ou six cents personnes à la mort des rois : l'ignorance forge des dieux qui lui ressemblent et leur prête ses fureurs ; elle implore leurs faveurs par des

cruautés, et croit les fléchir par le sang. La plupart des sauvages ne reconnoissent que des divinités malfaisantes; leurs prêtres sont des sorciers, leurs sacrifices des meurtres: Annasinga, reine d'Angola, consultoit le diable par le sacrifice de la plus belle fille qu'elle pût trouver; elle buvoit un verre de son sang et en faisoit faire autant à ses chefs. Lorsque les Européens leur demandent raison de ces abominations, ne pouvant les justifier, ils répondent, C'est notre usage. Ainsi l'ignorance égorge froidement les hommes de sa propre main, sans avoir besoin d'armer leurs passions; elle tire ses droits de la stupidité même, et parvient à consacrer ses crimes en les multipliant.

Si l'ignorance des premiers hommes a produit l'âge d'or, comme on le prétend, dans quelques régions de l'Europe, comment n'a-t-elle pas eu les mêmes effets dans ces trois immenses parties de la terre? ou si ces peuples ont eu aussi un âge d'or à leur origine, comment, en conservant si fidèlement leur ignorance, leurs vertus primitives ont-elles fait place à tant d'horreurs?

On nie, et avec raison, que les hommes soient naturellement méchans; on croit même qu'ils sont naturellement bons: mais quand je vois dans les trois quarts de l'univers l'ignorance et les vices réunis, si ces vices ne sont point dans la nature de l'homme, qu'est-ce donc qui leur a donné la naissance? Si l'on ne veut pas convenir que l'ignorance les a enfantés, il est donc vrai du moins qu'elle n'a pu mettre obstacle à leur existence; il est donc vrai encore qu'elle a même été un obstacle au rétablissement de la vertu, puisque ces peuples sauvages persistent dans cette misérable barbarie depuis tant de siecles sans aucun amendement. Conçoit-on en effet qu'on puisse parvenir à réformer leurs mœurs sans commencer par les éclairer? Leur ignorance est donc si intimement unie avec leurs vices, elle en est donc tellement le rempart le plus sûr, qu'on ne peut entreprendre la ruine des uns sans commencer par la destruction de l'autre.

Les vices d'une multitude de peuples ignorans font donc, quoi qu'on en dise, quelque chose à la question; ils prouvent

donc très bien, non seulement que l'ignorance n'engendre pas la vertu nécessairement; ils servent encore à détruire la proposition avancée par nos adversaires, que l'ignorance n'est un obstacle ni au bien ni au mal; ils démontrent enfin invinciblement que l'ignorance est un état doué par sa nature d'une force d'inertie très puissante contre toute réformation, privé de toute force active pour empêcher le mal ou pour le corriger, et l'inévitable source de la barbarie par l'oisiveté, la férocité, les préjugés et les superstitions, qu'elle enfante immédiatement.

J'ai peine à comprendre d'où peut naître le ridicule qu'on affecte de répandre avec tant de confiance sur cette objection tirée des vices de l'ignorance : par quel privilege spécial auroit-on le droit de se prévaloir de la corruption de quelques peuples savans, et ne pourrions-nous employer à notre défense celle de tant de nations barbares? J'y vois à la vérité quelques différences, et les voici: c'est que, chez ces peuples savans et corrompus nous trouvons à côté de la science les riches-

ses, la puissance, la prospérité, causes toutes naturelles de corruption, et qui doivent assurément en avoir l'honneur par préférence ; au lieu que, chez les peuples que nous opposons, l'ignorance est absolument seule vis-à-vis de la barbarie, sans aucune autre cause de corruption ; en sorte qu'elle ne peut se justifier, ou de l'avoir causée, ou de n'avoir pu y mettre obstacle. Nous objectons la barbarie éternelle et incurable des trois quarts de la terre, qui déposent contre l'ignorance : que cite-t-on en sa faveur ? Les vertus très passageres et très mêlées de vices de trois petites villes de l'antiquité. N'est-ce pas là vouloir comparer le particulier à l'universel, l'exception à la regle, et le doute à l'évidence (*a*) ?

(*a*) J'ai prouvé, dans mon premier discours, que le progrès des lettres est toujours en proportion avec la fortune des empires, et on est forcé de convenir que j'ai raison ; mais on me répond *que je parle de fortune et de grandeur, tandis qu'il est question de mœurs et de vertus*. M. Rousseau me permettra de le faire souvenir qu'il n'a pas toujours parlé uniquement de mœurs ; il a attaqué aussi les

Mais ce qui doit décider la question sans retour, le plus haut degré de toute corruption, c'est la barbarie ; et elle appartient sans contredit au plus haut degré de l'ignorance : au contraire, la plus parfaite science seroit vraisemblablement la plus parfaite vertu, puisqu'elle seroit le plus haut point des connoissances métaphysiques, morales et politiques. Mais si l'on nous conteste

---

soiences sur ce qu'elles amollissoient le courage ; il a attribué à la culture des lettres et des arts la chûte d'Athenes, celle de la république romaine, et les différentes conquêtes de l'Egypte ; c'est à ces objections que j'ai répondu dans le passage dont il s'agit : je crois donc pouvoir me flatter de n'être pas sorti de la question.

On m'avoit objecté les conquêtes des barbares : j'ai répondu qu'ils avoient fait de grandes conquêtes, parcequ'ils étoient injustes : à toutes ces conquêtes j'ai opposé celle de l'Amérique, la plus vaste qui ait jamais été faite, et uniquement due à la supériorité de nos arts et de nos sciences.

Que répond-on ? qu'elle étoit injuste. Qu'elle soit injuste, qu'importe ? En est-elle moins la plus prodigieuse conquête que les hommes aient jamais faite ? en est-elle moins le fruit des avantages que nous donnoient nos connoissances ? On demande

cette conjecture, il est du moins bien prouvé que la plus grande perfection de la science ne sauroit jamais conduire à une barbarie telle que nous venons de la décrire; et ce point seul suffit pour prononcer la condamnation absolue de l'ignorance.

En effet, pour en bien juger, il étoit absolument nécessaire de la considérer dans toute sa pureté : c'est seulement parmi les peuples les plus sauvages qu'on pouvoit parvenir à bien connoître sa nature et ses effets; son influence devient équivoque et incertaine, sitôt qu'elle est mêlée avec divers degrés de sciences et d'arts.

L'ignorance et la science ne sont plus

---

quel est le plus brave de l'odieux *Cortez* ou de l'infortuné *Guatimozin ?* Mais je n'avois pas dit un mot de courage ; je ne parlois que de sciences et d'arts. Que l'on prouve tant qu'on voudra que les Américains étoient un peuple très courageux; bien loin de détruire mon raisonnement, on ne fera que le fortifier: ils étoient très braves, nous n'étions que savans, et nous les avons vaincus : ils étoient innombrables ; nous n'étions qu'une poignée d'hommes, et nous les avons soumis : c'est-à-dire que la science peut triompher du nombre et du courage même.

alors que des noms relatifs : par exemple, nous traitons Athenes d'ignorante au temps de la bataille de Marathon; il est pourtant vrai qu'elle étoit très savante en comparaison de la plupart des villes de la Grece et de ce qu'elle avoit été elle-même dans les siecles précédens: ainsi sa vertu et sa gloire, dont on fait aujourd'hui un argument en faveur de l'ignorance, devoient au contraire paroître dans ce temps-là une forte preuve de l'utilité des sciences et des arts. Pisistrate et ses fils n'avoient rien négligé pour inspirer aux Athéniens le goût des sciences ; ils leur avoient donné la connoissance des poëmes d'Homere, et avoient attiré dans leur ville Anacréon, Simonide et plusieurs philosophes; et il faut considérer qu'Hésiode, Archiloque, Alcée, Sappho, avoient déja existé, et que les sept sages existoient encore dans ce même temps.

Lycurgue étoit savant et philosophe : Sparte dédaigna, il est vrai, de cultiver les sciences, mais elle les connoissoit; elle étoit trop liée avec les autres peuples de la Grece pour qu'on puisse la supposer dans une ignorance absolue. Rome même, dans ses

commencemens, sentit que son ignorance ne suffisoit pas pour la gouverner : elle choisit pour second fondateur Numa, recommandable uniquement par la philosophie ; elle alla ensuite chercher des lois chez le peuple le plus savant qui fût alors : elle jouit et elle profita des conseils de la science. Enfin ces trois peuples avoient plus ou moins la plupart des connoissances qui ont rapport aux mœurs : à quel titre l'ignorance oseroit-elle revendiquer leurs vertus ?

Il est vrai que tous les degrés des sciences n'ont pas des proportions de mœurs constantes et égales ; c'est qu'elles n'ont pas toutes une égale influence sur nos actions : Solon, Aristide et Socrate, contribuoient plus sans doute aux mœurs, qu'Hippocrate, Euclide et Sophocle.

Les peuples, après les épreuves cruelles qu'ils avoient faites de l'état où ils vivoient sans lois et sans puissance civile, ont dû commencer par l'étude de la morale et de la politique ; et, dans ce premier moment, ils ont dû être très vertueux.

Ainsi les temps où ces premieres scien-

ces étoient seules cultivées, ont pu l'emporter par les mœurs sur ceux où elles ont été accompagnées de l'étude des autres; non que ces dernieres aient nui à la vertu, mais par d'autres causes étrangeres, telles que la prospérité, l'accroissement des richesses, ou l'affoiblissement des lois.

Athenes se corrompit lorsqu'elle augmenta ses connoissances, parceque son génie et son gouvernement n'étoient pas faits pour supporter la prospérité: le caractere des Athéniens est le même depuis Solon jusqu'à Alcibiade: Périclès régna sur eux par les mêmes voies que Pisistrate; les entreprises de celui-ci avoient été portées bien plus loin sous les yeux de Solon; et, dans la premiere ferveur de ses lois, il mérita d'être appelé tyran, et il fût souffert: sans les violences extrêmes d'Hippias son fils, Athenes étoit soumise pour jamais: rendue à sa liberté, elle en abusa: tous ses chefs éprouverent successivement sa légèreté et son ingratitude. L'orgueil et l'ambition du peuple augmentoient par degrés avec sa puissance et ses conquêtes: plus il s'enivra de sa gloire, plus il voulut

être flatté. On ne pouvoit écarter un rival qu'en proposant quelque nouveau moyen de séduction : c'est ainsi qu'on en vint à distribuer les terres conquises au peuple; à prodiguer les deniers publics pour les jeux, les spectacles et les édifices; à attribuer des salaires aux citoyens pour les fonctions d'assister aux jeux et aux tribunaux; à détruire l'autorité du sénat, à rendre la multitude toute-puissante; à entretenir enfin et à flatter tous ses caprices. Si je cherche quels furent les auteurs de cette corruption, l'histoire me nomme Thémistocle, Cimon, Périclès : en accuser Phidias, Euripide et Socrate, seroit le comble du ridicule.

L'orgueil naturel des Athéniens dégénéra en insolence et en indocilité; leur vivacité devint ivresse, et leur légèreté folie : ils s'épuiserent en magnificences et en guerres inutiles : ils eurent tous les vices du bonheur et ils en firent toutes les fautes. Athenes abusoit de tout; il falloit bien qu'elle abusât des arts comme elle avoit fait de sa puissance et de sa gloire, et qu'elle mît dans ses plaisirs les mêmes vi-

ces

ces que dans ses affaires. Elle avoit le bonheur de posséder Socrate, Platon, Xénophon, et elle écoutoit par préférence des sophistes et des déclamateurs qui la flattoient : elle ne se contentoit pas d'honorer les dieux, et de couronner Euripide et Sophocle, elle se ruinoit follement pour ses temples et ses théâtres, et la poésie et la religion n'en étoient pas plus coupables l'une que l'autre. La licence d'une démocratie effrénée monta sur la scene : la comédie, dès sa naissance, fut obscene, impie et satyrique ; elle joua les noms et les visages ; elle couvrit indifféremment de ridicules Hyperbolus et Socrate. Elle ne tenoit pas ses vices de sa nature, puisqu'elle n'en a jamais eu de pareils chez aucun peuple ; elle ne fit que reporter dans les mœurs publiques la corruption qu'elle en avoit reçue : la prospérité étoit tellement la source de cette corruption, qu'elles cesserent ensemble : Athenes, vaincue et malheureuse, réforma son théâtre.

Rome, avec des mœurs dures, un génie sévere, des guerres continuelles, et des succès lents, devoit différer long-temps à se

corrompre; mais enfin le temps arriva où ses lois se turent devant sa gloire: les causes de sa corruption ont été trop bien développées, et sont trop connues, pour que je perde du temps à en parler. Les sciences et les arts n'avoient encore fait que de foibles progrès, lorsque ses mœurs étoient déja perdues: elle eut aussi la fureur des spectacles; elle s'en servit pour fléchir ou pour remercier ses dieux, et ils firent une partie importante de son culte. Un peuple souverain veut être amusé : des sauteurs, des combats d'animaux et d'hommes, faisoient d'abord ses plaisirs : on fit ensuite venir des baladins de Toscane : leurs pieces n'étoient que de misérables rapsodies pleines de grossièretés; elles portoient le nom de satyres, terme qui avoit alors le même sens que notre mot farce, et qui fut en conséquence détourné à une signification nouvelle, qu'il a toujours conservée depuis. Les bonnes pieces dramatiques que le goût des lettres produisit dans la suite, bien loin de contribuer à la corruption publique, furent une vraie réformation qui alla toujours en augmentant. Plaute,

obligé de se conformer au goût de son siecle, fut d'abord très libre; Térence devint plus châtié : mais le peuple ne les goûta jamais parfaitement; il préféra toujours l'arene au théâtre.

Il ne cherchoit dans ses représentations que le spectacle de sa grandeur et de sa magnificence : les édifices se surpassoient à l'envi en somptuosité pour plaire à un peuple qui pouvoit tout. Les censeurs crierent long-temps, et se lasserent enfin de déplaire sans fruit. Le fameux théâtre de Scaurus contenoit quatre-vingt mille personnes ; il étoit porté sur trois cents soixante colonnes ; il avoit trois étages, dont le premier étoit de marbre; ses colonnes avoient trente-huit pieds de hauteur, et étoient entremêlées de trois mille statues d'airain. Ce prodigieux édifice étoit construit pour trois mois seulement, et fut détruit en effet au bout de ce temps : on élevoit des eaux de senteur au-dessus des portiques, et on les faisoit retomber en pluie par des tuyaux cachés. Dans une tragédie d'Andronicus, appelée le *cheval de Troie*, on voyoit passer sur le théâtre trois mille vases et toutes

sortes d'armes d'infanterie et de cavalerie. Pompée, à la dédicace de son théâtre, fit combattre et périr cinq cents lions, six cents pantheres et vingt éléphans. Qu'est-ce que les sciences pouvoient avoir de commun avec cet appareil fastueux des dépouilles du monde ?

Lorsque la corruption fut extrême, elle osa violer la majesté naturelle de la tragédie, et, contre toute vraisemblance, y porter l'obscénité : enfin on s'entêta des pantomimes, acteurs muets, dont le talent consistoit à imiter les actions les plus infâmes. Pylade et Bathylle partagerent la ville, et causerent des séditions. On finit par abandonner entièrement le goût des lettres et des arts, qui n'avoient pu se prêter à l'excès de la licence.

Rome, à force de pauvreté et de vertu, conquit des richesses et des vices ; et sa science ne put la guérir. Carthage fut très corrompue, et ne fut jamais savante : on en peut dire autant des anciens Perses et de la plupart des grands empires de l'Asie ancienne et moderne. Sparte elle-même, quoique toujours fidele à son inimitié pour

les sciences et les arts, perdit ses vertus aussitôt qu'elle fut maîtresse de la Grece. Partout la prospérité séduit et corrompt; elle détruit ce qui l'a fait naître, et finit par être sa propre ennemie.

Je trouve dans l'histoire que tous les peuples ignorans, sans en excepter un seul, ont été corrompus dans leur puissance et dans leurs richesses. Deux peuples savans l'ont été dans les mêmes circonstances. A' des effets tout semblables dois-je chercher des causes différentes ? et comment oserois-je imputer aux sciences, dans deux cas particuliers, les mêmes vices que je vois par-tout ailleurs où elles n'existoient point ?

La proposition que tous les peuples savans ont été corrompus ne peut donc former aucun préjugé contre les sciences, puisqu'ils ne l'ont été que dans les mêmes circonstances qui ont corrompu toutes les nations ignorantes.

Pour achever d'éclaircir cette question, il est à propos d'examiner ce que c'est que vertu et corruption; deux mots très anciens

et très imposans, souvent prononcés, rarement entendus.

La vertu, dans son acception la plus élevée, seroit une force de l'ame qui dirigeroit toutes nos actions au plus grand bien du genre humain. Les différens degrés du bonheur total des hommes dépendent des différens degrés de leur union : leur union dépend uniquement de leurs vertus; ils ne sont séparés et armés que par leurs vices. La plus parfaite combinaison de l'amour-propre et de l'amour social seroit à la fois le plus haut degré de la vertu et du bonheur : c'est à ce point que des lignes infinies de siecles tendront sans cesse sans l'atteindre jamais : si les hommes avoient pu y arriver, ils ne formeroient tous ensemble qu'une famille.

La société générale se décompose en société politique et civile, et en individus; la vertu de chaque individu ne sauroit mériter ce nom, qu'autant qu'elle travaille à sa conservation et à son bonheur relativement à la conservation et au bonheur de différens ordres de sociétés dont il est membre. Tou-

tes les vertus domestiques et civiles doivent être rapportées à ce principe et mesurées à cette regle : elles s'ennoblissent et s'élevent à mesure qu'elles contribuent au bonheur d'un plus grand nombre d'hommes : ainsi la tempérance et le courage, les deux vertus gardiennes de notre être, sont en même temps la base de toutes les vertus d'un ordre supérieur.

La nature nous a environnés de biens et de maux : attirés par les uns, effrayés par les autres, l'excès des desirs et des craintes produit toutes les passions qui nous rendent méchans et malheureux : la tempérance de l'ame et le courage sont la double force qui les modere : plus les desirs et les craintes sont modérés, plus le nombre et la vivacité des concurrences en tout sens diminuent. De là coulent dans l'ordre civil l'humanité, la foi, la justice, le désintéressement, la générosité ; dans l'ordre politique, la soumission aux lois, la fermeté contre les désordres intérieurs et les dangers du dehors : enfin cette modération seule peut adoucir les concurrences inévitables entre les sociétés politiques,

calmer leurs défiances mutuelles, et établir dans la société générale cette bienveillance, cette bonté universelle qui forme le plus sublime caractere de la vertu, et sans laquelle le bonheur de chaque société n'est jamais qu'un bien fragile.

L'excès des privations, rarement utile au bonheur public, et plus rarement encore au bonheur particulier, a pu être quelquefois une vertu d'obligation en de certaines circonstances: c'est ainsi que, dans l'enfance du monde et à la naissance des sociétés, cet excès a pu convenir à la timidité et à l'inexpérience des premiers hommes: dans tous les autres cas, lorsqu'il est produit par des motifs purement humains, c'est tout au plus une vertu de choix qui n'est propre qu'aux ames froides ou pusillanimes. Desirer et jouir avec modération forme le caractere d'une aison écl airée et d'une vertu active; digne apanage de l'âge viril où le genre humain est parvenu, et qui peut seul le conduire à sa véritable destination, c'est-à-dire au plus grand bonheur possible.

Si tous les hommes étoient vertueux, la vertu ne seroit que l'exercice le plus doux

et le plus agréable de la raison : plus elle est entourée de vices et exposée aux dangers, aux crimes, et aux malheurs qui en naissent, plus elle devient pénible et dure, plus elle a de grands sacrifices à faire. Sans les crimes des Tarquins, l'héroïsme cruel de Scévola et de Brutus n'eût jamais existé : sans la barbarie des Carthaginois, Régulus n'eût pas eu besoin de tant de grandeur d'ame : si César eût vécu en citoyen, Caton ne fût point mort en héros (*a*). Ces

---

(*a*) J'ai dit que *Caton déclama toute sa vie, combattit, et mourut enfin, sans avoir rien fait d'utile pour sa patrie.* On répond qu'*on ne sait s'il n'a rien fait d'utile pour sa patrie* (c'est tout ce que je prétendois), *mais qu'il a beaucoup fait pour le genre humain, en lui donnant le spectacle et le modele de la vertu la plus pure qui ait jamais existé.* J'en conviens, et j'ajoute que ce fut précisément parceque sa vertu fut extrême, qu'elle fut inutile à son pays; elle ne sut ni se prêter, ni fléchir, ni attirer, ni comprendre enfin que les mœurs d'une ville petite, foible et pauvre, ne pouvoient être celles de la capitale du monde, et que la vertu pouvoit exister sans ces mœurs pauvres et dures. Il a été loué par des philosophes, parcequ'il fut un philosophe : avec moins de dureté et d'infle-

efforts cruels de vertu sont la marque d'un mauvais siecle. Il ne peut y avoir de Brutus où il n'y a pas de Tarquins: se plaindre que nous n'ayons pas de Régulus, c'est regretter qu'il n'y ait pas de peuple qui livre aux supplices les plus barbares un ennemi prisonnier. L'adoucissement des mœurs, en bannissant les grands crimes, a banni

---

xibilité il auroit pu sauver sa patrie; il ne sut que mourir : mais qu'il fallût ou être ce qu'il a été, ou suivre les principes de *Tibere* et de *Catherine de Médicis*, et devenir un *cartouchien*, *un scélérat et un brigand*, et qu'il n'y eût point de milieu entre ces extrémités, comme notre adversaire le suppose dans la rapidité de ses conséquences; c'est une prétention qui doit paroître tout au moins exagérée.

C'est ainsi que, lorsqu'en parlant des *Brutus*, des *Décius*, des *Lucrece*, des *Virginius*, des *Scévola*, j'ai fait l'éloge d'un état *où les citoyens ne sont point condamnés à des vertus si cruelles*, on m'a répondu *qu'on entendoit très bien qu'il étoit plus commode de vivre dans une constitution de choses où chacun fût dispensé d'être homme de bien ;* comme si la vertu étoit essentiellement sanglante et barbare, et que, hors de ces malheureuses circonstances, l'honneur et la probité même ne pussent exister !

en même temps ces vertus effrayantes, toujours rares, parcequ'il faut une longue suite de crimes pour donner occasion à un seul acte de ces vertus : gémir de ce qu'elles n'existent plus, c'est faire le plus grand éloge du systême de notre société. Moins la vertu a besoin d'efforts et de sacrifices, plus elle suppose les mœurs perfectionnées.

Les miseres et l'ignorance des premiers siecles ne leur permettoient pas de connoître ces principes. Les peuples anciens furent extrêmes dans le matériel des vertus, et n'en posséderent jamais le véritable esprit. Le bonheur particulier de chaque société fut leur unique objet. Ils ne s'éleverent point jusqu'à l'amour du genre humain, ce point de réunion de toutes les vertus, ce dogme fondamental du bonheur, que l'ignorance ne soupçonnoit pas, que la politique détestoit, et que la philosophie seule pouvoit leur révéler : ils crurent que la tempérance ne pouvoit être qu'une privation absolue; et ils supposerent que le courage devoit combattre sans cesse. Toute la vertu humaine se réduisit à l'art de rendre les hommes terribles à d'autres hom-

mes : la rusticité, la *férocité*, pouvoient contribuer à ce funeste effet ; elles furent consacrées comme les mœurs de la vertu ; on en vint à les prendre pour la vertu même. La pauvreté, la frugalité, n'étoient point estimées comme l'effet de la modération, mais comme des armes de plus à la guerre ; on ne connoissoit que la tempérance du corps, et elle n'étoit que l'instrument de l'ambition de l'ame. Pour animer la valeur on avoit des spectacles sanglans ; on se faisoit un devoir d'être cruel jusques dans ses plaisirs : dans ces circonstances, tout ce qui n'étoit pas précisément pauvreté et courage épouvantoit le préjugé et étoit impitoyablement appelé corruption : on persistoit à rester malheureux pour être redoutable.

On voit par là combien l'imputation de corruption, si odieuse et si répétée, a été injuste dès son origine. Ces nations de soldats, fideles à leur animosité éternelle, redoutoient comme une source de foiblesse tout ce qui pouvoit les rapprocher et les adoucir. On connoissoit les avantages du courage, on ignoroit encore ceux du com-

merce et des arts. On vit que l'on alloit perdre des soldats, on ne voyoit pas que l'on gagnoit des citoyens; on croyoit qu'il étoit honteux de devoir à l'industrie des biens qu'on auroit pu se procurer par la force. Et il faut remarquer que, dans ces temps, la guerre enrichissoit les particuliers et les peuples. Les lois des différens états n'avoient songé qu'à les séparer; on crut leur constitution perdue lorsqu'il fut question de les réunir. Des hommes qui, par amour pour leur patrie, détruisoient celle de cent peuples, étoient bien éloignés d'imaginer la terre comme une patrie commune à tous ses habitans; on ne concevoit pas qu'il pût s'établir entre eux des intérêts communs: des besoins et des secours mutuels ressembloient à une dépendance. Des guerriers qui se faisoient négocians et ouvriers croyoient se dégrader: c'étoient toutes les passions particulieres qui, sous le nom de vertus et de mœurs anciennes, s'étoient liguées contre le bien général nouveau et inconnu.

Les vieux préjugés céderent enfin en grondant: les nouvelles connoissances s'é-

tablirent. Chaque état de l'homme a ses vices qui lui sont propres : le commerce et les arts en introduisirent de nouveaux ; on ne vit qu'eux ; on oublia ceux de la pauvreté qu'ils avoient chassée ; on murmura, on cria, comme on fait encore aujourd'hui ; on employa sans cesse ce terme commode et vague de corruption, qui accuse sans preuve et juge sans objet fixe, et qui, au gré de la satyre, de l'humeur, et de la misanthropie, flétrit indifféremment de la même qualification la plus haute insolence du vice et le plus petit relâchement de la vertu.

La corruption se mesure par la qualité des vices nouveaux qu'elle introduit dans les mœurs, et les vices eux-mêmes tirent leurs qualités de celles des biens dont ils nous privent. Les premiers biens sont la vie, la liberté, les possessions, la bonne constitution de la société où nous vivons, enfin la paix et l'union avec les sociétés voisines. Ainsi les vices les plus graves sont l'inhumanité, l'injustice, la mauvaise foi, la lâcheté, l'esprit de révolte, la violence et l'ambition : tous les autres vices, qui n'at-

taquent point les vertus de premiere nécessité et les biens naturels, forment un genre de corruption moins criminel, et qu'on ne doit nullement confondre avec le premier : ainsi plus ou moins d'usage des richesses et des plaisirs n'est jamais qu'un abus tolérable en comparaison des vices dont je viens de parler, sur-tout lorsque la constitution de l'état est telle qu'elle n'en est pas directement violée.

Par ces principes nous devons juger que le plus haut degré de corruption se trouve, ainsi que je l'ai dit plus haut, parmi ces nations sauvages qui n'ont ni mœurs, ni lois, ni gouvernement, ni union avec leurs voisins, ni droit des gens pour assurer leurs vies, leur liberté et leurs biens, et dont les misérables destinées sont l'éternel jouet de quelques préjugés et de toutes les passions.

Par là nous trouverons encore une très grande corruption dans ces siecles fameux de l'antiquité où les peuples n'avoient point d'autre industrie ni d'autre institution que la guerre, ce crime et ce malheur qui les renferme tous : leurs vertus mêmes,

par un égarement monstrueux, se rapportoient uniquement à cet objet. Et que pouvoit produire en effet une frugalité oisive, une pauvreté qui avoit tout à acquérir et rien à perdre, une dureté de mœurs qui ne vouloit être adoucie par rien? Que restoit-il, sinon de se haïr et de se combattre sans cesse, ne fût-ce que par désœuvrement, si ce n'étoit par férocité et par ambition? C'est ainsi que Rome, toujours armée et toujours sanglante, a été pendant plus de six cents ans l'ennemie du monde avant d'en être la maîtresse. Détournons les yeux un moment de cette ville superbe; portons-les sur les ruines de cent villes dépeuplées, ravagées par le fer et le feu; considérons ce qu'il en a coûté au genre humain pour la gloire d'un seul peuple: et admirons encore, si nous l'osons, le barbare systême des vertus anciennes qui, renfermées dans les murs de chaque ville, ne voyoient dans le reste du monde que des ennemis, et ne s'exerçoient que pour le meurtre et la destruction.

Appliquons enfin ces principes à cette horrible corruption de notre siecle, qui nous

nous a valu tantôt les noms de lions et de tigres, tantôt l'épithete de fourbes et de frippons, capables de tous les vices qui n'exigent pas du courage, et tant d'autres invectives répétées à chaque page par notre adversaire. Je dédaigne les avantages que je pourrois tirer d'une déclamation aussi outrée, pour me renfermer uniquement dans mon sujet. Je ne nierai pas qu'il n'y ait parmi nous des richesses mal acquises, et dont on abuse pour le faste et la mollesse, pour la séduction de la vertu et le salaire du vice. J'avoue que l'ostentation monstrueuse de quelques fortunes forme un contraste odieux avec la pauvreté d'un grand nombre d'hommes, et qu'elle répand de proche en proche une émulation de luxe ruineuse, et dont les mœurs ont beaucoup à souffrir par le prix qu'elle attache aux choses superflues et par le vif aiguillon dont elle presse la cupidité. Je ne puis dissimuler enfin que la recherche de certains agrémens prétendus, l'excès de la dissipation, de la frivolité et de l'amour du plaisir, ne nuisent infiniment aux talens et aux vertus.

Après ces aveux, j'observerai que cette corruption est du genre le plus excusable, puisqu'elle n'attaque ni la paix, ni le gouvernement, ni la liberté, ni la possession de tous les biens naturels ; et qu'elle permet à chacun d'acquérir, de jouir, et d'être vertueux, sans être troublé par la violence et l'injustice.

Telle qu'elle est cependant, si elle avoit infecté la masse entiere de la nation, peut-être les hyperboles de nos adversaires commenceroient à avoir quelque fondement ; mais si ce ne sont là que les mœurs de quelques quartiers de la capitale, mépriserons-nous tout le reste de l'état qui n'y participe point? Ne daignerons-nous voir dans la société actuelle qu'un composé de *cuisiniers*, *de poëtes*, *d'imprimeurs*, *d'orfevres*, *de peintres et de musiciens?* et oublierons-nous, comme on affecte de le faire, le travail assidu du laboureur et de l'artisan, l'industrie et la bonne foi du commerce, la modération du citoyen dans sa médiocrité, l'intégrité et l'application du corps nombreux de la magistrature, les vertus enfin et le zele de tant de ministres

ecclésiastiques, auxquels l'antiquité n'a rien de semblable à opposer ? N'est-ce donc plus dans ces états divers que l'on doit chercher les mœurs d'un peuple? Quelques gens de cour et leurs flatteurs, quelques millionnaires et leurs parasites, quelques fous, jeunes et oisifs, auroient-ils seuls le droit de représenter la nation ?

Les passions naturelles sont de tous les temps : par-tout où il y aura des cœurs humains, on trouvera l'amour des richesses, des honneurs et des plaisirs ; les femmes voudront plaire, et les hommes voudront séduire. Les paladins de Charlemagne, les croisés et les ligueurs, avoient plus ou moins le fonds de notre corruption ; nous n'en différons que par le vernis et les nuances, et tout au plus par quelques passions d'opinion : les vices secrets sont menacés par la religion ; les vices publics doivent être réprimés par le gouvernement. Ainsi, s'il y avoit quelque profession où les fortunes fussent rapides, infaillibles et énormes, où elles se fissent sans risque et sans peine, sans talent et sans utilité pour la patrie ; si des fortunes odieuses étoient en-

suite réhabilitées par de grandes places et par des alliances illustres ; s'il y avoit des excès de luxe qui formassent des disparates choquantes ; si le vice payé par la richesse triomphoit avec insolence ; si des hommes osoient afficher leur perversité, et des femmes leur honte : ce seroit la faute des lois.

Les gouvernemens modernes, si vigilans contre le crime, ne savent point flétrir le vice ; ils sont encore dans l'enfance à cet égard : occupés jusqu'ici à se fortifier, ils n'ont considéré les mœurs que du côté par lequel elles intéressent la politique ; le bon ordre purement moral n'a point été l'objet de leurs soins.

Que les lois ferment le plus qu'elles pourront les mauvaises voies à la fortune, qu'elles châtient l'abus des richesses ; en retranchant les objets excessifs de la cupidité, elles réduiront la cupidité même dans de justes limites : qu'elles veillent attentivement sur les plaisirs publics, afin que la décence et les mœurs n'y soient pas violées, du moins habituellement ; qu'elles forcent au travail et au mariage l'oisiveté

et le célibat, trop soufferts parmi nous : cette corruption tant reprochée disparoîtra aussitôt. Et combien cette réforme est-elle plus facile, qu'il ne l'a été d'établir l'autorité et l'obéissance, et de délivrer les peuples de l'oppression des grands ! Il suffiroit de le vouloir pour réussir ; le cri général est le cri de la vertu.

Mais, pour cela, faut-il nous ramener à l'égalité rustique des premiers temps ? Les mœurs sont-elles donc incompatibles avec les richesses ? Si nous recherchons l'origine de ce systême d'égalité tant vanté chez les anciens, nous trouverons qu'il portoit sur un faux principe qui suppose tous les hommes égaux dans l'ordre de la nature. Je conviens qu'ils sont tous égaux dans leur orgueil et dans leurs prétentions ; mais l'homme et la femme, la vieillesse, l'âge viril et l'enfance, le malade et celui qui est en santé, sont-ils égaux en effet ? Le courageux et le timide, l'imbécille et le spirituel, le paresseux et l'industrieux, le robuste et le foible, le sont-ils davantage ?

Le caractere de la nature est la variété ; et elle ne l'a peut-être imprimé dans aucun

de ses ouvrages plus fortement que dans l'homme : deux hommes ne sont point égaux en force, en adresse, en courage, en esprit ; les traits de leurs visages ne sont pas plus différens que leurs tempéramens, leurs qualités, leurs talens et leurs goûts. Dès les premiers ans de l'enfance, des yeux attentifs voient éclater les traits distinctifs du caractere : c'est que la nature nous ayant destinés à vivre en société, il falloit que nos qualités fussent inégales relativement à l'inégalité des places que nous devons occuper : les uns devoient naître pour les fonctions les plus basses de la société, afin que celles qui sont les plus relevées et les plus importantes pussent être remplies sans distraction ; car si chacun eût cultivé son champ lui-même, quel temps seroit-il resté pour inventer les arts et les sciences, faire des lois et les maintenir en vigueur? L'inégalité naturelle est la base de l'inégalité politique et civile, nécessaire dans toute société.

Plus les sociétés sont foibles, plus il y a d'égalité entre ceux qui les composent : ainsi l'inégalité est moindre entre des enfans

qu'entre des hommes faits. Il est certain que, lorsqu'il n'y avoit point d'autre nature de biens que des fonds de terre, il convenoit qu'ils fussent partagés également : ce n'étoit pas un raffinement de politique ni de philosophie qui avoit fait imaginer ce partage aux premiers législateurs ; c'étoit tout simplement la nécessité qui les y avoit conduits.

Cette égalité n'étoit autre chose que le défaut de talens, d'arts, d'industrie et de commerce. Elle fut détruite par des vices, elle l'auroit été tout de même par des vertus ; elle devoit être la premiere victime sacrifiée à la perfection du genre humain. L'égalité parfaite ne produisoit que des laboureurs et des soldats; et comme les hommes sont nécessairement avides de distinctions, ne pouvant en espérer d'ailleurs, ils en cherchoient à la guerre. Ainsi ces premieres sociétés se combattirent avec acharnement : c'étoit un état de guerre perpétuel de tous contre tous, c'est-à-dire, un état de calamités sans fin. Un ou plusieurs états s'agrandirent enfin par la destruction de plusieurs autres ; l'inégalité s'introdui-

sit entre eux, et, par une suite nécessaire, entre les membres qui les composoient: dès-lors les hommes commencerent à être moins malheureux; il n'y eut plus qu'une portion de ces grandes sociétés qui fut obligée de porter les armes; il n'y eut plus que des frontieres qui souffrirent les horreurs de la guerre; l'intérieur des grands états jouit d'une paix éternelle. L'industrie et l'émulation naquirent de l'oisiveté, puisqu'il plaît à nos adversaires d'appeler de ce nom l'état des hommes, lorsque la patrie cessa de les occuper tous à la guerre: les citoyens se diviserent en fonctions et en classes nouvelles; les talens se connurent; on vit éclore le commerce, les arts, les sciences; le monde prit une face animée, brillante et heureuse: l'inégalité seule enseigna aux hommes la légitime destination de leurs facultés naturelles; elle leur apprit à se rendre heureux les uns par les autres; elle devint enfin la source féconde de tous les biens dont nous jouissons.

Parmi tant de biens elle enfanta les richesses, cet éternel objet de la satyre. A leur égard j'observerai d'abord qu'aucune

constitution politique n'est exempte de tout inconvénient ; et que la grande inégalité des biens étant l'inconvénient propre aux grands états, on doit la supporter en considération des avantages politiques auxquels elle est essentiellement liée.]

Le commerce du nouveau monde et la découverte de ses trésors ont été une source naturelle de la multiplication des richesses, et ont changé nécessairement le système des mœurs à cet égard, sans qu'elles aient pu le prévoir ni l'empêcher, et sans qu'elles aient eu sujet de s'en offenser.

A ces observations j'ajouterai que, chez un peuple bien gouverné, les richesses excitent, dans ceux qui les desirent, l'industrie, le travail et le talent, par l'envie de les acquérir; et, dans ceux qui en jouissent, l'amour de l'ordre, des lois et de la paix, par la crainte de les perdre : elles animent en même temps la cupidité. Mais cette passion n'est pas toujours un vice dans un état puissant, puisqu'elle peut très légitimement se proposer les plus grands objets, et qu'elle est même un ressort nécessaire pour

un grand nombre d'opérations du gouvernement.

Les richesses sont la source d'une infinité de biens moraux ; elles donnent l'éducation, elles cultivent les talens et les connoissances, elles mettent à portée des places où l'on peut être utile à la patrie : la vertu peut donc et doit même les desirer. Enfin une plus grande multiplication de richesses laisse entre les hommes les mêmes proportions qu'une moindre, à l'exception qu'elle rend la condition d'un petit nombre plus heureuse, sans empirer celle des autres.

Que dis-je? les richesses, en embellissant la scene du monde, ne contribuent pas moins au bonheur du pauvre qui en a le spectacle tranquille, qu'à celui du riche qui en a la possession inquiete. Croira-t-on que, pour bien goûter la magnificence des palais, des temples, des jardins, des cérémonies et des fêtes, il soit nécessaire d'en avoir fait les frais? Faut-il être roi de France pour jouir de Versailles et des Tuileries? Quelle plus délicieuse jouissance que celle de l'artiste même? Celui-là seul a la plus

parfaite propriété des productions des arts, qui a le plus de goût et de sentiment.

Ajoutons que, dans un état riche, tant de voies imprévues sont ouvertes de toutes parts à la fortune, que personne n'éprouve le désespoir de la pauvreté. Tandis que la crainte trouble le repos des riches dans leurs lits de pourpre, la divinité des malheureux, l'espérance, berce le pauvre, et lui peint avec d'agréables couleurs la perspective de l'avenir.

Il est à propos de faire remarquer ici une contradiction singuliere de nos adversaires: d'un côté ils font valoir la pauvreté antique comme un état qui faisoit le bonheur des hommes; de l'autre ils emploient les plus tristes couleurs pour peindre la pauvreté moderne, et ne négligent rien pour nous attendrir sur son sort. D'où peut naître cette prodigieuse différence que l'on suppose gratuitement? La terre, les travaux nécessaires pour la cultiver, les besoins naturels ont-ils donc changé? S'il y a quelque différence, c'est que nos laboureurs vendent leur travail et leurs denrées à des gens plus riches; c'est qu'ils sont plus assurés

d'être récompensés de leurs peines et dédommagés de leurs pertes.

Nous nourrissons, dit-on, notre oisiveté de la sueur, du sang et des travaux d'un million de malheureux. J'aurois cru ces reproches mieux fondés contre ces peuples anciens qui sont les favoris de notre adversaire: quels étoient en effet les talens et les occupations de ses chers Spartiates, dont l'oisiveté étoit consacrée par les lois, et chez qui toute espece de travail étoit exercée par une classe d'hommes privés, en naissant, de leur liberté, et condamnés sans retour à travailler, à acquérir, et à produire même des enfans au profit d'un maître barbare, à qui la loi donnoit droit de vie et de mort sur eux? Tels furent les usages de toute l'antiquité; tels étoient ces peuples dont on vante le bonheur; tandis que l'on peint comme malheureux parmi nous des hommes dont le travail et l'industrie sont exercés librement et à leur profit, qui, nés pauvres à la vérité, ne sont pas du moins privés de l'espoir des richesses, et sont maintenus par les lois dans la possession de leur liberté, le plus cher de

tous les biens, et d'une sorte d'égalité même avec les riches et les puissans.

Les noms de riche et de pauvre sont relatifs, dit-on ; c'est-à-dire que là où il y a des riches, il y a beaucoup plus de pauvres par comparaison : mais il est absolument faux qu'il y ait plus de pauvreté réelle ; elle est toujours soulagée par l'espérance, la participation ou les bienfaits de la richesse : il est certain que les fléaux de la famine étoient bien plus fréquens et bien plus funestes dans les siecles pauvres.

Qu'on nous assure, après cela, que s'il n'y avoit point de luxe il n'y auroit point de pauvres : il n'y a qu'un changement à faire à cette proposition pour qu'elle devienne vraie ; c'est de la rendre précisément contradictoire à elle-même, et de dire qu'il n'y auroit point de pauvres s'il n'y avoit point de luxe. Qu'étoit en effet tout le peuple romain lorsqu'il se retira en corps de sa patrie, extrémité la plus étrange dont il soit parlé dans aucune histoire ? Qu'étoient tant de nations qui, ne pouvant subsister dans leurs pays, alloient dans des

climats plus heureux conquérir par les armes des terres qui pussent les nourrir?

Nous avons dit que le luxe occupoit les citoyens oisifs. On nous demande pourquoi il y a des citoyens oisifs. Je réponds que c'est parcequ'ils ne peuvent manquer de l'être par-tout où il n'y a ni arts, ni industrie, ni commerce. Quand l'agriculture étoit en honneur, continue-t-on, il n'y avoit ni misere ni oisiveté. Que l'on daigne donc nous apprendre les causes de ces émigrations si fréquentes dans les temps anciens, et dont on ne voit plus d'exemples de nos jours. D'ailleurs, si l'agriculture peut suffire à la subsistance des habitans dans certains pays, elle ne le peut pas de même par-tout : de là vient que beaucoup de peuples, privés de la ressource du commerce et des arts, sont obligés de vivre de pillage. La Hollande, ce pays si puissant et si heureux, que seroit-il sans elle? la retraite d'un peuple de brigands, ou peut-être l'asyle de quelques pêcheurs.

On ajoute que le luxe nourrit cent pauvres dans nos villes, mais qu'il en fait périr cent mille dans nos campagnes. Le luxe

est si peu la cause de la misere de la campagne, que le paysan n'est nulle part plus riche qu'au voisinage des grandes villes, de même que sa pauvreté n'est jamais plus grande que là où il est le plus éloigné. Que le luxe augmente ou diminue, que lui importe? L'usage de la dentelle et de la soie dispense-t-il de manger du pain et de le payer? Les productions de la terre en sont-elles moins nos premiers et nos plus indispensables alimens? peuvent-elles jamais perdre leur valeur proportionnelle avec le prix de l'or et de l'argent et celui des productions des arts? (*a*)

Plusieurs conditions nouvelles se sont élevées par le commerce et l'industrie; mais l'agriculture n'y a rien perdu et n'y pouvoit rien perdre. On regrette sans cesse le temps où elle étoit en honneur; mais quel étoit ce temps? Dans la Grece, à Sparte même, elle n'a jamais été exercée que par

---

(*a*) Il est donc absolument faux que l'*argent qui circule entre les mains des riches et des artistes soit perdu*, comme on le prétend, *pour la subsistance du laboureur; et que celui-ci n'ait point d'habit, précisément parcequ'il faut du galon aux autres.*

des esclaves; à Rome on ne tarda pas à suivre cet exemple. Que nous oppose-t-on donc? apparemment les siecles fabuleux du commencement du monde. Parmi nous, au contraire, si on la considere d'un œil philosophique, elle est peut-être l'état le plus libre et le plus indépendant de la nation, et le seul à l'abri des vicissitudes de la fortune: si elle a quelque chose à craindre, c'est uniquement de l'excès des impositions. (*a*)

Il y a de la pauvreté dans notre constitution

(*a*) On s'écrie : *Il faut des jus dans nos cuisines, voilà pourquoi tant de malades manquent de bouillon ; il faut des liqueurs sur nos tables, voilà pourquoi le paysan ne boit que de l'eau ; il faut de la poudre à nos perruques, voilà pourquoi tant de pauvres n'ont point de pain.*

Pour que ces objections eussent la force qu'on veut leur donner, il faudroit prouver que les jus, les liqueurs et la poudre causent une disette réelle des choses dont elles sont composées; mais si au contraire la consommation qu'elles occasionnent n'a aucune proportion avec l'effet qu'on lui attribue ; si le vin, le blé et le bétail ne manquent point, on doit avouer que ces prétendues causes sont absolument imaginaires.

tution actuelle; mais il y en avoit plus encore, comme je l'ai prouvé, dans les sociétés anciennes; on en peut dire autant de toutes celles qui n'ont point nos arts ni notre luxe : d'ailleurs il est nécessaire qu'il y ait des pauvres dans toute espece de société, parceque le travail en est l'ame, et que le besoin seul peut y forcer la multitude. Le travail, il est vrai, doit fournir à la subsistance de l'homme; mais s'il n'y suffit pas, à qui doit-on s'en prendre? Est-ce à la richesse? Quoi de plus absurde! qui peut donner et qui donne en effet de meilleurs salaires qu'elle? Plus il y a de luxe, c'est-à-dire plus le superflu est acheté chèrement, plus il est impossible que le nécessaire soit au-dessous de son prix.

Dans l'ancienne égalité, au contraire, la pauvreté étoit sans ressource; ceux qui avoient été forcés de contracter des dettes, étoient dans une impuissance absolue de les acquitter, n'y ayant alors ni commerce ni arts qui pussent rétablir leur fortune; et les riches ne l'étant pas assez pour remettre généreusement ce qui leur étoit dû, il s'ensuivoit des violences atroces con-

tre les débiteurs : employés par leurs créanciers aux travaux les plus durs, on leur mettoit les fers aux pieds, on les attachoit au carcan, on leur déchiroit le corps à coups de verges; une loi des douze tables les condamnoit à être vendus comme esclaves, ou à perdre la tête : on peut lire dans *Denys d'Halicarnasse* le discours de *Sicinius* à ce sujet; la retraite du peuple romain sur le Mont-Sacré n'eut pas d'autres motifs que ces affreuses duretés.

Si l'on considere la totalité d'une nation, les richesses excessives et leurs abus sont très rares. Il est donc aisé d'y remédier: des vices qui n'appartiennent qu'à un petit nombre ne peuvent alarmer, sur-tout si ce petit nombre est envié et si tout le reste conspire avec empressement à lui imposer un frein. Il n'en étoit pas de même de la pauvreté des anciens, elle étoit universelle; elle produisit un vice général et le plus grand de tous, la passion de la guerre. Le premier bien que les richesses aient fait aux hommes a été de leur inspirer l'amour de la paix. Les nations les plus commerçantes sont les plus pacifiques. Le courage qui se

défend est la plus grande des vertus; le courage qui attaque, le plus grand des crimes. Faute d'avoir connu cette différence, les anciens les couronnoient l'un et l'autre du même laurier: n'ayant que du sang à perdre, et placés entre la misere et la gloire, il n'est pas surprenant qu'ils se passionnassent pour celle-ci, et que cette passion les portât à tout. Mais depuis que les nations modernes ont connu le bonheur, elles ne respirent que la paix qui en est l'unique soutien, et ne se combattent qu'en gémissant. Le fanatisme de la gloire n'existe plus que chez quelques rois; tous les peuples en sont guéris.

Ne nous étonnons point au reste des préjugés de toute l'antiquité contre les richesses: elles étoient essentiellement condamnables, puisqu'elles étoient contraires à la constitution et aux lois des petits états anciens, et plus encore parcequ'il n'y avoit alors aucune voie légitime pour en acquérir. Le pillage des vaincus, les vexations des alliés et des sujets étoient la seule source des richesses chez les Romains; ceux qui avoient rendu les plus grands services

n'exerçant aucun commerce, et ne recevant de l'état ni pensions ni gratifications, il étoit presque impossible que de grandes fortunes fussent innocentes.

Mais nous, qu'un meilleur destin a placés dans des temps plus heureux, adopterons-nous de pareils préjugés? croirons-nous qu'il soit impossible d'être vertueux sans être misérable? la vertu est-elle donc de sa nature un effort violent et cruel? doit-elle s'effrayer du bonheur et le repousser sans cesse?

Si la vertu consiste en effet dans une privation absolue, si *tout est précisément source de mal au-delà du nécessaire physique*, comme on veut nous l'assurer, pourquoi cette profusion immense de biens que la sagesse divine présente si libéralement à nos besoins, même à nos plaisirs? Quoi! ces innombrables bienfaits seroient autant de sollicitations au vice et au crime! La nature entiere ne seroit qu'un piege!

Non, l'univers n'est point un vain spectacle pour nous; il est formé pour notre conservation et notre bonheur, pour nous servir et nous plaire. Nous jouissons sans

effort de la beauté de la nature, de l'éclat du jour et du calme de la nuit, de la fraîcheur des bois et des eaux, de la douceur des fruits et du parfum des fleurs; tant nos plaisirs ont été chers à l'Être suprême! tandis que nos besoins sont obligés d'ouvrir la terre pour en tirer un aliment indispensable, et de chercher jusques dans ses entrailles le fer nécessaire pour la cultiver. Chaque contrée a des productions qui lui sont propres; une infinité de choses très utiles sont dispersées dans les diverses régions pour les réunir par la nécessité des échanges : c'est que l'industrie, le commerce, la navigation, tous ces arts si coupables aux yeux de l'ignorance ou de l'humeur, sont entrés dans les vues de la création. Les besoins des hommes sont leurs liens; la nature les a multipliés exprès comme autant de motifs d'union : les nœuds les plus sacrés n'ont pas d'autre source; ceux de pere et de fils sont fondés principalement sur les besoins de l'enfance et de la vieillesse : vouloir détruire nos besoins par une privation absolue, c'est outrager l'Être suprê-

me, et rendre les hommes à la fois misérables et barbares.

Sans doute les richesses ont fait naître de nouveaux vices; mais combien en ont-elles proscrit d'anciens? combien ont-elles produit de vertus inconnues à la pauvreté antique? Qu'on lise dans l'histoire romaine la comparaison de Tuberon et de Scipion Emilien: l'un, fidèlement attaché à la pauvreté qu'il avoit héritée de ses peres, se distinguoit par sa frugalité et sa tempérance inviolable; l'autre n'étoit pas moins recommandable par le noble usage qu'il faisoit de ses immenses richesses: le premier toujours admiré, le second adoré et chéri, tous deux avec une vertu égale: Tuberon, inflexible et sévere, avoit la gloire de mépriser le bonheur; Scipion, généreux et compatissant, goûtoit la volupté de faire des heureux.

La philosophie a un ordre de vertus qui lui sont propres et qui ne sauroient être celles de la multitude. Les vertus dures supposent une inspiration particuliere: il est bon qu'elles se trouvent pour la mon-

tre et l'exemple dans quelques ames privilégiées ; mais elles ne sont pas faites pour la totalité des hommes ; elles se communiquent difficilement, et ne peuvent se conserver qu'à force d'ignorance ; état dont il faut absolument sortir tôt ou tard. Toutes choses d'ailleurs égales, la vertu qui se fait aimer doit avoir l'avantage ; il faudroit, s'il étoit possible, qu'elle en vînt jusqu'à séduire.

Je termine enfin cette longue digression sur la corruption et la vertu ; je passe à la justification des sciences et des arts contre les nouvelles accusations qu'on leur a intentées. Je considere la science en elle-même ; son objet est de connoître la vérité, son occupation de la chercher, son caractere de l'aimer; ses moyens enfin sont de se défaire de ses passions, de fuir la dissipation et l'oisiveté. Parmi les objets qu'elle se propose, les uns sont nécessaires, et les autres utiles. La métaphysique, la morale, la jurisprudence, la politique, sont de premiere nécessité ; sans elles l'homme n'est que le plus misérable et le plus dangereux de tous les animaux ; c'est

à elles uniquement qu'il doit la connoissance de son être et de ses rapports, la justesse de ses idées, la rectitude de ses sentimens, tous les principes et toutes les douceurs de la société. L'histoire nous offre le recueil des expériences sur lesquelles ces premieres sciences sont fondées : tous les arts qui servent à la faire connoître participent de son utilité. La physique vient ensuite, la connoissance des élémens et des propriétés de tous les corps qui ont ou peuvent avoir quelque rapport avec nous. L'anatomie, l'astronomie, la botanique, la chymie, nous fournissent mille découvertes d'une utilité infinie. On en peut dire autant de toutes les parties des mathématiques. La méthode de la géométrie est le flambeau même de la vérité; elle répand sa lumiere sur toute la physique et sur tous les arts. La grammaire, la logique, et la rhétorique enfin, qui sont les instrumens nécessaires de toutes nos connoissances et de leur communication, ont éclairci et fixé les notions vagues qui flottoient dans les esprits, affermi et guidé nos jugemens, et, par la chaîne com-

binée des idées, ont porté la certitude et l'évidence dans des questions qui échappoient même à nos conjectures.

Quelle satyre oseroit verser son venin sur ce digne emploi de nos facultés? où trouve-t-on dans tous ces objets la source de cette corruption tant reprochée? comment ose-t-on dire *que la vanité et l'oisiveté, qui ont engendré le luxe, ont aussi engendré nos sciences, et que ces choses se tiennent assez fidele compagnie, parce-qu'elles sont l'ouvrage des mêmes vices?* Quoi! tous les philosophes moraux, tous les législateurs, ces spéculateurs si profonds, si appliqués et si sublimes, n'étoient que des hommes vains et oisifs! leurs préceptes, leurs lois et leurs exemples, n'étoient que l'ouvrage de leurs vices! Qu'appellera-t-on du nom de vertu? Ainsi tout genre de travail sera né de l'oisiveté, parcequ'il a fallu se réserver le temps de s'y appliquer; et accusé de vanité, par-là même qu'il est digne de louange.

Loin de ces chimeres, je trouve au contraire que toutes les sciences sont autant

de remedes contre les vices politiques, moraux et physiques, qui assiegent notre existence. On avoit besoin de pain, et on cultiva la terre; on eut de même besoin de mœurs et de lois, on inventa la politique et la morale. De nos besoins corporels, de nos maladies, et de nos infirmités, naquit l'étude de la physique. Il falloit démontrer, persuader la vérité, et détruire le sophisme de l'erreur; on perfectionna l'art de la parole et celui du raisonnement. L'origine des sciences n'a donc rien que de pur et d'utile; vouloir leur en supposer une autre, c'est fermer les yeux à la vérité et à la lumiere.

Que l'on nous montre donc enfin quels genres de corruption naissent des sciences. Est-ce la férocité et la violence des nations sauvages? mais leur effet le plus nécessaire est l'adoucissement des mœurs. Est-ce cet esprit de guerre et d'ambition qui a fait des peuples illustres de l'antiquité les fléaux de l'univers? elles ne respirent que l'union et la paix. Dira-t-on qu'elles sont la source de la cupidité? mais la route qu'elles tiennent est diamétralement oppo-

sée à celle de la fortune et de la grandeur. Inspirent-elles l'amour du plaisir ? elles sont presque inassociables avec lui.

« Mais, nous dit-on, les vices des hom-« mes vulgaires empoisonnent les plus su-« blimes connoissances et les rendent « pernicieuses aux nations ». Sans doute les passions corrompent les choses les plus pures ; elles abusent de la religion : faut-il pour cela la détruire ? faut-il lui imputer leurs crimes ? Et moi, je dis : Si les plus sublimes connoissances ne sont pas à l'abri de leurs coups, comment l'ignorance pourra-t-elle s'en préserver ? si le vice perce à travers le bouclier de la philosophie, quel sera son triomphe sur l'ignorant désarmé ? s'il abuse de la vérité, quel abus monstrueux fera-t-il des erreurs et des préjugés ? Nous en avons eu les terribles exemples chez les nations sauvages (*a*).

(*a*) On convient cependant *qu'il est bon qu'il y ait des philosophes, pourvu que le peuple ne se mêle pas de l'être.* Mais à qui en veut-on ? Où est-ce que le peuple se mêle de philosophie ? Dans l'inégalité actuelle des sociétés, il lui est plus impossible que jamais d'avoir ce défaut, si c'en est un.

Il est vrai qu'il y a des sciences et des arts qui naissent ou ne se perfectionnent que par la puissance, les richesses et la prospérité : ces arts peuvent être contemporains des vices, mais ils n'en sont point la source. Les mœurs corrompent quelquefois les sciences et les lettres, qui ne se sauvent pas toujours de la corruption, mais qui en sont souvent le remede.

Plus on examine la nature de la science, ses objets et ses moyens, plus on voit que de toutes les choses humaines elle est absolument celle qui a le moins d'affinité avec les vices. L'amour de la vérité, quand il est extrême, est le destructeur des passions : lorsqu'il est modéré, il est du moins une diversion. Syracuse retentit des gémissemens des vaincus et des cris barbares des vainqueurs : Archimede seul est tranquille ; il n'entend que la voix de la vérité ; son corps est frappé du coup mortel, son ame étoit déja dans les cieux.

Les premiers savans furent des dieux, dans la suite on les appela des sages. Plus on étoit voisin de l'ignorance, plus on en avoit connu les vices, plus on sentoit le

prix des bienfaits de la science. A mesure que les communications littéraires sont devenues plus étendues et plus faciles, on a pu acquérir de la science sans en avoir l'amour; par conséquent elle n'a pas toujours été un remede assuré contre les passions : mais, en multipliant à l'infini ses sectateurs, elle s'est toujours réservé un nombre de favoris dignes d'elle : elle a donné toutes les vertus à ses élus, et en a du moins répandu sur le reste de ses disciples quelques rayons qu'ils n'auroient point connus sans elle.

« On ajoute que c'est une folie de pré-
« tendre que les chimeres de la philoso-
« phie, les erreurs et les mensonges des phi-
« losophes puissent jamais être bons à rien;
« on demande si nous serons toujours du-
« pes des mots, et si nous ne comprendrons
« jamais qu'études, connoissances, savoir,
« philosophie, ne sont que de vains simu-
« lacres élevés par l'orgueil humain, et très
« indignes des noms pompeux qu'il leur
« donne. »

Dois-je encore répondre à une accusation aussi injuste? la plus légere attention ne suffit-elle pas pour voir que, parmi tout

ce qu'on appelle sciences, il n'y en a aucune qui n'ait fait plus ou moins de découvertes, détruit plus ou moins d'erreurs, et apporté de très grandes utilités? vouloir le nier, n'est-ce pas attaquer l'évidence même?

Les philosophes, il est vrai, sont tombés dans des erreurs: mais, avant eux, qu'y avoit-il autre chose que des erreurs dans le monde? l'ignorance n'avoit-elle pas les siennes plus ridicules cent fois? Avant que des philosophes eussent écrit sur les astres, les cieux, les cometes, la nature des ames, et leur état après cette vie, quelles absurdités n'avoit-on pas imaginées? Des nations entieres avoient-elles attendu le systême mal interprété d'Epicure pour chercher le bonheur dans la volupté des sens? Les idées les plus monstrueuses sur la nature divine n'avoient-elles pas précédé de bien loin tous les systêmes?

Si l'ignorance pouvoit s'abstenir de juger, elle seroit sans doute moins méprisable et moins dangereuse: malheureusement l'esprit humain ne peut être sans action; il faut qu'il ait des opinions bonnes ou mauvaises; il faut qu'il ait des préjugés, s'il n'a

pas des connoissances, et des superstitions au défaut de religion : j'en appelle à tous les peuples barbares qui existent de nos jours.

Les erreurs grossieres de l'ignorance furent d'abord remplacées par celles de la philosophie qui l'étoient moins : une nuit profonde couvroit la route de la vérité; il fallut marcher dans ces ténebres épaissies pendant tant de siecles : le flambeau de la raison s'éteignoit à chaque pas ; il fallut s'égarer long-temps ; et ce n'étoit en effet qu'à force de s'égarer qu'on pouvoit trouver le vrai chemin. Sans doute un grand nombre d'opinions anciennes sont abandonnées ; c'est la preuve même de nos progrès : mais l'histoire des naufrages seroit-elle inutile à la navigation ? Ne méprisons pas l'histoire de nos erreurs ; marquons tous les écueils où ont échoué nos peres pour apprendre à les éviter ; leurs méprises mêmes nous enseignent le prix de la science, qui veut être achetée par tant de travaux. Gardons-nous sur-tout de juger ce que nous ne savons pas par le peu que nous savons : ce qui ne semble que curieux peut devenir utile ; ce qui ne paroît qu'une terre grossiere au premier

coup-d'œil cache quelquefois l'or le plus pur. N'allons pas nous infatuer de notre siecle, comme l'ont fait sottement tant de générations, et juger d'avance sur nos petits succès les siecles innombrables qui germent dans le sein de la nature. En conséquence de l'inutilité de la philosophie péripatéticienne pendant une si longue suite d'années, n'auroit-on pas pu se croire fondé à condamner l'étude de la physique ? Il est pourtant vrai qu'on se seroit trompé : l'erreur est la compagne inséparable de l'ignorance, et n'est chez les philosophes que par hasard et pour un temps : la philosophie trouve dans ses principes de quoi s'en guérir, tandis que l'ignorance est par sa nature même éternellement incurable (*a*).

(*a*) Que l'on s'écrie que *les sciences entre les mains des hommes sont des armes données à des furieux ; qu'il vaut mieux ressembler à une brebis qu'à un mauvais ange ; qu'on aime mieux voir les hommes brouter l'herbe dans les champs que de s'entre-dévorer dans les villes :* ces anthitheses, ces comparaisons éloquentes, prouveront tout au plus la persuasion de l'auteur, et nullement la question même. Passer rapidement d'un extrême à l'autre, sans daigner appercevoir les milieux qui les sépa-

« Il

« Il y a, dit-on, une sorte d'ignorance rai-
« sonnable, qui consiste à borner sa curio-
« sité à l'étendue des facultés qu'on a reçues;

---

rent, c'est ne voir que des vices et des erreurs; c'est anéantir à la fois la vérité et la vertu.

J'ai avancé que *les bons livres étoient la seule défense des esprits foibles*, c'est-à-dire *des trois quarts des hommes, contre la contagion de l'exemple.* Que répond-on? 1°. *Que les savans ne feront jamais autant de bons livres qu'ils donnent de mauvais exemples :* c'est ainsi que l'on déchire d'un trait, non seulement tous les gens de lettres qui forment nos académies, non moins attentives aux mœurs qu'à la science, mais encore tant de ministres de la religion, tant d'hommes consacrés à la vie la plus austere, qui composent assurément la plus grande partie de nos savans. Heureusement notre adversaire ne cherche qu'à étonner par la vigueur de ses assertions : s'il eût voulu démontrer celle-ci, il eût été certainement dans un grand embarras.

Il ajoute en second lieu *qu'il y aura toujours plus de mauvais livres que de bons.* S'il entend par mauvais livres, des livres contraires aux mœurs, la position est évidemment insoutenable; s'il prétend parler des livres inutiles, elle ne devient pas plus vraie; s'il qualifie ainsi les livres mal faits, je lui répondrai que ces livres, dès qu'ils enseignent quelque chose, sont bons, jusqu'à ce qu'il y en ait

« une ignorance modeste, qui naît d'un vif
« amour pour la vertu, et n'inspire qu'in-
« différence pour toutes les choses qui ne

---

de meilleurs sur la même matiere : l'usage seulement autorise ensuite à les appeler mauvais par comparaison, sans qu'ils soient pour cela précisément mauvais en eux-mêmes : d'ailleurs il faut faire attention qu'il ne s'agit ici que des livres faits par des savans, et qu'ainsi il n'y est nullement question des ouvrages purement frivoles.

Enfin on m'oppose *que les meilleurs guides que les honnêtes gens puissent avoir sont la raison et la conscience : quant à ceux qui ont l'esprit louche ou la conscience endurcie, la lecture*, dit-on, *ne peut jamais leur être bonne à rien.*

On remarquera que, dans toute cette réponse, il n'y a pas un mot des *esprits foibles* dont j'avois parlé : ainsi, avec les plus belles divisions du monde, on ne touche seulement pas à la question : on suppose que tous les individus qui composent le genre humain ont naturellement de la probité, ou de l'endurcissement, ou même l'esprit de travers, sans que rien puisse perfectionner leurs vertus ou rectifier leurs mauvais penchans; supposition qui se réfute si bien d'elle-même, que je me crois parfaitement dispensé de l'attaquer.

Par une suite de ces mêmes principes, on nous assure *que la philosophie de l'ame, qui conduit à la*

« sont point dignes de remplir le cœur de
« l'homme et qui ne contribuent pas à le
« rendre meilleur ; une douce et précieuse

---

véritable gloire , ne s'apprend point dans les livres, et qu'enfin il n'y a de livres nécessaires que ceux de la religion.

Ce système pourroit peut-être éblouir s'il étoit neuf ; mais comme c'est précisément celui du calife qui brûla la bibliotheque d'Alexandrie, et qu'il est demeuré depuis sans sectateurs, il y a lieu de douter qu'il ait aujourd'hui une meilleure fortune. Que notre adversaire me permette seulement de lui demander comment s'apprend donc cette philosophie dont il parle : seroit-ce par instinct ou bien par une inspiration surnaturelle ? Il le faut bien, selon lui ; car si on pouvoit l'acquérir par la voie de l'exemple, de l'instruction, de la réflexion, ou de la comparaison, je ne vois pas pourquoi la communication de toutes ces choses ne pourroit pas se faire par les livres, et pourquoi les connoissances et les principes qu'un homme transmet à un autre en présence et de vive voix, ne pourroient pas être confiés à l'écriture.

On dit ailleurs *que la plupart de nos travaux sont aussi ridicules que ceux d'un homme qui, bien sûr de suivre la ligne d'à-plomb, voudroit mener un puits jusqu'au centre de la terre.* Que répondre à cela ? Irai-je combiner les divers degrés de possi-

« ignorance, trésor d'une ame pure et con-
« tente de soi, qui met toute sa félicité à se
« replier sur elle-même, à se rendre témoi-

---

bilité ou d'impossibilité des deux termes de cette comparaison? Mais quand je l'aurai fait, on me répondra par une comparaison nouvelle; et ce sera toujours à recommencer : car, en fait de raisonnement, on peut voir la fin d'une question; mais la source des comparaisons est intarissable, et même, plus elles sont absurdes, plus il est difficile d'y répondre : c'est ainsi que cet homme que l'on avoit appelé *Porte d'enfer*, étoit très embarrassé à se justifier; car comment prouver qu'on n'est pas porte d'enfer?

J'ai appelé l'ignorance *un état de crainte et de besoin*, et j'ai prétendu *que, dans cet état, il n'y avoit point de disposition plus raisonnable que celle de vouloir tout connoître.* On n'a point fait d'attention au mot *besoin*, qui étoit sans doute le meilleur appui de mon raisonnement, et on a cherché à se procurer quelque avantage en attaquant celui de *crainte* tout seul : on m'a opposé *les inquiétudes des médecins et des anatomistes sur leur santé.* Mais premièrement, quand elles seroient aussi continuelles qu'on le prétend, en est-il moins vrai qu'ils se sont guéris, par la science, d'un très grand nombre de terreurs imaginaires? Il leur en seroit resté de fondées et d'utiles. C'est l'état de l'homme apparemment; il

« gnage de son innocence, et n'a pas besoin
« de chercher un faux et vain bonheur
« dans l'opinion que les autres pourroient

---

faut croire que l'auteur de la nature l'a voulu ainsi. En second lieu, quand même les craintes des anatomistes seroient augmentées par la science, ils n'en deviendroient que plus utiles au genre humain, par les connoissances que ces craintes mêmes les forceroient d'acquérir : un petit mal deviendroit la source d'un grand bien; et y a-t-il des biens purs pour l'homme ? On ajoute *que la génisse n'a pas besoin d'étudier la botanique pour trier son foin, et que le loup dévore sa proie sans songer à l'indigestion.* Tant mieux pour la génisse, si elle a la faculté de distinguer tout naturellement par le goût même les alimens qui lui sont propres; à l'égard des loups, nous avons trop peu de commerce avec eux pour savoir si leur intempérance ne nuit jamais à leur santé et si elle doit nous être proposée pour modele. On demande si, pour me défendre, *je prendrai le parti de l'instinct* contre la *raison.* Je ne serois pas embarrassé à prendre un parti s'il le falloit nécessairement ; mais auparavant ne puis-je point demander à mon tour si nous devons négliger de cultiver la raison que nous avons, pour nous abandonner à l'instinct que nous n'avons pas.

J'ennuierois le lecteur si je voulois débrouiller

« avoir de ses lumieres : voilà l'ignorance,
« dit-on, qu'on a louée, etc.

Nous la louerons sans doute aussi, puis-

---

toutes les chicanes que l'on m'oppose dans les pages suivantes. Je répondrai simplement que je n'ai jamais prétendu dire que Dieu nous eût faits philosophes, mais qu'il nous a faits tels que la destruction des erreurs et la connoissance de la vérité sont uniquement le prix de l'application et du travail. Les premiers philosophes se sont trompés; leur exemple doit nous servir à nous corriger, non point en cessant de philosopher, comme on le prétend, puisque ce seroit nous replonger pour jamais dans les ténebres de l'ignorance, mais en évitant avec soin les fausses routes qui les ont égarés; et je ne crains point d'avancer, malgré l'air de plaisanterie que l'on prend et qui n'est point une preuve, que nous avons trouvé des méthodes très utiles pour la découverte de la vérité dans la logique et la métaphysique, et sur-tout en physique et en géométrie.

La page suivante suppose éternellement ce qui est en question, c'est-à-dire que toutes les sciences ne sont qu'abus, et que tous les savans sont autant de sophistes. J'y ai cherché inutilement quelque sorte de preuve; mais, puisqu'on a tant de vénération pour *Socrate*, qu'on l'appelle *l'honneur de l'humanité*, *parcequ'il fut savant et vertueux*, pourquoi est-il

qu'on lui a donné les traits de la vertu. Je conviens qu'avec un jugement droit et

---

impossible que d'autres hommes réunissent ces deux qualités? Qu'on en fasse donc un Dieu, si l'on prétend que nous ne puissions pas l'imiter. S'il fut un homme, pourquoi des hommes ne pourroient-ils pas atteindre à sa vertu? pourquoi seroient-ils coupables ou fous en y aspirant? Socrate censuroit l'orgueil de ceux qui prétendoient tout savoir; *c'est-à-dire,* ajoute-t-on, *l'orgueil de tous les savans.* Mais dans quel siecle la défiance, le doute, l'esprit d'examen et de discussion, en un mot les principes mêmes de Socrate, ont-ils été plus en regne que de nos jours? Qui pourroit nier la chose la plus évidente?

Mais Socrate disoit lui-même qu'il ne savoit rien; donc il n'y a ni sciences, ni savans : il n'y a plus que de l'ignorance et de l'orgueil. Tout cela n'est qu'une pure chimere. On a avoué ailleurs que Socrate étoit savant, et il croyoit sans doute savoir quelque chose, puisqu'il enseignoit toute la jeunesse d'Athenes; la modestie qu'il affectoit sur sa science n'étoit qu'une ironie contre les sophistes qui annonçoient qu'ils savoient tout, et on sait que l'ironie étoit sa figure favorite. Si Socrate a été *savant et vertueux*, je puis donc le répéter, les sciences n'ont donc pas leurs sources dans nos vices, elles ne sont donc pas toutes nées de l'orgueil; et c'est ce qu'il s'agissoit de prouver.

des inclinations pures, on peut être très vertueux sans être savant : mais ce portrait orné de tant de jolis mots est celui d'un homme, et ne peut être celui de tous; cette rectitude de bon sens, cette perfection de naturel, sont les dons les plus rares de la nature, et ne sauroient jamais appartenir à la multitude.

Au reste ce magnifique portrait porte sur trois suppositions fausses; la premiere, que les facultés que nous avons reçues de la nature nous interdisent l'esprit de la science; la seconde, que l'amour de la vertu est incompatible avec l'amour de l'étude; la troisieme enfin, que les sciences ne contribuent point à rendre l'homme meilleur, et que l'objet principal des philosophes est d'inspirer une grande opinion de leurs lumieres.

Mais s'il est vrai au contraire que nous ayons des facultés propres à connoître la vérité, si les sciences contribuent à fortifier les vertus et à les faire aimer, s'il est faux que la vanité soit leur principal objet, que devient cette éloquente description? Et ne serois-je pas fondé à mon tour à faire le

portrait d'un homme vertueux en y joignant la science? avec cette différence que, dans la premiere supposition, on a peint une vertu simple et innocente, obscurcie par des préjugés nuisibles et honteux; et que, dans la seconde, je peindrois une vertu éclairée, forte et sublime, que la science même auroit instruite. Qu'on décide à présent de quel côté seroit l'avantage.

Comme il a été impossible de prouver que les sciences contribuoient à notre corruption, on les accuse du moins de nous détourner de l'exercice de la vertu. Ce reproche auroit pu avoir quelque fondement dans ces misérables sociétés où chacun travailloit son jardin et son champ. En effet le peu de temps qui restoit après les travaux de l'agriculture n'étoit pas de trop, sans doute, pour les devoirs du sang et de l'humanité et pour l'éducation des enfans: mais, depuis qu'à la faveur de l'agrandissement des états, les citoyens ont pu se partager toutes les fonctions utiles à la patrie et à la société; depuis que les malades sont soignés et guéris, les malheureux soulagés et prévenus, les enfans instruits par des

gens qui en ont acquis par état les talens ou le droit, et qui s'en acquittent mieux que le reste des citoyens ne pourroit le faire ; il faut convenir que le nombre de ces occupations journalieres de la vertu est infiniment diminué, et qu'on peut sans crime se réserver du loisir pour l'étude (*a*).

C'est la mauvaise constitution des états anciens qui rendoit la pratique de la vertu pénible et assujettissante : aujourd'hui la charité, l'humanité, les mœurs, ont leurs ministres et leurs établissemens : les grands y contribuent par leur pouvoir, les riches par leurs libéralités, les pauvres par leurs soins : ce que la vertu a de rebutant a été le partage volontaire et a

(*a*) J'ai prétendu que l'éducation des Perses, que l'on vouloit nous faire regretter, étoit fondée sur des principes barbares. On a fait sur cet article une réponse très judicieuse, mais dans laquelle on a habilement oublié cette ridicule multiplicité de gouverneurs, l'un pour la tempérance, l'autre pour le courage, un autre pour apprendre à ne point mentir, sur laquelle ma critique étoit principalement appuyée. Ainsi il se trouve qu'en faisant une longue réponse, on n'a pourtant pas répondu.

fait la gloire de certaines ames choisies ; le reste de ses devoirs, divisés en plusieurs parties, a été rempli sans peine, et, par cette sage distribution, un plus grand effet a été produit avec beaucoup moins de force. Nos mœurs sont d'autant plus parfaites, que les vertus s'y placent, et y agissent librement et sans effort, et que, confondues dans l'ordre commun, elles n'ont pas même l'espoir d'être admirées.

L'antiquité a célébré comme un prodige les égards de Scipion pour une jeune princesse que la victoire avoit fait tomber entre ses mains; et, parcequ'il ne fut pas un monstre de brutalité, on nous le propose encore comme un modele héroïque. Pour moi je ne saurois admirer Scipion, à moins que je ne méprise son siecle : une action dont le contraire seroit un crime n'a pu paroître merveilleuse que parmi des mœurs barbares : c'étoit un héroïsme alors, aujourd'hui nous n'y voyons qu'un procédé.

Parceque nous avons des milliers de personnes de l'un et de l'autre sexe qui se consacrent volontairement à une chasteté sur-

naturelle, et qui se sont ôté jusqu'aux moyens de manquer à leur serment, on en conclut « que la chasteté est devenue parmi « nous une vertu basse, monacale et ridi-« cule ». Mais ceux qui s'y dévouent ne font-ils plus partie de notre nation ? La religion qui conseille ces sacrifices, les lois qui les autorisent, ne font-elles pas partie de nos mœurs ? Cette dissolution audacieuse qu'on nous reproche, et que je suis bien éloigné de défendre, a-t-elle donc gagné tous les ordres de l'état ? n'est-il pas évident au contraire qu'elle n'existe que dans une petite portion de la société ? Doit-on flétrir la nation entiere pour la corruption de quelques uns de ses membres ? Il y a plus ; si je considere la totalité du genre humain, je vois des peuples chez qui les femmes sont communes ; une foule d'autres qui en rassemblent pour leurs plaisirs autant qu'ils peuvent en nourrir ; le divorce permis dans toute l'antiquité parmi ces nations qu'on admire tant. L'union indissoluble de deux personnes est le plus haut point de la perfection naturelle, et nous l'avons adoptée : nous faisons partie du

très petit nombre de peuples qui ont mis cette haute perfection dans leurs lois : elle n'est pas sans doute au même degré dans nos mœurs ; c'est que la foiblesse humaine ne le permet pas. Plus la loi est parfaite, plus elle est sujette à être violée.

C'est par une suite de cette même injustice qu'on ose nous faire un crime de l'attention même que nous avons à purger le théâtre d'expressions grossieres : c'est, dit-on, « parceque nous avons l'imagination « salie, que tout devient pour nous un su- « jet de scandale ». Faudra-t-il en conclure aussi que ceux qui se plaisoient aux obscénités de Scarron et de Montfleuri avoient l'imagination pure ? Ces conséquences seroient à-peu-près aussi probables l'une que l'autre.

L'auteur couronne sa satyre par ce trait : « Tous les peuples barbares, ceux même « qui sont sans vertu, honorent cependant « toujours la vertu ; au lieu qu'à force de « progrès, les peuples savans et philosophes « parviennent enfin à la tourner en ridicule « et à la mépriser. C'est quand une nation « en est une fois à ce point, qu'on peut

« dire que la corruption est au comble,
« et qu'il ne faut plus espérer de re-
« mede. »

Si l'on juge de la seconde partie de cette proposition par la premiere, la réfutation n'en sera pas difficile. Persuadera-t-on en effet que l'humanité et le pardon des injures soient fort en honneur chez ces peuples qui se font un devoir et un mérite de manger leurs ennemis ? que la chasteté, la pudeur et la modestie soient bien honorées dans un serrail, où le luxe de la volupté renferme autant de femmes qu'on en peut nourrir, ou parmi ces hommes qui sont tout nus et chez qui les femmes sont communes ? La soumission aux lois sera-t-elle révérée par des peuples qui n'en ont point ? La justice, la foi, la générosité, inspireront-elles quelque respect à ces nations errantes qui ne vivent que de brigandage ? D'un autre côté, comment ose-t-on imputer à une nation d'être parvenue à tourner la vertu en ridicule et à la mépriser, tandis que sa religion, son gouvernement, ses lois, ses établissemens, ses usages, le cri public enfin, tout dépose, tout

veille en faveur de la vertu? Combien comptera-t-on d'hommes parmi nous coupables d'un si criminel excès? Est-il permis au zele même d'exagérer avec si peu de vraisemblance?

Enfin, ou il faut soutenir que la vertu est précisément dans l'instinct, qu'elle est fondée sur l'erreur et les préjugés, qu'elle doit marcher en aveugle et au hasard; ou il faut avouer que tout ce qui étend l'esprit et éclaire la raison, que les sciences en un mot sont ses guides, ses soutiens, ses flambeaux. Nos sentimens sont conduits par nos idées: si nous voyons mal, si nous ne voyons pas tout, des notions fausses produiront à la fois des préjugés et des passions. Il n'y a qu'une vérité unique: dans les idées elle est la science, dans les mœurs elle est la vertu: la plus haute science mise en action seroit la vertu la plus parfaite.

Que l'on objecte les vices de quelques savans, qu'est-ce que cela fait à la question? prouvera-t-on jamais que les sciences en soient la cause ou l'effet? Le plus grand nombre des gens de lettres a toujours été respectable par ses mœurs, même parmi

ceux qui habitent les cours : malheureusement les mauvais procédés qu'ils peuvent avoir sont publics, au lieu que les noirceurs des autres classes demeurent ensevelies dans l'obscurité (*a*). Au reste, que des connoissances imparfaites produisent des vertus qui le sont aussi, il n'y a rien là que de conforme à mes principes. Nos sciences sont au berceau ; nous tenons à la barbarie par mille côtés : n'avons-nous pas encore des haines de nations, des guerres, des combats singuliers ? Tant d'ignorance qui

---

(*a*) *Je suis sûr*, dit M. Rousseau, *qu'il n'y a pas actuellement un savant qui n'estime beaucoup plus l'éloquence de Cicéron que son zele, et qui n'aimât infiniment mieux avoir composé les Catilinaires que d'avoir sauvé son pays.*

C'est assurément un très bon usage pour n'être pas contredit dans une dispute, que celui de donner ses persuasions pour des preuves. Quand je citerois tous nos savans illustres ; quand j'en appellerois à leurs ouvrages et à leurs mœurs ; quand même ils certifieroient de leur propre main le contraire de ce qu'on leur impute ; on seroit toujours en droit de me dire qu'on est sûr : la question est terminée par ce seul mot.

nous

nous reste ne peut être sans beaucoup de vices.

A l'égard des arts, j'avouerai qu'ils ne sont pas, à beaucoup près, aussi irréprochables que les sciences; ils tiennent au plaisir, et le plaisir est aisément suspect. Leurs abus sont-ils nécessaires? c'est ce que l'on n'a point prouvé et que l'on ne prouvera jamais. Que l'on en ait abusé souvent, qu'on en eût même abusé toujours, il resteroit encore à démontrer qu'il est impossible de n'en pas abuser; c'est à quoi l'on ne parviendra point. Rien de plus aisé à réprimer, par exemple, que les abus des spectacles: les gouvernemens peuvent tout en cette partie, et ils pourront tout quand ils voudront sur ceux de l'imprimerie. Pour abréger, je cite ces deux exemples comme les plus importans. On ne détruira jamais tous les vices, parcequ'il faudroit détruire les hommes; mais on en affoiblira le nombre et la qualité; ils cesseront d'être publics et tolérés; on les obligera à se cacher et à rougir, et la corruption n'existera plus.

Que les arts, au reste, parent notre existence et nos besoins; qu'ils nous ôtent cette

vieille dureté de mœurs qui a pu se faire respecter, mais qui se faisoit haïr ; que le monde reçoive d'eux des couleurs riantes et agréables ; je ne vois là que des sujets de reconnoissance : pour quelques qualités admirables que nous aurons peut-être perdues, nous en gagnerons cent aimables. Qu'importe ? les hommes ont besoin de s'aimer, et non de s'admirer.

C'est ainsi qu'à mesure que les sciences et les arts ont fait plus de progrès, l'autorité est devenue plus puissante à la fois et plus modérée, et l'obéissance plus fidele; les subordinations de toute espece ont été adoucies ; l'humanité n'a plus borné ses devoirs dans le sein d'une ville ou d'une nation, elle est devenue universelle ; les miseres et les crimes de la guerre ont été infiniment diminués ; le droit des gens a étendu ses limites et affermi ses principes ; la politique a été purgée de crimes d'état, si fréquens autrefois, et que l'ignorance regardoit comme nécessaires ; l'émulation enfin a établi entre tous les peuples un échange et un commerce nouveau de leurs talens et de leurs connoissances.

Les vertus civiles n'ont pas fait moins de progrès ; elles ont acquis de l'élévation et de la délicatesse ; une habitude de bienveillance générale a embelli tous les devoirs et les a rendus faciles ; la bonté a appris à avoir des égards ; la pitié s'est offerte avec respect ; la société civile s'est étendue ; elle est devenue le plus précieux des biens ; elle a multiplié les liens de l'honneur et du respect humain, en multipliant les rapports ; toutes les passions ont été affoiblies ; la bienséance a eu des chaînes, et la décence des graces ; les vertus ont daigné plaire.

Tels sont les biens que l'ignorance n'a pas connus, et dont nous jouissons. Mais je dirai plus ; quand toutes les hyperboles de nos adversaires seroient vraies, dès qu'une fois les sciences existent, dès qu'il est prouvé, comme il l'est en effet, qu'elles ne peuvent pas ne pas exister par le progrès nécessaire des choses politiques, par nos besoins naturels, et par la nature même de l'esprit humain, nous devrions abjurer une satyre inutile, injurieuse à l'auteur de notre être, uniquement propre à nous avilir, et plus funeste mille fois aux mœurs

que les vices qu'on nous suppose, par le découragement où elle jetteroit toutes les ames. Il y auroit de la cruauté à nous reprocher la grandeur de nos maux en traitant de fou quiconque entreprendroit de les guérir : l'humanité doit indiquer les remedes en même temps que le mal.

J'ai fait voir combien ces remedes étoient possibles et faciles. Encourager les connoissances utiles, veiller sur les abus des autres ; voilà notre devoir. La société la plus parfaite sera celle où les sciences et les arts seront le plus cultivés sans nuire aux mœurs, à l'obéissance, au courage, à tout ce qui sert à la constitution de la patrie et à son bien-être (*a*).

(*a*) Ce discours étoit fini, lorsque la préface que M. Rousseau a mise à la tête de sa comédie intitulée l'*Amant de lui-même*, est tombée entre mes mains. L'auteur y releve très bien quelques abus de la philosophie et des lettres ; et je suis le premier à souscrire à bien des égards à sa censure : mais, comme la plupart de ces abus sont très rares, que tous sont exagérés, et qu'il n'y en a aucuns qui soient universels ou nécessaires, il s'ensuit seulement que, pour être philosophe ou sa-

vant, on n'est pas par là même nécessairement exempt de tout vice et de toute passion; proposition que personne n'a contestée et ne contestera jamais : toutes ces objections ont d'ailleurs été réfutées et prévenues dans le discours qu'on vient de lire.

Quelques endroits de cette préface me paroissent cependant mériter des observations.

On nous dit, par exemple, *que, dans un état bien constitué, tous les citoyens sont si bien égaux, que nul ne peut être préféré aux autres comme le plus savant ni même comme le plus habile, mais tout au plus comme le meilleur; encore cette derniere distinction est-elle souvent dangereuse, car elle fait des fourbes et des hypocrites.*

Eh quoi! pas la moindre distinction entre le magistrat et le simple citoyen, le général et le soldat, le législateur et l'artisan! Quoi! toute vertu sera suspecte de fourberie ou d'hypocrisie, et doit par conséquent rester sans préférence! Quoi! tout ce qu'il y a d'estimable au monde est pour jamais anéanti d'un trait de plume! Le genre humain n'est plus qu'un vil troupeau sans distinction d'esprit, de raison, de talens et de vertu même! A la bonne heure; mais qu'il me soit permis du moins de demander dans quels climats, dans quels siecles exista jamais cet état bien constitué, et sur quels fondemens on appuie son existence, après qu'on en a détruit tous les ressorts.

Le goût des lettres, de la philosophie et des

beaux arts anéantit l'amour de nos premiers devoirs et de la véritable gloire. Quand une fois les talens ont envahi les honneurs dûs à la vertu, chacun veut être agréable, et nul ne se soucie d'être un homme de bien : de là naît encore cette autre inconséquence qu'on ne récompense dans les hommes que les qualités qui ne dépendent pas d'eux ; car nos talens naissent avec nous; nos vertus seules nous appartiennent.

Voilà un endroit qui sera parfait quand on aura prouvé seulement trois choses ; 1°. que l'amour de nos premiersdevoirs et celui de la philosophie sont en contradiction ; 2°. qu'il est impossible d'être agréable et d'être homme de bien ; 3°. que, par-tout où il y aura des récompenses pour les talens, il ne peut plus y en avoir pour les vertus.

On ajoute : *Le goût des lettres, de la philosophie, et des beaux arts, amollit les corps et les ames ; le travail du cabinet rend les hommes délicats, affoiblit leur tempérament, et l'ame garde difficilement sa vigueur quand le corps a perdu la sienne.*

On avoit toujours cru que l'extrême vigueur du corps nuisoit à celle de l'esprit ; mais apparemment on suppose ici le travail de l'étude poussé jusqu'à la défaillance. Au reste on ne peut pas mieux s'y prendre pour prouver qu'il n'y a point d'ames plus foibles que celles des philosophes. Que pourroit-on opposer à cela ? tout au plus l'expérience.

L'étude use la machine, épuise les esprits, détruit la force, énerve le courage ; et cela seul montre assez

qu'elle n'est pas faite pour nous : c'est ainsi qu'on devient lâche, pusillanime, incapable de résister également à la peine et aux passions.

C'est donc l'application à l'étude qui nous rend incapables de vaincre les passions ; c'est la force du corps qui nous met en état de leur résister : assurément ces paradoxes ont au moins le mérite de la nouveauté.

On n'ignore pas quelle est la réputation des gens de lettres en fait de bravoure ; or rien n'est plus justement suspect que l'honneur d'un poltron.

Il est vrai qu'on ne s'est point encore avisé de choisir des grenadiers parmi les académiciens ; mais il est à remarquer qu'on en use de même à l'égard des magistrats et des ministres de la religion : en concluera-t-on que tous ces gens-là sont sans honneur? N'y auroit-il donc plus de vertu dans le sein paisible des villes? et ne se trouveroit-elle que dans les camps, les armes à la main, pour se baigner dans le sang des hommes?

Plus loin je trouve ces mots : *C'est donc une chose bien merveilleuse que d'avoir mis les hommes dans l'impossibilité de vivre entre eux sans se prévenir, se supplanter, se tromper, se trahir, se détruire mutuellement : il faut désormais se garder de nous laisser voir tels que nous sommes ; car, pour deux hommes dont les intérêts s'accordent, cent mille peut-être leur sont opposés ; et il n'y a d'autre moyen pour réussir, que de tromper ou perdre tous ces gens-là.*

Voilà encore une proposition forte, bien capable d'en imposer à des lecteurs foibles et inattentifs. Il s'agit de la rendre vraie; et je dis : Pour deux hommes dont les intérêts sont opposés, cent mille peut-être sont d'accord. En effet quelle multitude d'intérêts communs n'avons-nous pas, comme amis, comme parens, comme citoyens, comme hommes? Sur la totalité du genre humain, de ma nation, ou de ma ville, combien rencontrerai-je d'intérêts opposés? J'en vois, il est vrai, dans la concurrence de la même profession, qui est la source la plus ordinaire des prétentions aux mêmes choses : là, je conviens qu'on peut se laisser corrompre par la rivalité; mais les trahisons, les violences, les noirceurs, arrivent-elles tout aussitôt? les lois, le respect humain, l'honneur, la religion, l'intérêt personnel attaché au soin de la réputation, sont-ce toujours des contre-poids impuissans contre les tentations de la cupidité? Quand on veut apprécier ces hyperboles énormes, on est tout étonné de voir à quoi elles se réduisent.

Il en est de même de celles-ci : *Il est impossible à celui qui n'a rien d'acquérir quelque chose : l'homme de bien n'a nul moyen de sortir de la misere : les frippons sont les plus honorés; et il faut nécessairement renoncer à la vertu pour devenir un honnête homme.*

Que suppose-t-on? que parmi nous il n'y a absolument aucune voie honnête pour acquérir des richesses ou de la considération; ce qui est si manifes-

tement contraire à l'évidence, qu'il seroit ridicule d'entreprendre seulement de le réfuter.

Je n'aurois pas même relevé des propositions si insoutenables, si l'amour de mon siecle et de ma nation ne m'eût fait un devoir de repousser les calomnies dont on veut les flétrir aux yeux de la postérité ou des autres peuples, près de qui notre silence eût pu passer pour un aveu tacite des crimes qu'on nous impute.

Le beau portrait du sauvage que l'on trace ensuite avec tant de complaisance prouve très bien qu'il n'a pas les vices de la société, parcequ'en effet il ne peut pas les avoir, puisqu'il n'y vit pas ; mais, par la même conséquence, il est évident aussi qu'il n'en a ni les vertus ni le bonheur. Il n'y a point de vertus qui, comme nous l'avons dit, ne supposent ou ne produisent l'union des hommes : la vie sociale est donc la source ou l'effet nécessaire de toute vertu : la vie sauvage, qui suppose la haine, le mépris ou la défiance réciproque, est un état qui, dans un seul vice, les comprend tous.

On décide encore que *l'homme est né pour agir et penser, et non pour réfléchir; la réflexion ne sert qu'à le rendre malheureux, sans le rendre meilleur, etc.*

Répondrai-je sérieusement à des conclusions qui marquent si visiblement l'extrémité où l'on est réduit? Prétendre que l'homme doit *penser* et ne doit pas *réfléchir*, c'est dire à-peu-près, en termes équi-

valens, qu'il doit *penser*, et *ne point penser*. D'ailleurs qu'aurai-je à répondre? On ne croit pas pouvoir faire le procès aux sciences sans proscrire en même temps *toute réflexion*, c'est-à-dire toute raison et toute vertu, et sans détruire l'essence même de l'ame. Assurément c'est m'accorder beaucoup plus que je n'aurois osé souhaiter.

Enfin on conclut *qu'on doit laisser subsister et même entretenir avec soin les académies, les colleges, les universités, les bibliotheques, les spectacles et tous les autres amusemens qui peuvent faire diversion à la méchanceté des hommes et les empêcher d'occuper leur oisiveté à des choses plus dangereuses, etc.*

On sent assez les avantages que je pourrois tirer de cette conséquence où on est forcé, ainsi que des motifs qui y ont déterminé : mais ce discours n'est déja que trop long. Enfin nous sommes d'accord : il faut conserver et cultiver les lettres ; c'est ce que j'avois dit, c'est ce qu'on est contraint d'avouer : quelques traits de satyre de plus ou de moins font désormais toute la différence de nos sentimens à l'égard des sciences ; ce n'est pas la peine d'en parler davantage.

Au reste ce n'est qu'à regret que je suis entré dans ces détails, que j'aurois sans doute omis, si je n'avois craint de trahir la justice de la cause que je défends. Je prie mon adversaire de se souvenir que lui-même m'en a donné l'exemple le premier : la

force et la vivacité de ses épigrammes, son éloquence énergique, qui sait répandre le ton de la persuasion sur tout ce qu'il traite, ne m'ont permis de négliger aucun des moyens que j'avois de me défendre, et de prévenir les lecteurs contre les traits chargés d'une satyre ingénieuse, utile si l'on sait la renfermer dans de justes bornes, mais dangereuse pour qui voudroit en adopter tous les excès.

LETTRE

DE

J. J. ROUSSEAU

Sur une nouvelle réfutation de son discours par un académicien de Dijon.

LETTRE

DE

J. J. ROUSSEAU.

Sur une nouvelle réfutation de son discours par un académicien de Dijon (*a*).

Je viens, monsieur, de voir une brochure intitulée, *Discours qui a remporté le prix à l'académie de Dijon en* 1750, *etc.*,

---

(*a*) L'ouvrage auquel répond Rousseau est une brochure *in*-8°. en deux colonnes, imprimée en 1751 et contenant 132 pages. Dans l'une de ces colonnes est le discours de Rousseau, qui a remporté le prix de l'académie de Dijon; dans l'autre est une réfutation de ce discours. On y a joint des apostilles critiques et une réplique à la réponse faite par Rousseau à M. Gautier. Cette réplique, ainsi que la nouvelle réfutation, n'ont jamais paru dignes d'être insérées dans les recueils des OEuvres de Rousseau.

N. B. Ce prétendu académicien de Dijon se trouva être M. le Cat, chirurgien de Rouen et secrétaire de l'académie de cette ville : c'étoit une

accompagné de la réfutation de ce discours, par un académicien de Dijon qui lui a refusé son suffrage ; et je pensois, en parcourant cet écrit, qu'au lieu de s'abaisser jusqu'à être l'éditeur de mon discours, l'académicien qui lui refusa son suffrage auroit bien dû publier l'ouvrage auquel il l'avoit accordé : c'eût été une très bonne maniere de réfuter le mien.

Voilà donc un de mes juges qui ne dédaigne pas de devenir un de mes adversaires, et qui trouve très mauvais que ses collegues m'aient honoré du prix. J'avoue que j'en ai été fort étonné moi-même : j'avois tâché de le mériter, mais je n'avois rien fait pour l'obtenir. D'ailleurs, quoique je susse que les académies n'adoptent point les sentimens des auteurs qu'elles couronnent, et que le prix s'ac-

---

espece de faux que se permettoit M. le secrétaire. C'est ce qui occasionna le désaveu de l'académie de Dijon. Au reste cet écrit très prolixe est bigarré de passages et de citations de poëtes et d'auteurs tant anciens que modernes ; et ce qu'il prouve le mieux c'est que M. le Cat avoit fait de bonnes études et avoit la mémoire fort heureuse. (G. B.)

corde,

corde, non à celui qu'on croit avoir soutenu la meilleure cause, mais à celui qui a le mieux parlé ; même en me supposant dans ce cas, j'étois bien éloigné d'attendre d'une académie cette impartialité, dont les savans ne se piquent nullement toutes les fois qu'il s'agit de leurs intérêts.

Mais si j'ai été surpris de l'équité de mes juges, j'avoue que je ne le suis pas moins de l'indiscrétion de mes adversaires. Comment osent-ils témoigner si publiquement leur mauvaise humeur sur l'honneur que j'ai reçu? comment n'apperçoivent-ils point le tort irréparable qu'ils font en cela à leur propre cause? Qu'ils ne se flattent pas que personne prenne le change sur le sujet de leur chagrin. Ce n'est pas parceque mon discours est mal fait, qu'ils sont fâchés de le voir couronné; on en couronne tous les jours d'aussi mauvais, et ils ne disent mot : c'est par une autre raison qui touche de plus près à leur métier, et qui n'est pas difficile à voir. Je savois bien que les sciences corrompoient les mœurs, ren-

doient les hommes injustes et jaloux, et leur faisoient tout sacrifier à leur intérêt et à leur vaine gloire; mais j'avois cru m'appercevoir que cela se faisoit avec un peu plus de décence et d'adresse. Je voyois que les gens de lettres parloient sans cesse d'équité, de modération, de vertu, et que c'étoit sous la sauve-garde sacrée de ces beaux mots qu'ils se livroient impunément à leurs passions et à leurs vices; mais je n'aurois jamais cru qu'ils eussent le front de blâmer publiquement l'impartialité de leurs confreres. Par-tout ailleurs c'est la gloire des juges de prononcer selon l'équité contre leur propre intérêt : il n'appartient qu'aux sciences de faire à ceux qui les cultivent un crime de leur intégrité : voilà vraiment un beau privilege qu'elles ont là.

J'ose le dire, l'académie de Dijon, en faisant beaucoup pour ma gloire, a beaucoup fait pour la sienne. Un jour à venir les adversaires de ma cause tireront avantage de ce jugement pour prouver que la culture des lettres peut s'associer avec l'équité et le désintéressement. Alors les partisans de la vérité leur répondront : Voilà un exemple

particulier qui semble faire contre nous; mais souvenez-vous du scandale que ce jugement causa dans le temps parmi la foule des gens de lettres et de la maniere dont ils s'en plaignirent, et tirez de là une juste conséquence sur leurs maximes.

Ce n'est pas, à mon avis, une moindre imprudence de se plaindre que l'académie ait proposé son sujet en problême. Je laisse à part le peu de vraisemblance qu'il y avoit que, dans l'enthousiasme universel qui regne aujourd'hui, quelqu'un eût le courage de renoncer volontairement au prix en se déclarant pour la négative: mais je ne sais comment des philosophes osent trouver mauvais qu'on leur offre des voies de discussion: bel amour de la vérité, qui tremble qu'on n'examine le pour et le contre! Dans les recherches de philosophie, le meilleur moyen de rendre un sentiment suspect, c'est de donner l'exclusion au sentiment contraire. Quiconque s'y prend ainsi, a bien l'air d'un homme de mauvaise foi, qui se défie de la bonté de sa cause. Toute la France est dans l'attente de la piece qui remportera cette année le prix

à l'académie françoise : non seulement elle effacera très certainement mon discours, ce qui ne sera guere difficile, mais on ne sauroit même douter qu'elle ne soit un chef-d'œuvre. Cependant que fera cela à la solution de la question ? rien du tout ; car chacun dira, après l'avoir lue : « Ce « discours est fort beau ; mais si l'auteur « avoit eu la liberté de prendre le senti- « ment contraire, il en eût peut-être fait « un plus beau encore. »

J'ai parcouru la nouvelle réfutation, car c'en est encore une, et je ne sais par quelle fatalité les écrits de mes adversaires ; qui portent ce titre si décisif, sont toujours ceux où je suis le plus mal réfuté. Je l'ai donc parcourue cette réfutation, sans avoir le moindre regret à la résolution que j'ai prise de ne plus répondre à personne : je me contenterai de citer un seul passage, sur lequel le lecteur pourra juger si j'ai tort ou raison ; le voici :

« Je conviendrai qu'on peut être hon- « nête homme sans talens ; mais n'est-on « engagé dans la société qu'à être honnête « homme ? Et qu'est-ce qu'un honnête

« homme ignorant et sans talens ? un far-
« deau inutile, à charge même à la ter-
« re, etc. » Je ne répondrai pas, sans doute, à un auteur capable d'écrire de cette maniere ; mais je crois qu'il peut m'en remercier.

Il n'y auroit guere moyen non plus, à moins que de vouloir être aussi diffus que l'auteur, de répondre à la nombreuse collection des passages latins, des vers de la Fontaine, de Boileau, de Moliere, de Voiture, de Regnard, de M. Gresset, ni à l'histoire de Nemrod, ni à celle des paysans picards ; car que peut-on dire à un philosophe qui nous assure qu'il veut du mal aux ignorans parceque son fermier de Picardie, qui n'est pas un docteur, le paie exactement, à la vérité, mais ne lui donne pas assez d'argent de sa terre ? L'auteur est si occupé de ses terres, qu'il me parle même de la mienne. Une terre à moi ! la terre de J. J. Rousseau ! en vérité je lui conseille de me calomnier (*a*) plus adroitement.

(*a*) Si l'auteur me fait l'honneur de réfuter cette

Si j'avois à répondre à quelque partie de la réfutation, ce seroit aux personnalités dont cette critique est remplie : mais, comme elles ne font rien à la question, je ne m'écarterai point de la constante maxime que j'ai toujours suivie de me renfermer dans le sujet que je traite, sans y mêler rien de personnel. Le véritable respect qu'on doit au public est de lui épargner, non de tristes vérités, qui peuvent lui être utiles, mais bien toutes les petites hargneries d'auteurs (*a*), dont on remplit les écrits

---

lettre, il ne faut pas douter qu'il ne me prouve, dans une belle et docte démonstration, soutenue de très graves autorités, que ce n'est point un crime d'avoir une terre : en effet il se peut que ce n'en soit pas un pour d'autres, mais c'en seroit un pour moi.

(*a*) On peut voir, dans le discours de Lyon, un très beau modele de la maniere dont il convient aux philosophes d'attaquer et de combattre sans personnalités et sans invectives. Je me flatte qu'on trouvera aussi, dans ma réponse, qui est sous presse, un exemple de la maniere dont on peut défendre ce qu'on croit vrai, avec la force dont on est capable, sans aigreur contre ceux qui l'attaquent.

polémiques, et qui ne sont bonnes qu'à satisfaire une honteuse animosité. On veut que j'aie pris dans Clénard (*a*) un mot de

(*a*) Si je disois qu'une si bizarre citation vient à coup sûr de quelqu'un à qui la Méthode grecque de Clénard est plus familiere que les Offices de Cicéron, et qui par conséquent semble se porter assez gratuitement pour défenseur des bonnes lettres ; si j'ajoutois qu'il y a des professions, comme, par exemple, la chirurgie, où l'on emploie tant de termes dérivés du grec, que cela met ceux qui les exercent dans la nécessité d'avoir quelques notions élémentaires de cette langue : ce seroit prendre le ton du nouvel adversaire, et répondre comme il auroit pu faire à ma place. Je puis répondre, moi, que, quand j'ai hasardé le mot *investigation*, j'ai voulu rendre service à la langue, en essayant d'y introduire un terme doux, harmonieux, dont le sens est déja connu, et qui n'a point de synonyme en françois. C'est, je crois, toutes les conditions qu'on exige pour autoriser cette liberté salutaire :

Ego cur, acquirere pauca
Si possum, invideor; cum lingua Catonis et Enni
Sermonem patrium ditaverit?..

J'ai sur-tout voulu rendre exactement mon idée. Je sais, il est vrai, que la premiere regle de

Cicéron, soit; que j'aie fait des solécismes, à la bonne heure; que je cultive les belles-lettres et la musique malgré le mal que j'en pense; j'en conviendrai si l'on veut; je dois porter dans un âge plus raisonnable la peine des amusemens de ma jeunesse: mais enfin qu'importe tout cela et au public et à la cause des sciences? Rousseau peut mal parler françois, et que la grammaire n'en soit pas plus utile à la vertu. Jean Jacques peut avoir une mauvaise conduite, et que celle des savans n'en soit pas meilleure: voilà toute la réponse que je ferai, et, je crois, toute celle que je dois faire à la nouvelle réfutation.

---

tous nos écrivains est d'écrire correctement, et, comme ils disent, de parler francois: c est qu'ils ont des prétentions, et qu'ils veulent passer pour avoir de la correction et de l'élégance. Ma premiere regle, à moi, qui ne me soucie nullement de ce qu'on pensera de mon style, est de me faire entendre: toutes les fois qu'à l'aide de dix solécismes je pourrai m'exprimer plus fortement ou plus clairement, je ne balancerai jamais. Pourvu que je sois bien compris des philosophes, je laisse volontiers les puristes courir après les mots.

Je finirai cette lettre et ce que j'ai à dire sur un sujet si long-temps débattu, par un conseil à mes adversaires, qu'ils mépriseront à coup sûr, et qui pourtant seroit plus avantageux qu'ils ne pensent au parti qu'ils veulent défendre; c'est de ne pas tellement écouter leur zele, qu'ils négligent de consulter leurs forces et *quid valeant humeri.* Ils me diront sans doute que j'aurois dû prendre cet avis pour moi-même, et cela peut être vrai; mais il y a au moins cette différence que j'étois seul de mon parti, au lieu que, le leur étant celui de la foule, les derniers venus sembloient dispensés de se mettre sur les rangs, ou obligés de faire mieux que les autres.

De peur que cet avis ne paroisse téméraire ou présomptueux, je joins ici un échantillon des raisonnemens de mes adversaires, par lequel on pourra juger de la justesse et de la force de leurs critiques : « Les peuples de l'Europe, *ai-je* « *dit*, vivoient il y a quelques siecles dans « un état pire que l'ignorance : je ne sais « quel jargon scientifique, encore plus « méprisable qu'elle, avoit usurpé le nom

« du savoir et opposoit à son retour un « obstacle presque invincible. Il falloit « une révolution pour ramener les hom- « mes au sens commun ». Les peuples avoient perdu le sens commun, non parcequ'ils étoient ignorans, mais parcequ'ils avoient la bêtise de croire savoir quelque chose avec les grands mots d'Aristote et l'impertinente doctrine de Raymond Lulle. Il falloit une révolution pour leur apprendre qu'ils ne savoient rien, et nous en aurions grand besoin d'une autre pour nous apprendre la même vérité. Voici là-dessus l'argument de mes adversaires : « Cette ré- « volution est due aux lettres : elles ont « ramené le sens commun, de l'aveu de « l'auteur ; mais aussi, selon lui, elles ont « corrompu les mœurs. Il faut donc qu'un « peuple renonce au sens commun pour « avoir de bonnes mœurs ». Trois écrivains de suite ont répété ce beau raisonnement. Je leur demande maintenant lequel ils aiment mieux que j'accuse, ou leur esprit, de n'avoir pu pénétrer le sens très clair de ce passage, ou leur mauvaise foi, d'avoir feint de ne pas l'entendre. Ils

sont gens de lettres, ainsi leur choix ne sera pas douteux. Mais que dirons-nous des plaisantes interprétations qu'il plaît à ce dernier adversaire de prêter à la figure de mon frontispice? J'aurois cru faire injure aux lecteurs et les traiter comme des enfans, de leur interpréter une allégorie si claire; de leur dire que le flambeau de Prométhée est celui des sciences, fait pour animer les grands génies; que le satyre, qui, voyant le feu pour la premiere fois, court à lui et veut l'embrasser, représente les hommes vulgaires, qui, séduits par l'éclat des lettres, se livrent indiscrètement à l'étude; que le Prométhée qui crie et les avertit du danger, est le citoyen de Geneve. Cette allégorie est juste, belle; j'ose la croire sublime. Que doit-on penser d'un écrivain qui l'a méditée et qui n'a pu parvenir à l'entendre? On peut croire que cet homme-là n'eût pas été un grand docteur parmi les Egyptiens ses amis.

Je prends donc la liberté de proposer à mes adversaires, et sur-tout au dernier, cette sage leçon d'un philosophe sur un autre sujet : Sachez qu'il n'y a point d'ob-

jections qui puissent faire autant de tort à votre parti que les mauvaises réponses; sachez que, si vous n'avez rien dit qui vaille, on avilira votre cause en vous faisant l'honneur de croire qu'il n'y avoit rien de mieux à dire.

Je suis, etc.

DÉSAVEU

DE L'ACADÉMIE

DE DIJON

Au sujet de la réfutation attribuée faussement à l'un de ses membres, et tiré du Mercure de France, août 1752.

L'ACADÉMIE de Dijon a vu avec surprise, dans une lettre imprimée de M. Rousseau, qu'il paroissoit une brochure intitulée, *Discours qui a remporté le prix de l'académie de Dijon en* 1750, *accompagné d'une réfutation de ce discours par un académicien de Dijon, qui lui a refusé son suffrage.*

L'académie sait parfaitement que ses décisions, ainsi que celles des autres académies du royaume, ressortissent au tribunal du public. Elle n'auroit pas relevé la réfutation qu'elle désavoue, si son auteur, plus occupé du plaisir de critiquer que du soin de faire une bonne critique, n'avoit cru, en se déguisant sous une dénomination

qui ne lui est pas due, intéresser le public dans une querelle qui n'a que trop duré, ou tout au moins lui laisser entrevoir quelque semence de division dans cette société; tandis que ceux qui la composent, uniquement occupés à la recherche du vrai, le discutent sans aigreur et sans se livrer à ces haines de parti qui sont ordinairement le résultat des disputes littéraires.

Ils savent tous le respect qui est dû aux choses jugées, la force qu'elles doivent avoir parmi eux, et combien il seroit indécent que, dans une assemblée de gens de lettres, un particulier s'avisât de réfuter par écrit une décision qui auroit passé contre son avis.

Il paroît, par la lettre de M. Rousseau, que ce prétendu académicien de Dijon n'a pas les premieres notions *du local* d'une académie où il prétend qu'il occupe une place, lorsqu'il parle de sa terre et de ses fermiers de Picardie, puisqu'en fait il est faux qu'aucun académicien de Dijon possede un pouce de terre dans cette province. L'académie désavoue donc formellement l'auteur pseudonyme, et sa réfutation, attribuée à l'un

de ses membres par une fausseté indigne d'un homme qui fait profession des lettres, et que rien n'obligeoit à se masquer.

Mais, de quelque plume que parte cet ouvrage et quel qu'ait pû être le dessein de celui qui l'a composé, il fera toujours honneur au discours de M. Rousseau, qui, usant de la liberté des problêmes, la seule voie propre à éclaircir la vérité, a eu assez de courage pour en soutenir le parti, et à l'académie, qui a eu assez de bonne foi pour le couronner (*).

A Dijon le 22 juin 1752.

PETIT, secrétaire de l'académie des sciences de Dijon.

(*) M. le Cat s'est fort emporté contre ce désaveu, que cependant l'académie de Dijon se devoit à elle-même. M. le Cat répliqua longuement; il montra de l'humeur. Dans sa réponse, il fait naïvement l'éloge de son ouvrage; cite ses *amis* qui en ont été enchantés; ses *protecteurs* (car il avoit le malheur d'avoir des protecteurs) qui le regardoient comme

un chef-d'œuvre ; toutes les *académies* qui pensoient comme lui : ce qui étoit tout naturel. Mais il cite encore *Aristote* et *S. Augustin*, *Virgile* et *S. Athanase*, *Alexandre*, *César*. *Charlemagne*, etc. etc. : ce qui n'est pas tout-à-fait si naturel. En effet que font tous ces noms à la question ? et qu'importe aujourd'hui ce que penserent et les amis et les protecteurs de M. le Cat ? Par ce même respect pour le public qui nous a déja dirigés, nous n'imprimerons ni les réfutations, ni les discours, ni les plaintes de M. le Cat : c'est du Rousseau, c'est de l'or pur qu'il nous faut.

Au reste Jean Jacques a repris toutes les longues objections de ses adversaires et y a répondu en peu de pages, mais à sa maniere dans la préface de *Narcisse* : voyez cette préface, qui est comme le résumé de toute la doctrine de Rousseau sur les sciences et les arts. (G. B.)

Ainsi

Ainsi finit, après deux ans de querelles et de combats, cette guerre qui divisa la république des lettres, ou plutôt où l'on vit la foule des littérateurs se réunir pour attaquer le citoyen de Geneve. Il étoit seul contre tous. Son crime fut d'avoir osé dire ce qu'il croyoit la vérité. Mais pourquoi ce soulèvement général ? Pourquoi tant crier au blasphême, au paradoxe ? N'est-il pas clair que puisque l'académie avoit mis la chose en question, elle avoit jugé qu'elle n'étoit pas irrévocablement décidée ; elle a cru la chose problématique. Si c'est un paradoxe, Tacite l'a soutenu dans ses *Mœurs des Germains.* Il y a plus de quinze siecles qu'un autre historien romain, Justin, parlant des Scythes et mettant leurs mœurs simples en opposition avec les mœurs corrompues des Grecs, disoit précisément la même chose; voici le passage : *Prorsus ut admirabile videatur, hoc illis naturam dare quod Græci longâ sapientium doctrinâ præceptisque philosophorum consequi nequeunt; cultosque mores incultæ barbariæ collatione superari.* TANTÒ PLUS IN ILLIS PROFICIT VITIORUM IGNORATIO, QUAM IN HIS COGNITIO VIRTUTIS. (Liv. 2, chap. 2.) Cette proposition n'a point révolté les savans d'alors. Pourquoi ? c'est qu'il n'y avoit point d'académies. Ce n'est point l'intérêt de la vérité qui a soulevé contre Jean Jacques, mais l'intérêt de corps. Tous ceux qui trembloient pour leurs places, leurs jetons, leurs pensions, s'ameu-

terent contre un homme qui marchoit fièrement seul dans le sentier de la vérité, qui refusoit de faire cause commune avec eux, qui dédaignoit les places, les pensions, les académies, et qui avoit la mal-adresse de laisser percer une supériorité de talens et de génie qui les accabloit; *indè iræ.* On lui fit payer cher cette imprudence.

« On lui vendit la gloire aux dépens du bonheur. »

(G. B.)

TABLE
DES
PIECES
CONTENUES DANS CE VOLUME.

Fin de la Table du tome quinzieme.



